FEV 25 1970

Universitas
BIBLIOTECA

L'ESPRIT DU SIECLE.

A PARIS,

Chez PIERRE FRANÇOIS EMERY, Imprimeur & Libraire, au bout du Quay des Augustins, prés la ruë Dauphine, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à S. Augustin.

M DCCVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

BIBLIOTHEC

BF
822
L8
1707
Coll. spec.

LETTRE
DE
L'AUTEUR
A UN DE SES AMIS,
QUI PEUT SERVIR DE PREFACE.

VOus *me pressez depuis long-tems*, MONSIEUR, *de dépeindre l'esprit du siecle où nous vivons & de tracer quelques portraits des hommes d'aujourd'hui ; les hommes ne sont-ils pas toûjours les mêmes & nos mœurs sont-elles differentes de celles de nos peres ?*

Dans la Theorie, rien, ce semble, de plus aisé que ce genre d'écrire ; dans la pratique rien de

plus difficile : cent fois j'ay pris la plume pour tâcher de vous satisfaire, & cent fois elle m'eſt tombée des mains. Enfin je ne ſçai par quelle ſaillie d'imagination, j'ai formé quelques traits, & comme ébauché le plan que vous ſouhaitez avec ardeur.

L'eſprit du ſiecle à en juger par les differens caracteres des hommes que l'on voit tous les jours dans le commerce de la vie, eſt un eſprit d'ambition & de cupidité, un eſprit de faſte & de grandeur, un eſprit de fourberie & de menſonge, un eſprit de fauſſe amitié & de ſocieté mercenaire : auſſi ai-je crû pouvoir renfermer ſous ces quatre idées particulieres l'idée generale qu'on en peut donner, & découvrir ſuffiſamment l'eſprit du ſiecle où nous vivons. Si je mettois dans ſon jour le Genie des

Ambitieux, des Grands, des Flateurs & des Amis d'aujourd'hui; je ne ſçay ſi ce projet ſera de vôtre goût, de mon côté je crains tout pour l'execution.

Que de talens ne faut-il pas aujourd'hui pour bien écrire! penſer juſte, s'exprimer en bons termes, être fertile en tours d'éloquence; ce ne ſont là que les premieres diſpoſitions: de la delicateſſe dans le choix des penſées, de la richeſſe dans les expreſſions, de la nouveauté dans les tours; cela ne ſuffit point encore: on demande de plus une érudition aiſée, une douce éloquence, une liberté reguliere, une vivacité ſoûtenuë, une noble ſimplicité; on exige tout à la fois un diſcours ſuivi & varié, un ſtile fleuri où il n'y ait rien de bas; on veut du brillant, du ſo-

*lide, du touchant & du naturel ; tous ces differens talens, qu'il eſt rare de les poſſeder ! heureux ces genies nez pour la belle & ſublime éloquence, ces grands maîtres de la compoſition Françoiſe, ces protecteurs de la langue ; avec l'admirable vertu de bien penſer il eſt donné à chacun d'eux celle de bien écrire, ils travaillent avec art & tout paroit fait d'aprés nature. Le merite ne s'acquiert point dans cette célébre compagnie, on y reçoit le merite tout fait ; la preuve en eſt recente. Quel merite plus eſtimable que celuy de l'Abbé de L*** ! le bel eſprit n'eſt point en luy une choſe acquiſe ; c'eſt un bien hereditaire, & ce bien ſi digne d'être recherché ne pouvoit échaper au choix de cette illuſtre Academie.*

Ce ſont-là, vous ne l'ignorez

pas ; les auteurs à la mode ; comment oſer s'aſſocier à ces genies du premier ordre ? c'eſt un hardi projet que de prétendre enlever d'emblée comme eux, les ſuffrages des lecteurs.

Ecrire dans quelque païs que ce ſoit, c'eſt beaucoup riſquer ; en France, c'eſt tout hazarder : ſe donner pour Auteur en Province ; c'eſt honneur, c'eſt gloire ; mais à Paris ſi prés de la Cour, où les eſprits ſont accoûtumez dés le berceau à penſer juſte, à Paris où les doctes & habiles gens naiſſent de tous les coins, & ſe trouvent preſque à chaque pas, à Paris qui eſt comme la pepiniere des beaux eſprits, la ſource du plus juſte raiſonnement, le centre du bon goût, le theatre des ſçavans ; c'eſt pour la plûpart des Auteurs un ſujet de confuſion plû-

tôt qu'un sujet de merite ; ne courray-je pas risque plus que tout autre ?

Sage précaution que celle dont usent certains Auteurs en refusant de se faire connoître, on aime mieux hazarder un livre anonime que de s'en dire l'Auteur, on veut voir sans rien risquer quel jugement en porteront les sçavans, quelle sera là-dessus l'opinion publique. On craint tout pour quelque reputation que l'on peut avoir acquis, & dont on est idolâtre, on a raison. Un homme fort estimé, qui passoit pour trés-habile dans sa profession, fit imprimer dernierement un ouvrage ; son nom en gros caracteres se fit lire dans tous nos carrefours, & arrêta la curiosité d'une foule de passans ; sa réputation est tombée aujourd'hui avec son ouvrage :

s'il eut uſé d'une ſi ſa[illegible] précaution, il jouiroit encore d'un bien ſi précieux. L'homme eſt né cenſeur, le genie critique eſt le genie de tous les ſiecles, ſur tout du nôtre, & de tous les peuples; principalement des François; nulle autre part ni jamais il n'exerça ſon empire avec plus d'autorité. Dans cette Capitale eſt placé, comme vous ſçavez, l'ancien Tribunal de la ſage critique: des juges également incapables de donner la moindre choſe ou à la prévention ou à la faveur; de vendre leurs ſuffrages, & de porter quelque faux jugemens; infiniment éclairez pour juger à fond d'un ouvrage, infiniment prudens pour en faire ſentir le fort & le foible, y décident dans la pure juſtice du caractere des eſprits; regulierement à l'entrée de

chaque semaine leur jugement devient public, on y remarque une critique judicieuse & préciſe ; ils ſe font un plaiſir de publier hautement ce qui leur paroit bon, & ſe contentent ſouvent de ne rien dire, ou de faire habilement ſentir ce qui leur a paru mauvais : ce demi ſilence charitable, quand ils le gardent, vaut une cenſure.

Dans le cœur de la France, aux pieds d'un riche côteau, le long des rives de la paiſible Saone, s'eſt élevé depuis quelques années ſous la protection d'un Prince un nouveau Tribunal compoſé d'hommes doctes, intelligens & conſommez dans les ſciences ; ils examinent les ouvragts ſans bleſſer les Auteurs ; leur loüange ſert quelquefois de paſſeport à leur cenſure, & leurs Arrêts ſont reçûs preſque par tout comme des oracles.

Il eſt encore dans le monde une infinité d'eſprits fins, ingenieux, nourris dans le bon goût, dont la cenſure eſt également juſte & honnête ; par eux les ſciences, les beaux arts, tout ſe perfectionne, la République des Lettres s'enrichit tous les jours, & ce ſeroit pour elle un devoir de reconnoiſſance que de leur decerner des honneurs.

Je ne vous parle point de certains prétendus eſprits forts & malins, dont l'unique métier eſt de cenſurer impitoyablement toute ſorte d'ouvrages. A les entendre rien n'eſt loüable, tout eſt cenſurable, ils ne ſçavent ce que c'eſt qu'approbation, & s'ils en étoient crûs, plus d'impreſſion, plus d'auteurs. Cette claſſe de faux critiques, ſur quoi n'exerce-t-elle pas ſa tirannie ? nulle police ne peut

l'arrêter. Le gouvernement le plus dur est celui d'un petit homme entêté de lui-même, & qui vient de rien ; & la censure la plus insupportable est celle d'un petit genie qui croit tout sçavoir ; & qui dans le fond ne sçait rien. Les mauvais censeurs sont plus incommodes que les bons, & par le plus grand des malheurs pour la République des Lettres, ceux-ci dont elle a besoin sont rares, & ceux-là dont elle n'a que faire se presentent par tout ; où ne sont-ils pas ?

A peine un ouvrage voit-il le jour que le voila examiné, critiqué, en proye à une foule de ces genies inquiets, rarement connoisseurs, je l'avoüe, quelquefois demi sçavans & pour l'ordinaire passionnez. Un contemporain écrit-il ? c'est d'abord un déchaînement

général de ces esprits envieux du merite d'autrui, ils s'écrient dédaigneusement que tout est dit, que les modernes ont épuisé les anciens, & que les auteurs d'aujourd'hui ne font que se copier les uns les autres; ils vont de maison en maison décider en beaux esprits de l'ouvrage nouveau, fondent sur lui comme des oiseaux de proye, s'acharnent à le diffamer, en font un squelette affreux : ces oiseaux lugubres par leurs croassemens continuels annoncent tres-souvent un décri universel, & sont comme les avantcoureurs de la nuit qui va ensevelir dans ses tenebres l'ouvrage qui se plaît au grand jour.

Quel moyen alors de demeurer tranquille dans son cabinet! la critique comme la raillerie renferme un sel qui irrite tout à la

fois & l'esprit & le cœur. Un Auteur qui se voit insulté dans son propre ouvrage, se comporte comme une bonne mere qui se voit insultée dans la personne de son cher fils; il en prend vivement la défense, s'agite, se tourmente, intereſſe ses patrons, les engage à écrire, s'ils en sont capables, écrit lui même d'un stile fort, quelquefois insultant, qui ne désigne que trop ceux à qui il en veut. D'un raisonnement conteſté on s'en fait une querelle personelle, on quitte la qualité d'Auteur pour prendre celle d'apologiste; on ne songe plus tant à défendre la verité qu'à se defendre soi-même; la critique de l'ouvrage est bientôt suivie de celle de la personne de l'Auteur: on change de stile de part & d'autre, ce ne sont plus de simples

lettres, mais des invectives personnelles, des satires sanglantes où l'on se noircit avec esprit; c'est alors qu'on maudit le jour où l'on se donna pour auteur; la vaine complaisance d'avoir écrit par le passé s'évanouit, & la demangeaison d'écrire à l'avenir se dissipe. La défense de l'ouvrage coûte bien plus que l'ouvrage en lui-même: nouveaux jours, nouvelles inquiétudes, plus de repos, on en perd le sommeil & l'appetit: un air sec, des yeux enfoncez, un visage jaunâtre pronostiquent souvent un esprit satirique; on vieillit à force de faire des lettres apologetiques, on dissipe ses esprits de vie pour donner le coup de mort à un ennemi, & on se le donne à soi-même. Menandre, *il n'y a pas long-tems, mourut dans son cabinet la plu-*

me à la main ; on prétend qu'il avoit commencé une Satire des plus fortes, qui d'un ſtile d'airain devoit enfoncer le poignard dans le ſein de Nicaiſe. Menandre *eſt mort, & Nicaiſe eſt plein de vie, & qui plus eſt, ſa ſanté a doublé depuis la mort de* Menandre. *La délicateſſe d'un Auteur qui a le cœur bon ne ſçauroit ſurvivre aux coups que tant de gens lui portent. Un bon eſprit ſe met au deſſus de tout, on le dit, mais il n'en eſt rien. Nul ne craint davantage la raillerie que celui qui paroît ne pas s'en ſoucier, & nul auſſi, à ce que je crois, n'eſt plus ſenſible aux traits que lance la critique, que celui qui proteſte y être inſenſible. Dire qu'on mépriſe la cenſure, c'eſt dire qu'on n'eſt pas jaloux de ſa réputation d'Auteur, & cela eſt-*

il

il ſeulement vrai-ſemblable ?

Le peuple ne juge que par prévention, en ce ſens qui n'eſt pas peuple ? -tous tant que nous ſommes nous loüons ce qui eſt loüé plûtôt que ce qui eſt loüable. Il eſt moins difficile à un Auteur en réputation de donner la vogue à un mauvais livre, qu'à un Auteur décrié ou inconnu de la donner à un livre excellent ; en toute profeſſion il faut avoir un nom dans le monde pour être bien venu.

D'ailleurs dans un ſiecle auſſi ſatirique que le nôtre, peut-on découvrir l'eſprit du ſiecle, & ſe flater prudemment de n'être pas ſur le champ noirci par la calomnie ? on a beau annoncer dans une Préface qu'on n'en veut qu'aux mœurs des hommes en general, qu'on ne cherche qu'à in-

ſtruire agréablement, & à faire des portraits vrai-ſemblables. On a beau deſavoüer d'avance ces interpretations malignes qui pourroient paroître, emprunter des noms de la plus reculée antiquité, en faire de caprice, employer des lettres initiales qui ne ſignifient rien, uſer de mille détours pour dépaïſer un genie malin; c'eſt un torrent d'explications fauſſes qui inonde la ville, & qui quelquefois gagne la Cour; il n'eſt pas juſqu'aux eſprits les plus minces qui n'ayent de ces ſaillies de malignité. En vain l'Auteur change ſa Préface en apologie, en prend Dieu à témoin, proteſte que ſes portraits ſont des portraits de hazard. Qu'en eſt-il? les fauſſes clefs courent toûjours, bien moins injurieuſes aux perſonnes qu'elles déſignent, qu'à l'écrivain inno-

cent qu'on charge d'un tel crime. Je conviens avec vous que ces sortes de clefs que chacun forge à son coin, dans son quartier, & par raport aux maisons où il a entrée, étant presque toutes differentes entre elles valent une apologie, & qu'elles sont une preuve évidente que le faiseur de caracteres n'y a aucune part; c'est aussi ce qui me rasseure. De plus toute redite est ennuieuse, & parler des hommes c'est la chose du monde la plus usée; le public semble avoir pris la résolution de ne plus rien goûter en cette matiere. On veut quelque chose de neuf, nouveau titre & nouveaux chapitres. Pourquoi vous le cacher? il faudroit avoir la plume de cet homme qui s'exprimoit divinement, ce maître de la langue qui n'en ignoroit aucune dé-

licateſſe, cet illuſtre Academicien qui triompha avec tant de gloire d'une envieuſe critique, ce Theophraſte François bien plus entendu que cet Athenien à diſcerner les bonnes mœurs d'avec les mauvaiſes; à démêler ce que les hommes ont de faux, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils ont de vrai, de ſolide & de loüable : ce qu'il a écrit eſt un chef d'œuvre; le ſel Attique, l'élegance Greque & l'urbanité Romaine s'y font ſentir à chaque ligne. LA BRUYERE *n'eſt plus, c'eſt ce qui deſeſpere tous les gens de bon goût. Caracteres originaux, précieux monument de la vivacité & de la juſteſſe de ſon eſprit, Vous rendrez ſon nom immortel à jamais! & le public leger qui ſe laſſe de tout, ne ſe laſſera jamais de vous lire.*

Voila, MONSIEUR, *les differentes reflexions qui m'ont fait balancer juſqu'ici entre le deſir de vous ſatisfaire en rendant mon ouvrage public, & la crainte de le voir tomber au ſortir de la preſſe. Si par une douce & ſecrette influence vous aviez pû me communiquer vos propres lumieres, ma timidité ſeroit bientôt ſecouruë. Sûr de remporter les ſuffrages de la multitude, je me flaterois avec raiſon d'une entiere réüſſite.* C'eſt ignorer, *dites-vous*, le goût du public que de ne pas hazarder quelquefois. *Et moi je vous répons : Que* c'eſt ignorer le goût du public, que de ne pas craindre toûjours pour ſa réputation. *Hazardons, j'y conſens, ce petit eſſai, tâtons le public, c'eſt un bon juge & un habile connoiſſeur; com-*

me c'eſt pour lui que je ſouhaite d'écrire dans la ſuite, c'eſt auſſi de lui que je veux ſçavoir ſi je dois écrire ou non ; car je vous avoüe, que ſi je prends jamais la qualité d'Auteur je n'aurai point d'autre ambition que celle de rendre par mes travaux aſſidus, mes ouvrages tels qu'ils puiſſent me meriter ſon approbation & la vôtre. Honorez-moi toûjours de vôtre amitié, & croyez-moi ſans réſerve, avec tout l'eſtime & la conſideration poſſible,

MONSIEUR;

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur ***.

A Paris ce 12. Août 1706.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, Signé le Comte; Il eſt permis à Pierre François Emery, Imprimeur & Libraire de Paris, de donner au public un Livre intitulé; *l'Eſprit du Siecle*, & défences ſont faites à toutes perſonnes de l'imprimer, vendre ni débiter ſans ſon conſentement, pendant l'eſpace de trois années conſecutives, à compter du jour de la datte des preſentes, à peine de quinze cens livres d'amende, & confiſcation des Exemplaires, comme il eſt plus au long porté par ledit Privilege. Donné à Verſailles, le vingt-deuxiéme jour d'Août, l'an de Grace 1706.

Regiſtré ſur le Regiſtre N°. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 137. N°. 294. conformement à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris ce neuviéme jour de Septembre 1706.

Signé, GUBRIN *Syndic.*

APPROBATION.

J'AY lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit intitulé *l'Eſprit du Siecle*, & j'y ai trouvé des traits vifs qui m'ont fait juger que l'Auteur eſt un homme d'eſprit, dont les ouvrages pourront être utiles & agréables au public. Fait à Paris le 16. Août 1706.

LA MARQUE TILLADET.

LE GENIE DES GRANDS.

LE GENIE DES AMBITIEUX.

LE GENIE DES FLATEURS.

LE GENIE DES AMIS.

L'ESPRIT

L'ESPRIT DU SIECLE.

Le Genie des Ambitieux.

Etre cruel, ingrat, perfide ; ce n'eſt point la ce que les hommes cachent davantage, c'eſt d'être ambitieux.

De l'amour on ſe fait un trophée de gloire : de l'ambition, on rougit comme d'un vilain vice.

¶ Qui a jamais pû faire un portrait achevé de l'ambitieux ? l'empreſſement l'inquietude, la fraude, la crainte, le deſir, l'envie, l'avidité, trop de paſſions l'occupent. *Il eſt intrigant* ? à peine un poſte vient à vaquer, que le voila en campagne : agir, briguer, ſolliciter ; ce ſont toutes ſes occupations. Il ſort bruſquement de ſon logis ; ſon épouſe ne ſçait où il va, & il ne le ſçait pas luy-même ; il ſe hâte d'intereſſer un ami, court prévenir un Grand en ſa faveur, gagne un Suiſſe par ſes liberalitez ; moienant une certaine ſomme d'argent, une joüeuſe accreditée devient ſa patrone. Vous le croyez à la ville, il eſt à la Cour dans l'anti-chambre du Miniſtre ;

vous le cherchez icy, il eſt là ; un moment aprés, il n'y eſt plus : on diroit qu'il a le don de ſe multiplier. *Il eſt inquiet* ; toutes ces meſures ſont bien priſes ; mais le ſervira-t on ſelon ſes ſouhaits ? effectuëra-t on les promeſſes qu'on luy a faites ? un travail ne viendra-t-il point à la traverſe ? réüſſira-t-il ? Dans de continuelles allarmes, tantôt il eſpere, tantôt il deſeſpere ; il croit que oüi, il craint que non ; toûjours dans le doute : il traine une vie languiſſante toute d'amertume, ou plûtôt il ne vit pas. *Il eſt trompeur* ; artifice, cabale, ſecrets reſſorts, il noublie rien pour s'avancer ; il fait ſemblant d'aller à droite, & il va à gauche : le grand chemin eſt-il occupé

par ſon rival ? il prend un petit ſentier, le laiſſe paſſer, ou s'il le joint, il luy ſoûrit, l'embraſſe tendrement, luy jure amitié & fidelité. Artifice groſſier, qui ne trompe que les ſots. *Il eſt hypocrite.* Comme le ſecret eſt l'ame du ſuccés, il ne penſe du matin juſqu'au ſoir qu'à derober ſes pas, qu'à cacher ſa route, pour empêcher qu'on ne le penetre. Maître au dehors de ſes paſſions, tantôt il affecte celle qu'il n'a pas, tantôt il modere celles qu'il a ; ſe déguiſe ſans ceſſe, agit tout autrement qu'il ne penſe : c'eſt un myſtere que ſa conduite. *Il eſt envieux.* Nul n'eſt placé ſoit dans la Robe, ſoit dans les Finances, ſoit dans l'Epée, que ce ne ſoit pour luy un nou-

veau sujet de chagrin : faire fortune, & être l'objet de sa jalousie ; c'est une même chose : il s'écrie à l'injustice, où est son merite ? peut-il soûtenir ce poste, remplir cette charge ? qu'on nous produise ses talens ? tout le tente, tout luy convient ; il se croit propre à tout ; dans la violence de ses desirs il s'étourdit, employe un moyen pour un autre, court demander une Abbaïe qu'il s'imagine estre vacante ; le sage Confesseur luy répond, *laissez mourir l'Abbé.* L'Amour est sans raison, on le peint avec un bandeau ; & l'ambition sans conseil, on devroit la peindre de mesme. *Il est prest à tout faire.* Mensonges, parjures, friponneries, trahisons, rien ne luy

coûte ; car dés que l'on court à la fortune, on y court à grands pas par toute sorte de voies : ébloüi d'un vain éclat, on n'examine plus rien ; sacré, profane, tout est permis ; plus de loix ; jamais rassasié, toûjours avide, il veut regorger de biens, s'agrandir & s'élever encore ; placé dans un rang mediocre, il vise à un plus haut : est-il Magistrat ? il veut être Gouverneur de ville : est-il Gouverneur de ville ? il veut l'être de Province ; & le même homme qui exerce loin du Prince une domination tyrannique, vient de tems en tems à la Cour par le même fond d'orgueil s'abaisser, s'humilier, ramper devant le moindre Courtisan pour ménager son avancement,

L'ambition découvre tous les jours de nouveaux postes, & l'ambitieux fait toûjours de nouveaux projets pour y parvenir; son cœur est comme une mer immense, d'où s'éleve comme des flots orageux, une foule de desirs, les uns plus violens que les autres, sans interruption & sans ordre. De tems en tems il s'écrie, *ma fortune est faite*; & il n'en est rien; qu'on en juge par ses mouvemens, par ses agitations, sa fortune est à faire & la mort arrivera auparavant.

Qu'est-ce que l'ambitieux? je ne le puis définir; on ne le connoît pas, & il ne se connoît pas luy même: pour entrer dans trop de differens caracteres, il n'en a point; sot

caractere que celuy de n'en avoir aucun.

☞ *Alphonſe* a fait fortune par oſtentation de probité ; on peut dire de luy qu'il a fait fortune en comedien.

¶ On entend dire tres-ſouvent, *j'ay été amoureux*, & l'on n'entend jamais dire, *j'ay été ambitieux* : c'eſt apparemment pour ne point mentir ; car ordinairement on n'eſt amoureux que pendant un certain tems, & on eſt ambitieux toute la vie.

¶ Pour faire fourtune, il faut être hardi, circonſpect juſqu'à un certain point, ce point ne ſçauroit être déterminé. En general il eſt vray de dire qu'on perd tout avec trop de hardieſſe, & qu'on ne gâte rien avec trop de retenuë.

¶ La fausse dévotion est le dernier rafinement de l'ambition ; elle est quelquefois aussi inutile pour faire fortune que la veritable vertu.

☞ *Timocle* est ambitieux & veut paroître charitable ; quelle contrarieté ?

Le Courtisan se masque toute l'année, & meurt sans être connu.

¶ Dire que naturellement on mépriſe touts ces grands objets de concupiſcence qui ſe preſentent en foule, c'eſt dire qu'on n'eſt pas homme ; le penſer ſans le dire, c'eſt ſe bâtir une grandeur chimerique, c'eſt ſe canoniſer d'avance. Vanité philoſophique.

¶ On aime mieux paroître tel qu'on doit être, que de l'être en effet ; c'eſt que les hom-

mes ne jugent du merite que par ce qu'ils voient.

☞ L'envie de parvenir suspend les vices, & leur fait prendre les dehors de la vertu. *Celse* a interêt qu'on le croye sage, moderé, devot; il paroît tout cela sans l'être: qui desire le connoître; doit souhaitter qu'il fasse fortune.

¶ Peu de gens meurent dans l'état pour lequel ils ont été élevez. *Pison* avoit été élevé pour la Robe, & il est mort dans l'Epée. *Timandre* au contraire avoit été élevé pour l'Epée, & il est mort dans la Robe.

☞ *Hermogene* qui est parvenu, est comme une forte place. *Meniere* son rival est semblable à un ingenieur qui en tire de loin le plan, qui en

cherche les plus foibles endroits pour la battre.

¶ Tout excés eſt vice, & il y a un excés dans lequel le Courtiſan ne donne jamais ; c'eſt un excés de charité.

¶ Dans les premiers âges du monde, les Republiques, les Etats, les Rois étoient ſervis *gratis* : l'interêt introduiſit peu à peu la venalité des charges. L'ambition des hommes fut ſuſpenduë pour un tems ; elle paſſa enſuite par deſſus, aujourd'huy rien ne l'arrête.

¶ Le Sage demandoit autrefois à Dieu l'unique neceſſaire ; l'Eccleſiaſtique demande aujourd'hui le ſuperflû ; le neceſſaire eſt permis, le ſuperflû ne l'eſt pas.

☞ La manne eſt une figure

naturelle des biens Eccleſiaſtiques, elle étoit donnée aux Iſraëlites en recompenſe de tout ce qu'ils ſouffroient dans le deſert : les biens Eccleſiaſtiques ne ſont donnez aux Miniſtres des Autels, qu'en recompenſe de leurs travaux Apoſtoliques dans le Sanctuaire : la manne priſe au delà de la nourriture d'un jour ſe gâtoit & ſe corrompoit ; les biens d'Egliſe retenus au-delà du neceſſaire ſe gâtent & ſe corrompent auſſi. Illuſtre Chanoine *Dodon*, tout ce que vous retenez au delà d'une nourriture frugale & du ſimple neceſſaire, n'eſt point à vous, c'eſt un vol ſacrilege : peut étre ne le ſçaviez-vous pas : graces au ciel, voſtre ignorance n'étoit pas

invincible, mais vôtre attachement aux biens de la terre ne le fera-t-il point?

☞ *Anthime* dit bonnement que sa principale veuë dans la frequentation des Colleges est de passer pour sçavant, & qu'il ne se soucie gueres de l'étre; peut-étre qu'il ne raisonne pas si mal. Je ne sçai lequel des deux l'emporte, ou de passer pour docte sans étre sçavant, ou d'étre sçavant sans en avoir la reputation.

¶ Un esprit sublime d'une rare érudition, d'une plus rare pieté, reçût il y a quelques années le bonnet de Docteur dans la plus fameuse Universiité du monde: la Sorbone crut faire une belle acquisition, & elle ne se trompa pas. Le P. de S. n'en étoit-il pas

digne, & n'a-t-il pas ennobli le Doctorat ?

¶ Un homme docte merite toûjours d'être Docteur, & un Docteur devroit toûjours être docte. L'Abbé de * * n'eſt-il pas l'un & l'autre ?

☞ Un genie des plus minces, bouffi d'une vaine doctrine n'eſt jamais plus fier, que quand élevé dans la Chaire de Profeſſeur, il débite ſes prétendus nouveaux ſyſtemes à une jeune troupe d'étudians amateurs des ſuffrages ; il ſe regarde comme un *S. Thomas*, s'imagine être inſpiré du même eſprit que cet Ange de l'école, donne ſes concluſions pour des oracles. B. G. ce maigre Profeſſeur Provincial paroit vain, & T. cet habile Profeſſeur de la docte mai-

ſon de Sorbonne eſt modeſte.

¶ Moyen ſûr de s'avancer, c'eſt d'impoſer au monde; on ne le dit pas, mais on le pratique. *Liſe* ne parle dans les converſations les plus familieres que de Loix d'Etat, que de Code Loüis; il feint chez les Miniſtres un eſprit plein d'équité, un cœur amateur de la juſtice, une grande eſtime pour les Ordonnances du Prince, & un violent deſir de les voir obſervées; c'eſt qu'il viſe à la Préſidence, ou à quelque Intendance.

☞ *Damon* vante éternellement ſes années de ſervice; quelles marques de bravoure n'a-t-il pas donné; c'eſt luy qui à ce Siége l'épée à la main monta le premier à l'aſſaut; qui à cette bataille eſſuya le

premier feu de l'ennemi ; qui à la tête d'un escadron chargea vigoureusement par trois fois, mit en fuite & défit un gros parti le long de l'Adige la campagne derniere ; il arrive aujourd'hui d'Italie tout fracassé de ses glorieux exploits : qui le croiroit, le prendroit pour un redoutable guerrier, mais qui le vit ? ne le... ha je me tais ! je ne veux point nuire à sa fortune.

☞ *Theodule* qui ne respirez que l'odeur des divines Ecritures, qui ne parlez que de la sainte morale de J. C. qu'on voit sans cesse prosterné au pied des sacrez Autels, non indifferemment dans tous nos Temples, mais dans de certains où vous êtes remarqué par des personnes en credit.

Seroit-

Seroit-ce vous calomnier & insulter à la vraye pieté, que d'assurer que vous briguez un Benefice, que vous priez dans l'Eglise les hommes pour obtenir un Evêché.

☞ *Alvise* homme de Communauté affecte d'être le plus humble & le plus officieux de tous; dans les conversations, dans les repas la derniere place lui est comme hereditaire; toûjours le dernier à s'offrir pour les actions d'éclat, toûjours le premier à se charger des fonctions pénibles: dans tous les differends qui naissent, il a l'adresse d'entrer subtilement dans tous les interêts de chaque particulier, d'être pour tous, & de ne prendre aucun parti: on le croit homme sage, désintereſſé, sans

paſſion ; par là on s'aſſûre tous les ſuffrages. Un beau matin il eſt élu Maître de la Communauté ; le voila qu'il rentre dans ſon naturel : ſous un habit humble on prétend qu'il maîtriſe aujourd'hui ſes inferieurs, qu'il ne diſtribuë les graces que par la recommandation de puiſſances ſeculieres, qu'il vit en petit Souverain ; ſon parti ſe repent de l'avoir nommé, & lui ne ſe repent pas de l'avoir joüé.

¶ Grand theatre que ce monde ! ou chacun ſelon ſa paſſion ſe traveſtit, & joüe un perſonnage étranger : tout homme ſe déguiſe, perſonne ne ſe prouduit pour ce qu'il eſt, tous les caracteres ſont faux.

☞ *Brontin* paroît franc & ouvert ; ne ſçavoir que ce que

l'on veut bien qu'il ſçache ; ne craint rien tant que de paſſer pour intriguant, ne fait myſtere de rien, & ne tevele jamais le moindre ſecret : par une réponſe équivoque fait prendre le change à un eſprit trop hardi dans ſa demande ; le bon politique !

☞ *Cluſus* fait myſtere de tout ; par des demi-mots donne à entendre qu'il y a une affaire importante ſur le tapis, publie ce qu'il faudroit cacher, & cache ce qu'il faudoit publier, fait le profond & le diſſimulé dans des choſes de rien ; le mauvais politique !

¶ La ſcience de parvenir conſiſte autant à cacher ſes deſſeins, qu'à découvrir ceux des autres.

¶ Dans l'ordre moral comme dans l'ordre naturel, il y a une subordination entre les vices & les vertus, les passions même les plus déreglées gardent une espece d'ordre entre elles : il en est toûjours une qui est la maîtresse, & qui commande à toutes les autres ; c'est l'ambition.

¶ Tout est à craindre d'un faux devot qui ne sçauroit arriver à ses fins : l'impuissance de s'élever par la vertu l'oblige de s'élever par le crime.

¶ Tout n'est qu'artifice dans les Cours : pourquoy donc se récrier tant contre *Timante* ce Courtisan devot ?

¶ L'ambition a gagné tous les états de la vie. Dans la republique des Lettres, combien de sçavans sottement en-

têtés d'une vaine ſcience, qu'une longue ſuite d'années jointe à une grande pénétration d'eſprit, leur a procuré : qui par une faſtueuſe ſuffiſance s'érigent en maîtres & en arbitres du raiſonnement ; qui affectans une ſouveraineté de genie, prétendent ſoûmettre tout le monde à parler, & à penſer comme eux : pour s'acquerir la réputation de bel eſprit, d'eſprit fort, de grand genie, que ne font-ils pas ? ils paſſent les nuits dans leurs cabinets, paliſſent ſur les livres, vieilliſſent ſur les anciens manuſcrits, traittent d'eſprits minces, de petits genies ceux qui ſemblent leur contredire. De-là ces diſputes, ces conteſtations, ces ſoulevemens du peuple ſçavant ; les

libelles poroiſſent, les partis ſe forment & groſſiſſent à vûë d'œil : l'Etat & la Religion s'en plaignent ; l'autorité du Prince ne ſuffit pas toûjours pour faire taire ces orgueilleux Lettrez : interdits de la chaire, bannis de l'école, proſcrits même du Royaume ; ils vont dans d'autres cantons faire parade de leurs études. L'ambition d'un ſçavant entêté n'a point de bornes.

Dans les Finances on veut toûjours monter plus haut, manier de plus groſſes ſommes, ſe ſouſtraire à des ſurveillans incommodes, être le maître des comptes, & n'être point obligé de les rendre. La Finance eſt comme un eſcalier compoſé d'une infinité de

marches, on n'eſt jamais en repos qu'on ne ſoit arrivé à la derniere : c'eſt une longue chaine d'or qui va d'une extremité du Royaume à l'autre, mille gens en tiennent un anneau, un ſeul la tient par le bout.

Dans la Robe le Praticien veut être Magiſtrat, le Megiſtrat prétend s'aſſeoir ſur les Fleurs-de-lis, y donner ſon avis en illuſtre Conſeiller, y préſider enſuite, il viſe juſqu'au Miniſtere.

Dans l'Epée, cette ſubordination qui y regne eſt fatiguante ; la gloire ou l'interêt de la famille fait qu'on patiente ; on s'y ſoûtient par l'eſperance d'être moins independant aprés quelques premieres années de ſervice, &

d'avir à ſon tour des ſubalternes : le ſimple Officier devenu Capitaine ſe ménage une majorité ; le Gouverneur de place, un Gouvernement general ; le baton de Maréchal eſt agréable, on fera tant qu'on l'obtiendrà comme bien d'autres.

☞ *Germain* nouveau citoïen pour obtenir plus aiſément le titre de nobl bourgeois, pour donner un luſtre à ſa famille nouvellement arriveé de la campagne, pour joüir du droit d'ancienneté, brigue l'Echevinage ; les quatre, les cinq années d'avance il remuë toute la ville, fait des alliances dans cette veüe, va de porte en porte ramaſſer les ſuffrages. Une ambition ſi mince peut-elle être criminelle ?

☞ *Roland*

☞ *Roland* ſimple Gentilhomme de campagne par de continuelles uſurpations de droits Seigneuriaux prétend à la fin ſe faire des Vaſſaux ; il ſe qualifie de haut & puiſſant Seigneur, s'adjuge galamment le titre de Baron, & il eſt aſſez modeſte pour ne pas ſe dire Duc & Pair.

¶ Le payſan le plus groſſier a ſon ambition comme le Courtiſan le plus poli ; & le berger de tel hameau affecte une domination ſur les bergers du voiſinage.

¶ Dans les Cours ; c'eſt ici le grand theatre de l'ambition où l'on joüe les plus grands rôles. Les uns publient ouvertement leurs ſervices & paroiſſent hardiment ; les autres ſourdement menagent

toutes leurs intrigues derriere la ſcene ; les autres pleins de leurs talens & de leur merite ſe preſentent avec confiance & d'eux mêmes, pour ſervir le Prince & la patrie. C'eſt un flux & reflux regulier ; (celui de la mer ne l'eſt pas davantge.) Des gens qui arrivent à toute heure de tous les quartiers du Royaume, l'un poſtule une penſion, l'autre un employ ; qui un Brevet de retenuë, qui une ſurvivance, qui un Benefice, qui une Coadjutorerie. On demande, on eſſuie mille refus, on eſt refuſé ; on eſt ſur le point de ſe retirer : mais comme on ne veut pas être reſponſable à ſoi même de ſon élevation, on redemande & quelquefois on obtient. C'eſt une foule

de Courtisans qui montent & qui descendent l'escalier, qui vont & qui viennent dans la galerie, qui roulent tous les appartemens ; ils se sourient, & dans le fond ils se détestent, ils s'embrassent & ils s'embarassent, l'un se défie de l'autre ; on craint un rival ; chacun par des routes differentes vise au même but. La Cour le centre de la fortune, est aussi le centre des ambitieux.

Jusques dans le Sanctuaire & dans le Cloître s'est glissé cet esprit de superbe. On brigue un Benefice, une Prebende, un Doyenné, un premier rang dans l'Eglise de Dieu, une place de Marguillier honoraire. A la veille d'une élection, on remuë, on cabale,

on veut être maître du Chapitre, se faire Prieur du Monastere, avoir le titre de Reverend Pere Abbé.

En quelque état que l'on soit on veut faire fortune, on le dit, on le pense de même, on n'agit que pour cette fin ; qui diroit *je ne prétends à rien*, *je ne souhaite rien*, ne tromperoit personne.

☞ *Oronte* est parvenu à un des premiers emplois de la Republique, il le remplit avec honneur, s'y soûtient avec dignité ; aucun de ses predecesseurs n'y fut avec plus d'agrément & plus de satisfaction ; ses patrons, ses amis, la ville & la Cour, tout luy rit, on l'admire, on l'honore, on le cherit même, on lui donne rang avec les gens de

la premiere naissance, on lui cede avec plaisir, on le joint à l'envi. La fortune changeante se lasse-t-elle de le combler de ses faveurs ? tout le monde change de conduite à son égard, à mesure que son autorité & ses grands biens se retirent, les honneurs & les déferences disparoissent : aujourd'hui on lui dispute le pas dans cette assemblée, demain on lui refuse l'entrée chez ce Grand ; plus de premiere place dans les repas, on souffre de lui être comparé. Est-il entierement tombé ? on le fuit, on l'abadonne, on le réduit (à l'impossibilité) à faire preuve de noblesse ; il est dégradé : se presente-t-il en triste équipage d'un air pâle & défait à la porte d'un grand

Seigneur ? ce même portier qui lui a cent & cent fois soûri affecte de le méconnoître, lui répond brusquement qu'il n'est pas visible. Peu de jours aprés il revient, car sa ruine le presse, & il est traitté de même. A ce moment il commence à se repentir d'avoir connu les Grands, & de l'avoir été lui même : auparavant sont plus doux plaisir étoit de paroître en public, de faire un pompeux étalage de ses magnificences ; à l'heure qu'il est il ne craint rien tant que d'être vû, il sort rarement de chez luy ; c'est toûjours en gemissant qu'il traverse tout seul & sans bruit ces mêmes ruës qu'il traversoit il y a peu de jours avec fracas, superbement élevé

dans un char doré suivi d'un nombreux cortege, s'attirant les regards des nobles & les adorations de la populace. Plus il a été comblé d'honneur dans son élevation, plus il se voit chargé de confusion dans sa chute.

¶ Nul n'est plus sensible aux miseres de l'indigence ; que celui qui sort de l'abondance ; du faîte des éloges, qu'il est dur de tomber dans le dernier mépris !

¶ Il ne faut pas toûjours une grande force d'esprit pour faire fortune, mille gens le prouvent assez ; mais pour en soûtenir la déroute, on n'en sçauroit trop avoir.

☞ *Drujas* homme insatiable quitte la maison paisible de ses peres, s'arrache des

bras de sa tendre épouse, abandonne ses enfans, franchit toutes les bornes que la nature semble avoir mises pour arrêter la cupidité des mortels, traverse les fleuves rapides, expose sa vie precieuse sur un frêle vaisseau, va au de-là des mers chercher de quoi s'y satisfaire. Déja le Ciel se couvre de sombres & épais nuages, le furieux Aquilon siffle avec mugissement, la tempête gronde, les flots en courroux se soulevent, les cordages se brisent, les voiles se déchirent, le mât tombe, l'équipage en allarmes pousse des cris lugubres, & *Drujas* est tranquile, emporté par le vent de sa cupidité, il veut toûjours avancer; à la vûe d'un si pressant danger, il se

rassure par l'esperance d'un gain imaginaire, encourage le Pilote timide, fait la manœuvre, radoube le gouvernail à demi fracassé, arrive d'avance dans ces terres de concupiscence, brave les élemens, s'imagine de moüiller au port de sa fortune.

¶ La terre ferme ne suffit pas toûjours aux desirs immoderez des hommes, on pénétre jusques dans les Isles flotantes, & on tâche d'y fixer sa fortune; tout est ouvert à l'ambition, point de terres inconnües: aller au levant, c'étoit autrefois entreprendre un grand voyage, aujourd'hui ce n'est rien.

¶ De Paris à Pekin, de France au Japon, c'est une promenade pour un cœur ambitieux,

on change de tropique comme de province, on arrive dans l'autre hemisphere comme dans un Royaume voisin, on court & l'ancien & le nouveau monde, on passe hardiment sous le pole, & l'on escaladeroit le Ciel avec encore plus d'audace que ces Geans fabuleux.

¶ Ce ne sont plus de minces bâtimens qui roulent le long de nos côtes sans oser cingler en haute mer, ce sont de superbes & vastes machines, des villes errantes qui vont se promener & traitter alliance avec les villes les plus reculées; nos mers sont devenuës des galeries où l'on se croise & se heurte comme sur terre; passer la Zone, doubler la ligne, la chose est auſſi

peu rare que de traverser en été le Pont-neuf en plein midi.

¶ Le Cap de bonne espérance est aussi frequenté que les villes les plus peuplées de l'Europe ; les Etrangers y courent en foule, les vaisseaux y moüillent à l'envi : ce nom seul éveille la cupidité & semble être caution de la fortune qu'on va chercher si loin. De tant de fatigues, de mouvemens, qu'en est-il à la fin ? de tant d'années laborieuses quel fruit en revient-il ? un peu d'argent, beaucoup de peine & presque point de santé ; l'on est jeune quand on part, & l'on est vieux quand on revient ; est-on content ? la fortune est-elle faite nullement. L'on projette dans la jeunes-

se, & l'on projette dans la vieillesse ; toute la vie de l'homme se passe en projets : la mort arrive, & l'on desire encore ; voila la seule borne qui met fin à nos souhaits.

☞ Un emploi demande preuve de noblesse. *Dorimene* noble de race se presente pour l'occuper, produit ses titres, feüille ses vieilles chartes, fait revivre les droits Seigneuriaux de ses ancetres, & ses anciens domaines, sa qualité d'Ecuyer ; il en appelle à son nom, à ses armes au Casque & à la devise, tout est bon, on ne peut lui reprocher quoi que ce soit, si ce n'est un peu trop d'ostentation. *Curion* roturier, mais riche vient à la traverse, fait glisser adroitement une ge-

nealogie ſuppoſée avec tout l'artifice imaginable, rien ne manque : tous les quartiers tiennent à quelque bonne famille, le côté maternel eſt auſſi-bien fourni que le paternel, jamais arbre genealogique mieux conduit ; on deſcend ſans difficulté de branche en branche juſqu'à la tige, on remonte de même ; il ſe dit noble comme le Roi, il eſt cru & il eſt préferé. Par de tels déguiſemens la meilleure nobleſſe de nos jours eſt contrainte ſouvent de ceder à la plus fine roture.

☞ *Lidas* aprés s'être enrichi dans le commerce cherche à s'ennoblir, peu ſatisfait d'être riche s'il ne paſſe pour être de qualité.

☞ *Doron* commença par ſe

déguiſer, partit un beau matin de chez lui, abandonna ſa maiſon paternelle, dit adieu tout doucement à ſa patrie, changea de nom en route, déſavoüa une longue ſuite d'ayeux, prit des Armes avec ſupport, n'oublia pas la couronne; par ſurpriſe ou à force d'argent obtint ſur ſon paſſage des lettres d'ancienne nobleſſe, arriva enfin dans le païs de choix, s'y dit noble, il dit faux, mais il ne mentit pas. La femme âgée par l'habitude qu'elle a de cacher ſon âge : croit à la fin être auſſi jeune qu'elle le dit ; & le roturier à force de réver qu'il eſt branche cadette de quelque illuſtre Maiſon, qu'il vient de la méme tige, que cet ancien Seigneur, ſe perſuade

fauſſement qu'il a une méme origine. La conduite qu'il tînt, ſes grands airs, ſes belles maniéres, ſa dépenſe, ſa bonne chere; les riches domaines, & les terres nobles qu'il s'acquit, tout ſervit à ſéduire la ville : inſenſiblement il fit alliance avec les plus qualifiez du païs, les chartes ſe remplirent de bons titres & le greffe retentit du nom d'Ecuyer, de haut & puiſſant Seigneur. Comme il n'avoit pas eu le tems de ſe faire des ennemis & de ſuſciter des jaloux, perſonne ne s'y oppoſa, aujourd'huy il ſe voit revétu des premieres charges, eſt l'élu de la Nobleſſe, préſide aux Etats, cela s'appelle ſçavoir ſe tranſplanter. Qui entreprendroit de prouver la ro-

ture de *Doron* ne seroit pas peu embaraſſé.

☞ *Cliton* avec moins de peine & ſans ſortir de chez lui pour aller s'établir dans un autre Roïaume, n'a fait que changer de Province & de nom.

¶ Il y a grand nombre d'Italiens en France qui ſont veritablement François, & qui n'ont d'Italien que la terminaiſon de leur nom en *a* ou en *i* : & grand nombre de François en Italie qui ſont veritablement Italiens, & qui n'ont de François que le nom franciſé ; j'en connois pluſieurs qui ſe ſont ennoblis à la faveur de la particule *de* ; c'eſt être noble à peu de frais.

¶ En fait d'origine, anciennement

ciennement c'étoit la mode en France de se dire noble Neapolitain ; les guerres de Naples prêtoient à ces specieuses noblesses ; la mode d'aujourd'hui est de se dire noble Genois, noble Venitien ; Princê Alleman ; on commence pourtant d'en revenir, ces sortes d'origine passent pour suspectes, & qui se diroit noble Chinois, ne seroit pas crû sur sa parole.

¶ Ridicule entêtement ! la roture n'est-elle pas de tout païs, & pour être de qualité est-il necessaire de venir de fort loin ;

¶ En voyage, que d'esprits vains & avanturiers ne rencontre-t-on pas, qui abusans de la credulité de l'honnête voyageur, se disent de

condition, branche aînée ; branche cadete d'une illuſtre famille, qui ſe font ſur le champ de belles genéalogies, & qui d'un air effronté ſe donnent le nom de Marquis ; ce qui doit conſoler l'honnête homme qui ſouffre impatiemment de tels diſcours, c'eſt que la diligence va grand train, & que bientôt arrivez chez eux on les traittera de ſimples bourgeois.

☞ *Damis* n'étale chez luy que de vieilles tentures de tapiſſeries, comme faiſant preuve de nobleſſe, & déteſte les Gobelins, comme faiſant preuve de roture : & *Doran* de ſon côté affecte d'avoir des appartemens garnis d'arbres genéalogiques, ſes murs ſont ſurchargez de portraits d'ancê-

tres-fabuleux, de tableaux de certains alliez de pure invention qu'il fait venir d'outremer.

¶ La sale des ancêtres se montre aujourd'hui en France comme à la Chine.

¶ Tout se reveille, tout se sçait à la Cour, les Ministres sont mieux instruits de tout ce qui se passe dans l'Etat; que le plus vigilant Superieur ne l'est de ce qui se passe dans sa Communauté.

☞ *Lisandre*, vous avez beau dire que vous êtes noble de race, on est persuadé de vôtre roture, rien n'échape à l'homme de Cour.

Plaisante avanture, *Zamir* cet hyver dernier se fit annoncer chez une auguste Princesse du sang Royal, la

gloire & l'ornement des illuſtres compagnies, comme le parent de la Marquiſe de ** Peu de jours aprés on parla é la Marquiſe d'une telle déconverte, *Vôtre parent*, lui dit on, *eſt un trés-bon joüeur? qui donc? Zamir. Voila un nom qui m'eſt nouveau, & je proteſte méconnoitre également & le nom & la perſonne.* Le tout bien. éxaminé, il s'eſt trouvé que la Marquiſe le connoît trés-bien, c'eſt que le pere de *Zamir* a été l'agent du Marquiſat.

☞ Il pleut tous les jours dans les plus brillantes ſocietez de ces roturiers effrontez, qui ſe diſent hardiment alliez, ou proches parens des maiſons les plus anciennes : à entendre *Courtas*, il tien aux

FOURBINS, aux VINTIMILLES, aux MAILLIS, aux CASTELLANES, aux GERONTES, aux ESTREES, aux BOÜILLONS, aux LUXEMBOURG, aux ROHANS, aux CHATILLONS; ſon humilité ne lui permet pas d'aller au delà, il repecte les PRINCES DU SANG. Vains avanturiers que prétendez-vous? être crûs nobles? juſtement vous allez être décelez comme des roturiers, temoin *Zamir*, le jour même qu'il ſe fit annoncer parent de la Marquiſe, on s'informa qui il étoit, d'où il étoit; ſon équipage fort leſte le faiſoit paſſer pour homme de qualité; & voila une Sentence de roture portée contre lui dans toutes les premieres maiſons. C'en

eſt fait *Zamir* : la roture ne te quittera qu'à la mort.

☞ *Niclas* ne lit avec tant d'avidité l'hiſtoire, que pour y rencontrer des heros du même nom que le ſien ; en voila un d'abord il ſe dit de la même maiſon, en deſcend en droite ligne, court s'emparer d'un portrait de haſard, nobleſſe d'imagination !

¶ Tout eſt pris dans les croiſades, il ne reſte plus d'oriflammes ; c'eſt rendre ſervice à biens des gens que d'en avertir le public.

¶ Quelle difference de caractere ! l'humble pour ne pas paſſer pour ce qu'il n'eſt pas, veut qu'on ignore ce qu'il eſt ; & l'ambitieux afin qu'on ignore ce qu'il eſt, veut paſſer pour ce qu'il n'eſt pas.

☞ Sous un Monarque tres-Chrêtien la vertu est un acheminement à la fortune. *Eugene* Courtisan débauché tâche de paroître vertueux ; ce dévot à vûë d'œil fait semblant de tenir le chemin du Ciel, prêche la retraite au milieu de la Cour ; adorateur des Grands, il se déchaîne depuis dix ans contre les Grandeurs : *Eugene*, qui le croiroit ? n'a trompé encore personne.

☞ *Clariman* paroît tout à coup sur la scene du monde, ce n'est plus la petite maison de ses peres inconnus qu'il habite dans un reduit de la ville, c'est un Hôtel superbe qu'il a dans le plus beau quartier ; ses appartemens sont de la derniere magnificence, l'or y brille de toute part, un Suis-

se de bonne mine est à sa porte, gens de livrée en foule, table délicate, belle charge, équipage magnifique, grand fracas, chacun se récrie, neul citoyen ne comprend par quel chemin il a pû parvenir en si peu de tems; on ne peut suivre la rapidité de sa fortune, on s'y perd, on n'y connoît rien. Malgré l'envie tout se soûtient dans *Clariman*, rien ne se dément encore; c'est lui que l'on aime à cause de ses richesses, de ses honneurs, de sa puissance, & c'est lui que l'on hait à cause de sa domination; on est impatient d'en voir la chûte, & on ne tarde pas à la voir: bien-tôt un ennemi le décele, un soupçon bien fondé le rend suspect au Prince; une mauvaise affaire

le

le perd, un excés de dépense le ruine, la fortune le precipite, il disparoît comme un éclair à nos yeux, tout l'attirail de sa vanité s'évanoüit, on le vit hier encore élevé dans un char, & aujourd'hui on le voit aller à pied *Clariman* vit caché & malheureux.

¶ Changement de scene, spectacle de tous les jours qui divertit le public ; la fin des fortunes subites est aussi rapide que le commencement ; tout à coup ces ames ambitieuses se trouvent dans la gloire, & tout à coup dans le mépris ; les gens de fortune paroissent dans le monde comme des phantômes de bonheur, ils se dissipent comme des ombres ; aujourd'hui ils

nous regardent avec des yeux de pitié, & demain nous leur rendons la pareille avec uſure.

☞ *Theogene* inſultoit aux peuples par ſes concuſſions & ſes rapines ; on a fait joüer une mine qui l'a fait ſauter en l'air comme ces villes ſuperbes, il s'eſt vû placé, & un moment âprés déplacé : c'eſt un vol de theatre que ſon élevation ; les mêmes roües, les mêmes cordages, les mêmes poids, les mêmes machines qui ont ſervi à le faire monter ſi haut, ont ſervi immédiatement à le faire deſcendre fort bas.

☞ Une mauvaiſe adminiſtration de deniers avoit élevé ſur nos têtes *Arpagon* cette ſangſuë du peuple, & une

autre mauvaise administration de deniers vient de le précipiter ; bien des gens ont eu le plaisir malin de voir perir cet honnête tyran, qui abusoit de l'autorité du bon Prince pour les faire gemir dans l'oppression.

¶ La plûpart des riches de deux jours vivent assez pour mourir dans la misere ; pendant leur vie ils sont un objet d'envie, & à la mort un objet de compassion.

Les fortunes les plus précipitées sont celles qui durent le moins ; on s'en retourne aussi vîte que l'on étoit venu, & l'on arrive presque toûjours au même endroit d'où l'on étoit parti.

¶ Un ambitieux est toûjours avide de faire fortune,

toûjours incertain s'il la fera ; toûjours inquiet qu'and il l'a faite, toûjours accablé de chagrin s'il vient à la perdre, & jamais satisfait des grands biens qu'il peut avoir acquis.

☞ *Philinte* veut parvenir. Déflors il se fait au dedans de lui un soulevement general des plus violentes passions ; envie, haine, jalousie, dépit, rage, desespoir, ce sont là autant de monstres furieux qui le tourmentent sans lui laisser un seul moment de repos ; plus de paix ni de tranquillité ; éternellement occupé de sa fortune, il ne perd jamais de vûë l'objet de son ambition ; la nuit méme s'il peut attrapet un moment de sommeil, il réve à la hâte qu'il

eſt parvenu ; nul mortel plus heureux ; ſa grande joye l'éveille ; & à l'inſtant s'emparent encore plus cruellement de ſon cœur les chagrins, l'inquiétude, les noirs ſoucis. Cette image de ſa fortune faite qui lui a paru en ſonge ne fait que redoubler ſa cupidité ; il ne dort plus, ſe leve, s'enfonce dans ſon cabinet pour y faire des rêves auſſi creux que dans le fort de ſon ſommeil ; nul mortel plus malheureux de ſe voir tant éloigné de la realité. Le jour luit à peine qu'on le voit courir de maiſon en maiſon, briguer, ramper, ſe ménager la protection de ce Grand qui peut le ſervir, achetter les bonnes graces de ce voiſin qui eſt en état de lui nuire,

mettre tout en œuvre pour se gagner toutes les puissances, créer à tous les coins, s'il est possible, des ministres de son élevation. Que d'intrigues secrettes pour meriter la préference de ce rival accredité ? que de Patrons mandiez ? que d'assiduitez forcées ? vient-il à échoüer ? il ne se rebute point : il rentre dans de nouveaux mouvemens, & de nouvelles intrigues ; se fait de nouveaux protecteurs, tente un autre voye pour aller à sa fortune, prend d'autres mesures, dresse des batteries d'une nouvelle espece, & parvient quelquefois à force d'argent, de brigues & de lâcheté. Alors que n'a-t-il pas à craindre ? le trop de richesses & de grandeurs luy fait des

jaloux ; son peu de merite ou sa domination tyrannique lui attire des ennemis puissans, la haine de ses rivaux lui suscite de jour en jour quelque affaire fâcheuse ; en danger à tous momens de voir sapper par le fondement l'édifice de sa fortune, il a beau affecter un air de gaieté naturelle, dans le fond le chagrin le dévore.

¶ Pour se maintenir qu'il en coûte ! il vaut bien mieux ceder.

¶ Triste situation du cœur humain ! Toute la vie se passe à faire fortune, & cette fortune n'est jamais faite ; on s'agite, on court d'objet en objet sans se reposer un moment, on endure des maux veritables dans l'esperance de

quelque faux bien, on se dit libre & l'on est esclave.

¶ Des yeux enfoncez, un air pâle & défait, une mine triste, désignent ordinairement un cœur ambitieux, on abrege ses jours par des inquiétudes mortelles, on s'ouvre soi-même le tombeau, on s'ensevelit tout vivant, en un mot on vit malheureux & on meurt de même.

¶ Grandeurs humaines que vous êtes trompeuses! de loin vous ne promettez que douceurs, que plaisirs, que repos, & de prés tout est amer, triste, chagrinant.

☞ *Cleophile* vient de faire fortune, je le plains, & il est à plaindre; ébloüi de je ne sçai quel éclat d'une nouvelle dignité, environné d'une fou-

le d'objets séduisans, étourdi du bruit qui se fait autour de lui, & comme hors de lui-même; ce n'est gueres la raison, beaucoup moins la Religion, mais sa seule ambition qui est la regle de sa conduite. Dans ce haut degré d'honneur maître absolu, indépendant, avec un plein pouvoir de tout faire, il ne reconnoît point d'autre juge de ses actions que son amour propre; qu'il se trompe! on le jugera un jour, lui & toute sa grandeur.

¶ L'ambitieux sera condamné par rapport à sa puissance, & précipité dans le fond de l'abîme à proportion de son élevation; ses crimes sont maintenant comme des voutes soûtenuës en l'air, que la misericorde de Dieu soû-

tient pour lui donner le tems de se reconnoître ; mais à sa mort ces voutes fondront sur sa tête & l'écraseront.

Le déreglement des gens en place prouve les redoutables jugemens d'un Dieu ; & l'impunité de leurs crimes en ce monde prouve la rigueur des châtimens éternels.

¶ Il suffit d'être constitué en dignité pour être en proye à la censure. La nomination de *Melante* au Gouvernement a été comme le signal d'en médire, toute la ville a parlé ce jour-là à son desavantage, ses défauts cachez sont devenus publics ; ses rivaux en foule voyant leur ambition peu satisfaite par son élevation, ont tâché de satisfaire leur malignité en le rabaissant ; ils se

ſont vangez de la grandeur qui leur échappoit en médiſant du Grand qu'elle faiſoit. Au moment que *Melante* recevoit dans une alcove enfoncée les viſites de felicitation & les gracieux complimens de ſes amis intereſſez, c'étoit un bruit ſourd & confus dans l'antichambre qui faiſoit aſſez entendre ſon peu de merite, c'étoient des eſſains de médiſans attroupez dans tous le coins de ſes appartemens ; on le loüoit tout haut, & on le blâmoit tout bas. A-t-il été mis en poſſeſſion ? on a conté tous ſes pas, toutes ſes démarches ont été ſuſpectes, ſes moindres fautes d'une conſequence infinie ; il n'a pas manqué de ces envieux charitables qui ont pris la peine de les rele-

ver, de les faire valoir, & qui sous pretexte de servir le public & la patrie, n'ont servi que leur haine & leur animosité naturelle ; la calomnie l'a noirci, la médisance l'a décrié : justice ou non, on a informé les Ministres de sa mauvaise administration, on l'a rendu suspect au Prince ; tout âgé qu'il est, il a été obligé de partir au plus vîte pour aller se justifier de courir la poste pour prévenir son infortune ; il s'est presenté à la Cour, il a demandé à parler au Prince, & a été renvoyé au premier Ministre, qui l'a renvoyé encore à un ministre subalterne ; pour détruire une infinité d'impostures, il n'a eu qu'un moment d'audience ; il s'est vû à la veille de perdre une belle

charge, d'être disgracié, s'est justifié à peine, & s'en est retourné avec le chagrin de voir qu'on se défioit de lui.

¶ Le merite le plus éclatant se ternit au grand jour, la plus belle vie devient suspecte au moment qu'on s'éleve au dessus des autres.

Quiconque veut être à couvert de la médisance doit tâcher de vivre inconnu; & pour vivre inconnu, moyen sûr, c'est d'être toûjours petit.

¶ Point de gouvernement pour les femmes, point d'autorité absoluë, point de possession de charges, point d'application aux sciences, point de pouvoir dans l'Eglise; nulle place, nul poste pour elles ni dans la robe, ni dans l'épée,

ni dans les Finances, beaucoup moins dans le miniſtere. J'excepte ces femmes fortes qui ont paru dans preſque tous les ſiecles, ces nobles Amazones autant redoutables par les charmes de leur eſprit que par les graces de leur beauté, ces illuſtres Heroïnes que le Ciel fait naître de tems en tems pour être la gloire de leur ſexe, l'amour des Heros & l'admiration de tout le monde. A couvert de tous ces grands objets d'ambition qui tyranniſent les hommes, elles ne laiſſent pas que d'être plus ambitieuſes que tous eux: de quoy donc? d'une bagatelle, d'une mode, d'un rien. Que les loix ſont honnêtes d'épargner tant de cruels chagrins au beau Sexe!

☞ *Pradon*, j'apprens que vous vous proposez de faire une belle fortune, de vous élever au dessus de vos concitoiens, d'illustrer vôtre nom, de vous rendre, s'il se peut, immortel dans la Republique. Le projet est beau, digne d'une grande ame; mais l'execution aura quelque chose de bien funeste, pour un bon cœur comme le vôtre; qu'il vous en va coûter! travaux infinis, veilles continuelles, servitude honteuse, concurrens incommodes; tous vos jours vont être desormais des jours marquez au coin de l'inquiétude; vous allez être sacrifié au caprice de la fortune, n'esperez plus d'être à vous. Déja l'envie se déchaîne, on demande qui vous êtes,

on s'informe de vôtre famille, de vos mœurs, de vos talens; vos ennemis paroiſſent, car qui n'en a pas? c'eſt ſouvent une forte preuve d'un grand merite que d'en avoir beaucoup; ils publient hautement tout ce qu'ils ſçavent ſur vôtre compte de plus deſavantageux, ils croient vous faire grace quand ils n'ajoûtent rien du leur; vos rivaux ſe joignent à eux; s'il y a une vieille tache dans vôtre famille, ils la publient; s'il vous importe de tenir une alliance ſecrette, ils l'annoncent; s'il s'eſt paſſé chez vous quelque action noire dans les ténébres, ils la produiſent au grand jour, & corrompent un domeſtique qui en aura été témoin. Ce n'eſt-là que le prélude

lude de vos ſujets de chagrin ; avez vous ſurmonté cette difficulté ? il s'en preſente une autre. Cette premiere démarche faite, il en faut venir à une ſeconde, & à une troiſieme ; cette meſure priſe, une autre eſt neceſſaire ; quel travail ſi on veut n'avoir rien à ſe reprocher ! nouveaux jours, nouveaux expediens, nouvelles inquiétudes ; à chaque pas naiſſent differens obſtacles ; vous courez avec rapidité dans la voye de la fortune, & tout-à-coup une barriere de front vous ferme le paſſage ; que devenir ? ſi vous manquez de force pour la franchir, ou d'induſtrie pour prendre ſur le champ une autre route. Deplus il s'gir de faire regulierement ſa Cour, &

faire sa Cour, quel embarras?

¶ Faire sa Cour par tout païs, à la Chine comme en France, c'est sçavoir s'attacher les distributeurs des graces, c'est essuïer mille rebuts à la porte d'un Grand, passer les journées entieres à attendre dans une anti-chambre un moment d'audiance, meriter par des assiduitez fatiguantes d'être écrit dans la liste des prétendans, c'est avoir quelquefois à traitter avec *Piragmon* homme dur, entêté de sa figure, qui regarde à peine les gens, qui ne parle que pour faire sentir sa domination, pour faire remarquer qu'il est grand & les autres petits; c'est lui demander en tremblant une chose juste, essuïer sa gravité,

son *Laconisme* ou son honnêteté imperieuse.

¶ Se loüer soi même, être son propre panegyriste & son préconiseur, qu'elle plus ridicule vanité ! nôtre siecle qui fournit à tous des regles de bienseance, s'imagine d'avoir aboli un usage si choquant, il n'en est rien. L'art de produire son merite, ses talens, sa naissance est autant à la mode que jamais. Autrefois on se vantoit grossierement, aujourd'hui on le fait poliment, voila toute la difference.

¶ Qu'il est rare de se loüer sans se rendre ridicule ! pourquoi le cacher ? se loüer & se rendre ridicule, n'est-ce point une même chose ?

¶ *Menandre* vous prétendez faire seul vôtre fortune,

& n'en être redevable à perſonne ? pure imagination ! quelque eſprit que l'on ait, il faut un Mecêne pour être produit ; un merite ſans Patron demeure ordinairement inconnu & ſans recompenſe : avoir de l'eſprit alors, c'eſt avoir de quoi ſe dire malheureux.

¶ Le monde a coûtume de promettre comme ſûr ce qui eſt tres-incertain, de donner à ſes impoſtures un air de verité, & de ravir le bien dont on joüit, ſans jamais donner celui qu'il fait eſperer.

¶ Entre le comble des richeſſes & l'abîme de la pauvreté, nul autre intervale que celui qui ſe trouve entre la vie d'un homme devenu riche qui eſt toûjourt fort cour-

te, & sa mort qui est toûjours prochaine. Plaisante fortune ! on a tout, un instant suit, où l'on n'a rien.

☞ *Hippion* ne souhaittoit rien, & étoit pour ainsi dire venu au monde sans cœur; ses parens ont pris soin de l'élever dans l'école de la vanité, & de lui repeter sans cesse, qu'*un jeune homme sans ambition est indigne de vivre*; il est tout cœur aujourd'hui, il souhaite tout.

¶ On ne tarde pas à reconnoître le monde pour ce qu'il est, je veux dire pour un fourbe & un imposteur, & on prend bientôt la résolution de l'abandonner : on se retire; peu de tems aprés, je ne sçai par quel charme secret on revient à lui, on en est idolâ-

tre plus que jamais, on en attend un fort plus heureux : mais en vain, trompeur comme auparavant, on se fait un point d'honneur de s'en séparer une seconde fois. On revient encore à lui, & il trompe encore. Dans ces perpétuelles alternatives de recherches & de fuite du monde se passe toute la vie d'un ambitieux. Le monde se ruine en promesses, & le mondain en espérance.

☞ Croïez moi, *Siphion*, abandonnez le soin fatiguant de faire fortune : pourquoi passer une infinité de jours malheureux, dans l'espérance d'en passer quelques-uns d'heureux, moins de gloire & plus de repos, moins de peine & plus de vie.

¶ La fortune la plus éclatante est non-seulement vaine, fragile, mais onereuse, pleine d'amertume ; on soupire sur le trône comme sous le chaume.

¶ La tranquillité des Provinces est preferable au tracas de la Cour, & l'ambition la plus noble est de n'en avoir point.

¶ Faire sa Cour, grand mot qui signifie tres-souvent force bassesses honteuses. Quel supplice pour un bon cœur tant soit peu amateur de sa liberté !

¶ Faire fortune, belle phrase d'une signification encore plus belle ! c'est tout dire en deux mots ; mais comment ? par où ? que faut il pour la faire ? Beaucoup d'esprit, de

capacité ? eſt-ce donc un prodige qu'un ignorant en place? De grands talens ? eſt-il rare de voir un ſot accredité ? De la droiture, de la bonne foi, de la vertu ? combien de gens ſans foi, ſans loi, ſans religion ſe placent tous les jours ? Des amis, des Patrons ? qui n'en a pas ? & tres-peu s'avancent pourtant : De grandes richeſſes ? que de riches ſans emploi. De la naiſſance, de la nobleſſe ? ne ſuffit-il pas quelquefois d'être noble pour être exclus de certaines charges, & d'être roturier pour devoir s'y attendre. Du ſçavoir faire, de l'habilité ? le ſpectacle eſt-il nouveau de voir des ſtupides s'emparer innocemment des plus beaux poſtes, ſans

ſans qu'on les puiſſe ſoupçonner de politique ? Commencer de bonne heure à ſe mettre en paſſe ? combien qui dés l'adoleſcence entrent dans les voyes de la fortune, & courent juſques à une extrême vielleſſe ſans jamais rien attraper ? Se hâter ? la fortune a ſes heures & ſes momens.

Que faut-il donc ? je n'en ſçai rien. Le genie, les grands talens, la vertu, le merite, la faveur, l'argent, la nobleſſe, l'induſtrie, ce ſont-là quelquefois des obſtacles, quelquefois des moyens. A la verité c'eſt une ſcience que de ſçavoir faire fortune, & la plus belle des ſciences pour un Courtiſan ; mais cette ſcience errante comme la fortune roule tantôt ſur un principe

tantôt sur un autre, ne détermine rien de sûr & il n'y a nul fond à faire sur elle.

☞ *Cresi* cent fois dans son cabinet par tels & tels principes évidens avoit conclu évidemment à sa fortune, & cent fois dans la pratique toutes ses conclusions évidentes ont porté à faux. Les circonstances du tems, du lieu, des personnes, des affaires renversent les projets les mieux méditez. Qui ne le sçait par sa propre experience ? la fortune ne fixe rien, aussi les hommes ont pris le parti de tenter toûjours tout.

¶ *Ne vous rebutez jamais de rien.* Grande leçon de vanité qu'on donne à la jeunesse ambitieuse, d'elle-même portée

à se promettre tout : dans un mouvement perpetuel, on va, on vient flottant dans le sein de la fortune ; aprés avoir échoüé dans le commerce, on se jette dans la Robbe, de la Robbe on revient au commerce, on y échoüe encore, & on prend le parti de l'Epée ; dégoûté de l'ingratitude du service on retourne chez soi tout inquiet, & on prétend s'y établir.

¶ En Province les fortunes sont tardives & minces, les grandes fortunes se font à Paris & fort vîte. *Bulas* l'entendit dire le soir dans la conversation, & partit de grand matin.

¶ Quelle foule de Provinciaux ne débarque-t-il point tous les jours & à toute heu-

re dans la Capitale ? tous dans la veüe de parvenir tres-souvent au même poſte : celui-là ſe donneroit, je crois, un joli ſpectacle, qui pourroit ſe trouver en même tems à toutes les Avenuës.

¶ *Paris eſt court, & Paris eſt long* ; maxime à donner a tout nouveau venu.

Il eſt une infinité de gens qui y font fortune tout à-coup, on ne ſçait d'où ils ſortent ; les deux tiers de ſes habitans ſont des Provinciaux qui ont ſçû parvenir : & le Pariſien de naiſſance eſt preſque toûjours Provincial d'origine. Il eſt auſſi une infinité de gens qui n'y proſperent en rien, qui y ſont traverſez, & arrêtez à tous les pas.

A Paris plus que partout

ailleurs il faut s'endurcir contre les lenturs & les remises ; s'accoûtumer à voir naître tous les jours de nouveaux obstacles, user de force & d'habileté pour les surmonter tous ; avoir le talent & les moïens de se faire des Patrons, la vivacité de genie pour découvrir & prévenir une brigue naissante, la maturité du conseil pour ne rien précipiter, la sage politique pour tenir toutes ses démarches secretes, & être à la fin assez heureux pour l'emporter sur une foule de rivaux puissans en merite & en credit ; cela èst-il aisé ?

Un homme qui n'a jamais vécu à Paris ne peut comprendre qu'on y puisse mourir miserable, il n'auroit qu'à y ve-

nir, & peut-être ne le comprendroit-il que trop.

Tout le monde fait fortune à Paris, proposition fausse ; *tout le monde a occasion de faire fortune à Paris*, proposition vraïe, & c'est apparemment ce que l'on veut dire ; mais la cupidité préoccupe la raison, & persuade que la fortune est faite dés que l'on a occasion de la faire. Quelle distance entre l'un & l'autre ? la vie la plus longue ne suffit pas toûjours pour la faire remarquer.

¶ Aller dans les Cours pour y faire fortune, c'est ici un nouveau monde ; que de fausses démarches avant de connoître l'humeur, les caprices, les manieres des habitans ? il faut y vieillir pour

les connoître ; bien des gens le disent, & ils se trompent, on y meurt sans les connoître. C'est tout un autre climat, on y respire un air tout different qu'à la ville, le terrain y est glissant, les visages y sont faux & trompeurs, belles offres de service, beaux dehors, force caresses, on en accable les gens, & dans le fond haine, perfidie, trahison. Il suffira de vous presenter pour vous faire sur le champ des ennemis qui jureront de vous perdre : on s'y noircit avec délicatesse, on s'y décrie avec politesse, & on s'y dresse avec honnêteté des pieges de perdition les uns aux autres. On ne sçait presque à qui se fier, on est soi-même tout son conseil ; cependant que de mesu-

res à prendre, que de barrieres à franchir, que de digues à rompre, que de concurrens à repouſſer ? les bienfaits y ſont rares, les refus tres frequens. Pour un poſte vacant quelle multitude qui concourt ? une grace fait mille mécontens ; nul n'éleve l'édifice de ſe fortune que ſur les ruines de celles d'autrui, & l'élevation d'un ſeul homme cauſe toûjours la chûte de pluſieurs.

¶ Le grand nombre de gens qui viennent chercher fortune à Paris prouve l'extrême difficulté de la faire en Province. Le grand nombre de citoïens qui la vont chercher dans les Cours, prouve celle de la faire à la ville, & le grand nombre de Courti-

sans qui se retirent brusquement des Cours, prouve celle de la faire par tout païs.

¶ Est on monté ? que faut-il pour ne jamais descendre ? beaucoup de sagesse, de merite, force politique, de la faveur, de l'appui, tout cela est necessaire dans certaines rencontres, & dans d'autres fort inutile. C'est sagesse de se précautionner contre les chûtes par une sage conduite, & c'est prudence de s'y attendre.

Tandis que le merite le plus mince se maintient, que le juge inique prononce toûjours, que le fourbe continuë à se faire valoir, que le méchant est honoré, que l'ame basse est en credit, que l'imbecille sçait mourir dans l'opulence ; l'on voit souvent

ces Coloſſes de puiſſance tomber, les meilleures têtes échoüer : la plus fine politique confonduë, les arbres les mieux plantez ſubitement renverſez, & les plus brillantes vertus diſparoître.

Qui cauſe de ſi frequens deſordres dans la Republique ? une mauvaiſe conduite, un air de grandeur nouvelle, un excés de délicateſſe, un jeu immoderé, le trop de dépenſe. *Orilas* riſque ſur une carte tous les deniers de ſa Caiſſe. *Giron* avale dans un ſeul morceau le revenu d'une année. *Dalimene* par un faſte ridicule s'épuiſe en magnificenſes, en ſomptuoſitez étonnantes, en bâtimens ſuperbes ; l'édifice de ſa maiſon cauſe la ruine de ſa for-

tune. Presque tous sans le vouloir sont auteurs de leur infortune.

¶ Je ne sçaurois comprendre, me dites-vous, comme j'ay pû perdre une si belle fortune ; & les autres ne pouvoient comprendre comment vous pouviez l'avoir faite. C'est la fortune, le hazard, le destin, l'étoile, que dis-je ? ne suis-je pas Chrêtien ? c'est la divine providence qui regle toutes les destinées des enfans des hommes. Rassûrez-vous mortel ! adorez sa Providence qui vous ménage le tems de méditer une fortune solide, immuable, à l'abri de tout évenement dans le séjour heureux de la felicité même. Le monde est devenu vôtre ennemi, devenez l'ami de Dieu.

¶ Que de Joseph dans nôtre siecle, qui voient en songe leur élevation & leur fortune toute faite !

A force de desirer, d'envier pendant le jour les honneurs, les richesses, la puissance des Grands ; l'imagination se trouve vivement frappée de ces objets de concupiscence qui ont séduit les sens ; un reste de mouvement de ces esprits ambitieux vient durant le sommeil legerement agiter ces mêmes fibres que la vanité a tendu ; une espece de desir est comme l'ame qui fait mouvoir ce fantôme agréable ; on jette les fondemens, on éleve, on conduit jusqu'à sa perfection l'édifice de sa fortune.

☞ En moins d'un demi

quart d'heure *Darilas* se bâtit en révant un Palais des plus magnifiques, il en suë de travail, se dresse un équipage des plus lestes, court le ruës, y reçoit les adorations de toute une ville, trouve chez lui à son retour un nombre de gens distinguez, se voit dans le centre de l'abondance, il dit en dormant, *mes gens* ! *mes Officiers* ! *mon char* ! *un homme de mon rang* ! mais il le dit trop haut & d'une voix trop ferme, il s'éveille, & à l'instant le songe leger s'évanoüit, cette grandeur imaginaire prend la fuite.

¶ Quel plaisir de rappeler ces doux rêves, de les communiquer à ses amis. *O le beau songe* ! s'écrie-t-on, *O la belle fortune* ! que seroit-ce, si à for-

ce d'imagination on pouvoit les effectuer ? il n'y auroit plus d'ambitieux sur la terre, toutes les fortunes seroient faites.

☞ *Ariste* le plus fameux rêveur de Paris, rêve depuis un an son élevation, & n'a pas fait encore le moindre rêve sur la chûte honteuse qu'il pourroit faire comme tant d'autres, s'il étoit élevé. C'est que le certain se presente rarement en songe.

¶ Le Courtisan le plus en faveur est à la veille d'être disgracié, le riche d'être pauvre, le grand d'être petit ; les meilleurs établissemens sont exposez aux plus grandes révolutions, les empires les plus florissans ; aux plus terribles decadences ; en un mot

l'occaſion prochaine du renverſement, c'eſt l'élevation.

¶ Une haute puiſſance où l'on croit éterniſer ſon nom ne ſert bien ſouvent qu'à rendre une chûte plus memorable. Un Grand ruiné eſt toûjours un illuſtre malheureux.

¶ Dans nos repreſentations ceux qui joüent les plus grands rôles feignent ordinairement d'aller expirer derriere la ſcene ; ſur le theatre du monde, ils y périſſent effectivement.

Que voit-on de plus regulier ici bas ? l'irregularité de la fortune ; la ſcene où ſe donnent les plus beaux ſpectacles, eſt auſſi celle où ſe paſſent les plus ſanglantes Tragedies. *Arpocle* n'eſt monté

bien haut que pour descendre bien bas.

La fortune cette capricieuse, pour signaler son inconstance prend plaisir à se joüer de la plus sublime grandeur, à renouveller la face de l'Univers, elle se plaît la volage dans les Cours encore plus que dans les villes, à détruire de ses propres mains ses propres ouvrages & les plus beaux plus volontiers. Parlons chrétiennement, c'est vous, adorable Providence, qui êtes l'unique cause de tous ces renversemens ; c'est vous qui donnez quand il vous plaît, & comme il vous plaît la vie ou la mort, qui faites le pauvre comme le riche, qui élevez & qui abbaissez.

¶ Aveuglement déplorable de

de l'esprit humain ? de plus tristes leçons dont Dieu se sert pour le détromper des folles vanitez, il s'en fait les plus dangereuses illusions pour nourrir son ambition. De tant de chûtes humiliantes naît une vive esperance de s'élever, on s'en occupe tout entier, on se promet un sort plus heureux que tous ses predecesseurs ; si on vient à être assez heureux que de leur succeder, on se flatte de fixer soi-méme cette fortune fugitive qui va & vient avec tant de rapidité.

¶ Qu'est ce que la gloire d'ici bas dont nous paroissons si entêtez ? selon sa nature, c'est une certaine opinion avantageuse que les hommes ont de nous, la-

quelle vient toûjours de l'idée fauſſe qu'ils ont ou des biens ou des perſonnes ; c'eſt une fumée qui nous enfle, c'eſt un eſprit ſubtil de vanité qui s'évapore. Selon Dieu c'eſt menſonge, c'eſt un rien & pis que le néant.

¶ La majeſté de tous ces fiers Potentats, de tous ces illuſtres Conquerans que la Grece, que Rome nous vante, la grandeur de tant de fameux Heros ſi ſouvent celebrée par l'antiquité, à quoi s'eſt-elle enfin terminée ? de tant de combats, de victoires, de ſuperbes triomphes, de tous ces vains titres de Nobleſſe, de valeur & de bravoure Romaine, qu'en reſte-t-il maintenant ? on les a vû les Alexandres, les Pom-

pées, les Cesars donner des aîles à la victoire, aller avec rapidité de triomphe en triomphe, emmener captifs mille peuples divers, & remplir les quatre parties du monde de l'éclat de leur nom: mais on ne les voit plus, où sont-ils donc? & qu'est devenu cet amas de brillante prosperité qui sembloit leur assûrer l'immortalité? la gloire qui les suivoit pas à pas pendant la vie, les a abandonné à la mort, cette perfide n'a pas daigné les suivre dans le tombeau. Fatiguez-vous aprés cela pour être un Alexandre, un Pompée, un Cesar; un foible & court souvenir en sera la recompense.

¶ Nos desirs ambitieux viennent ordinairement de

nos faux jugemens sur la grandeur, ces faux jugemens de nos fausses idées, ces fausses idées de nos fausses impressions, & ces fausses impressions du commerce que nous avons avec les Grands, soit en les voyant, soit en leur parlant. C'est-là la chaîne malheureuse de l'ambition.

¶ Qu'un jeune enfant soit élevé dans un fond de solitude, qu'aucun objet de concupiscence ne se presente à ses yeux; je suis sûr que son cœur sera exemt de toute ambition. Le Religieux exact à garder sa cellule desire moins que celui qui court la ville; & la Religieuse qui se montre rarement à la grille est plus heureuse que celle qui y paroît toûjours.

¶ Heureux celui qui loin du tumulte & du fracas du grand monde, à couvert des baſſeſſes & de la dépendance, exemt de crainte, d'envie, de jalouſie & de tant de deſirs importuns, goûte dans la paix de ſon cœur les doux, les innocens plaiſirs d'une vie privée ! heureux nos peres ſans faſte, ſans orgueil ; contens chacun de ſon ſort, ils couloient des jours paiſibles & ſans ennui, pour tous biens ils n'avoient que leurs riches moiſſons, que le roſée du Ciel & la graiſſe de la terre ; pour tout deſir, que celui de ſe rendre reciproquement heureux. Ils trouvoient dans le ſimple neceſſaire cette tranquillité que nous ne ſçaurions trouver aujourd'hui dans le ſuper-

flu. Aprés les exercices moderez de la culture de leurs champs, ils retrouvoient sous le chaume plus de repos que nous n'en sçaurions trouver sous nos lambris dorez au retour des plus agréables divertissemens La condition de nos Rois n'est pas comparable à celle de leurs bergers, les delices de nos cours à celles de leurs hameaux. Ils étoient moins riches que nous, il est vrai, mais ils étoient plus heureux ; leur mort comme leur vie étoit toûjours tranquille.

Premier âge du monde où les hommes n'avoient rien de plus cher que leur liberté, âge d'or où ces termes, *faire sa cour*, *faire fortune*, étoient entierement inconnus, qu'êtes-vous devenu ?

¶ J'ai eu tout à souhait, s'écrioit autrefois un grand homme qui étoit monté comme par degrez sur le trône des Cesars, & rien ne m'a jamais satisfait.

Envain le cœur de l'homme cherche-t-il ici bas sa felicité, il ne trouve que misere veritable ; triste condition, de ne pouvoir se délivrer d'un mal present que par un autre qui lui succede.

☞ *Dorante* noble de race, né pauvre, sans biens, sans heritage, aspiroit il y a dix ans à se voir un jour trente mille livres en fond, c'étoit là le comble de ses vœux & ses plus hautes prétentions ; on le lui a oüi dire : aujourd'hui qu'il a de revenu ce qu'il desiroit d'avoir en fond, il se met dans

la même situation que s'il n'avoit rien, ses desirs sont aussi violens, ses mouvemens aussi inquiets : ses besoins sons remplis, mais sa cupidité n'est pas satisfaite, là fortune a beau le fixer, il ne se fixe point, tout vieux qu'il est il se croit assez jeune pour pouvoir s'enrichir, & a toûjours assez de force pour courir aprés de nouveaux biens ; la mort l'attrape au milieu de sa course, il s'écrie, *ma fortune*, & par l'habitude qu'il a contractée, le dernier mouvement de son cœur a été un acte de sordide cupidité.

¶ Tout n'est ici bas que vanité, q'u mertume de cœur, qu'affliction d'esprit, le sage l'a dit, & l'ambitieux en fait l'experience.

¶ C'est

¶ C'eſt la vertu qui conduit à la veritable gloire, & c'eſt la vertu qui la produit.

Un Chrêtien peut bien avoir le cœur haut ; mais il ne lui eſt pas permis d'être ambitieux.

¶ Le cœur de l'homme tout petit qu'il eſt, eſt immenſe par rapport à ſes deſirs, il ne dit jamais c'eſt aſſez ; c'eſt qu'il n'y a que vous ſeul, ô mon Dieu, qui puiſſiez nous ſatisfaire.

L'ESPRIT DU SIECLE.

La Genie des Grands.

LE genie des Grands du ſiecle, eſt un genie de faſte, de domination & d'empire ; pourquoi le dire ? ne le ſçait-on pas ?

¶ L'homme de qualité, l'homme d'eſprit, l'homme de Cour, le grand Capitaine,

le galant homme, l'honnête homme, differens portraits de differentes personnes : les BUSSY sont rares.

¶ Fausse idée de prétendre se faire un beau nom en se donnant pour un emporté, un colere, pour un homme à meurtres & à assassinats ; la vraye gloire ne se trouve que dans la modération. La clemence des Cesars les a élevez jusqu'au rang des Dieux ; la patience des Catons & des Seneques leur a acquis le surnom de sages par excellence ; & un grand Roi a toûjours paru plus grand en donnant la paix à ses peuples, qu'en annonçant la guerre à ses voisins.

☞ *Sozimene*, on vous a offensé, êtes-vous jaloux de vô-

Universitas BIBLIOTHECA

tre propre gloire ? donnez au public des exemples de moderation. Soyez un Joseph qui comble de bienfaits des freres cruels, & non pas un Herode qui se plaît à répandre le sang humain. Le Prince belliqueux ne vaut pas le Prince pacifique ; & le Chrêtien qui pardonne sincerement à son frere, est le heros des Chrêtiens.

¶ Mon ennemi est furieux, & j'évite avec soin sa rencontre : ô lâche ! me crie d'abord un homme qui a succé avec le lait des leçons d'une fausse bravoure, & qui se dit le meilleur de mes amis ; pourquoi fuyez-vous, que n'allez-vous au devant de lui ? maudit conseil ! me crie d'un autre côté un de ces Sages de

la Republique ; maudit conseil qui ne tend qu'à vous faire mourir honteusement, ou à vous faire vivre avec ignominie, ne vaut-il pas mieux parer le coup que de le recevoir ou de le rendre ? le recevoir c'est manque de bravoure, le rendre c'est transport de noire fureur ; & c'est toûjours prudence & même valeur Chrêtienne que de le parer en se retirant. Espece de combat, où il faut ceder pour vaincre ; le vaincu en apparence, est en effet le vainqueur ; vaincre par des attentats, qu'elle honte ! se laisser vaincre par des affronts, quelle gloire !

¶ Un Roi ne pense qu'à dompter ses voisins, qu'à vaincre ses ennemis, qu'à éten-

dre les limites de ſes Etats, qu'à relever la gloire de ſon regne par un tas de victoires ſur victoires. Ce caractere de Roi eſt imparfait.

☞ Un Roi eſt également vaillant & religieux, il fait rendre à Ceſar ce qui eſt à Ceſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu; defenſeur de ſes Etats, on l'a vû cent fois comme les Alexandres marcher à la tête des plus brillantes armées, triompher en illuſtre Conquerant de la jalouſie de tous ſes ennemis liguez, étendre ſes frontieres, donner des aîles à la victoire, & la rappeller par un eſprit de clemence. Protecteur de l'Egliſe, on l'a vû auſſi cent fois comme un Eleazar, un Ofias & tous ces anciens Rois de Juda, revêtu

du casque du salut, le glaive de la Religion à la main abbatre l'iniquité, couper la tête au monstres de l'erreur, éteindre le feu des heresies, renverser les faux temples & relever les debris des Autels sacrez, chasser toutes les abominations de son Royaume, & réünir ses sujers dans le sein d'une méme religion ; rendre son Clergé aussi floriſſant que celui des premiers siecles, redonner son premier éclat à l'Episcopat, & faire de son Egliſe une autre Jerusalem. Peu content de regner seul dans ses Etats, il y fait regner J. C: il veut qu'on revere cette souveraine puiſſance dans tous les lieux où il eſt redouté lui méme, & où ne l'eſt-il pas ! avec la grandeur de

ſon nom paſſe au delà des mers dans l'un & dans l'autre hemiſphere la grandeur de ſon Dieu : c'eſt par ſon zele que la Religion eſt annoncée à toutes les nations, que l'Etendart de la Croix eſt arboré dans les Iſles Sauvages, que le Barbare eſt initié aux myſteres du ſalut ; & s'il faiſoit la conquête du monde entier ce ne ſeroit que pour le conquerir tout entier pour J. C. Comme les Conſtantins, les Theodoſes, les Heraclius, les Maurices, il réünit en ſa perſonne la Roïauté & le Sacerdoce. Jaloux des droits de ſa Couronne, encore plus de ceux de l'Egliſe ; moins ſenſible à la gloire de ſes Etats qu'à l'honneur des ſacrez Autels, il triomphe en Heros de

tous les ennemis de son nom, & en Heros Chrêtien de tous les ennemis du nom de Dieu : au Camp c'est un Cesar, dans le Sanctuaire c'est un David ; vaillant & religieux depuis le commencement de son regne, chaque jour de sa vie est marqué dans les fastes par quelque trophée de Religion, ou plûtôt sa vie n'est qu'un tissu de religieux exploits & de victoires Chrêtiennes. Un tel Roi est accompli, & pour le distinguer des autres on a pris le parti de l'apeller du nom de GRAND, Il descend d'une foule de Heros dont l'origine se perd dans l'obscurité du tems, il regne dans un quartier du monde qui a toûjours été le theatre des plus éclatantes merveil-

les, le rampart de la Religion, l'asile des souverains Pontifes & des Princes Chrétiens persecutez ; il vivoit le siecle passé, & il vit encore dans celui-ci, il court le treziéme lustre de son regne & le quatorziéme de sa naissance, il est aussi le quatorziéme de son nom ; un de ses petits-fils regne à son voisinage, il joüit d'une pleine santé, & lequel des deux est le plus interessé qu'il en joüisse toûjours, ou l'Etat ou la Religion ; c'est ce qu'on ne peut décider, parce qu'on ne sçait à qui des deux il peut procurer une gloire plus immortelle. *Que celui qui cherche un modele pour bien regner, n'arrête pas les yeux sur un autre que sur ce Prince.* Ennodius.

¶ Cet appareil de grandeur

qui brille dans les Cours avec encore plus de magnificence que dans les villes, c'eſt un vain éclat qui ébloüit nos ſens déja à demi trompez par nos idées, c'eſt un faux jour où rien ne ſe montre d'une maniere naturelle, où tout impoſe à nos yeux; c'eſt une image trompeuſe de toute ſorte d'objets, c'eſt une gloire d'un moment qui nous dérobe une gloire éternelle. L'homme ſe plaît à être trompé.

¶ Les loix divines & humaines, la religion & la raiſon s'uniſſent enſemble pour faire honorer les Grands. On a beau le dire à *Anaxagore*, il n'en veut rien croire qu'il ne voye les Grands & plus religieux & plus raiſonnables.

¶ Se plaindre des puissances, c'est souvent injustice, & c'est toûjours temerité ; on s'en plaint pourtant.

¶ Le mauvais exemple enseigne le mal à ceux qui l'ignorent, le persuade à ceux qui en ont horreur, le facilite à ceux qui l'apprehendent. On ne rougit point de commettre un crime couronné par l'exemple des Grands, ni de violer des loix que l'Oint du Seigneur semble violer impunément.

¶ Dans les premiers siecles de l'Eglise la Religion fut plus redevable de son avancement aux bons exemples des premiers fidéles, qu'à la prédication des Apôtres, & dans ces derniers elle est arrêtée dans ses progrés plus par les mau-

vais exemples des Grands, que par l'obstination des infideles.

☞ Sotte vanité de *Misocle*! il ne craint rien tant que de donner dans les opinions du vulgaire; le peuple croit un enfer, & lui croit qu'il n'y en a point. Je veux que la raison seule décide de sa créance; il y a un enfer, cette verité est donc douteuse? or dans un doute de si grande importance où il s'agit de toute une éternité de malheurs, n'est-il pas de l'homme raisonnable de prendre le parti le plus sûr, & où il a moins de risques à courir? on ne risque rien en croyant un enfer, & on risque tout en ne le croyant pas; donc dans l'incertitude, s'il est vrai, s'il est faux qu'il

y ait un enfer, il eſt de la prudence, & par conſequent de l'honnête homme, de le croire ; & le croire ſans le craindre, c'eſt le dernier des égaremens.

¶ Un homme veritablement grand par lui-même, & dont la reputation eſt montée juſqu'au dernier faîte de la gloire, peut devenir & paroître encore plus grand ; c'eſt en s'abbaiſſant.

¶ Les Grands ſont pour les peuples, les loix de l'Etat pour maintenir celles de la Religion ; on n'eſt Magiſtrat que pour exercer la Juſtice, homme de guerre que pour mettre tout dans l'Ordre, Conſeiller d'Etat que pour aſſiſter le Prince de ſes bons conſeils, Financier que pour ſubs

venir aux neceſſitez de la Republique. Tout homme en place doit employer pour Dieu tout ce qu'il a reçû de Dieu, ces principes inconteſtables ne ſont-ils point trop ſpeculatifs?

☞ N'avez vous *Frontin* que la juſtice de vôtre cauſe & la bonne foi de vos procedures? dans un ſiecle rempli d'équité cela ſuffiroit. Faites vous un patron accredité, ménagez-vous une patrone en faveur, plus ſûrement apprenez l'art de donner adroitement, ſous main, & s'il eſt poſſible ſans vous en appercevoir vous même, des morceaux d'or & d'argent. Vôtre Juge *Limas* tient que le droit des gens vient du Perou.

¶ Etre fidele à Dieu & au

Roi, servir avec un zele infatigable la Religion & l'Etat, idée d'un grand Capitaine.

¶ Dans le cœur du Royaume à travers des forêts de montagnes, se formoient ces années dernieres des partis seditieux & fanatiques; l'Etat en fut inquiet, la Religion allarmée J ** armé du glaive de la justice parut, & ses sujets rebelles devinrent fideles au Roi. La R ** armé du glaïve de l'Evangile parla, & ils devinrent fideles à Dieu.

En reconnoissance d'une action si memorable le Prince religieux a traité ce religieux Capitaine comme un fameux Roi de Syrie traita autrefois le fidele & l'invincible Jonatas. Il l'a comblé d'honneur,

neur ; mis au nombre de ſes " premiers Capitaines, fait Ge- " neral de ſes troupes, a partagé " avec lui ſon autorité roïale, " l'a reçû à la Cour avec joïe, " comme le pacificateur de ſes " provinces. Quel autre meri- " toit mieux une reception pareille ? Le brave J ** qui s'eſt érigé en deux ou trois campagnes mille & mille religieux trophées, qui ne ſçait ce que c'eſt que d'être vaincu, en étoit-il indigne ?

¶ Il y a une grandeur exterieure que je nomme de hazard, il y en a une autre interieure que je nomme de choix ; celle-ci eſt attachée au merite & à la vertu, celle-là à la naiſſance, aux biens & au rang.

¶ Si l'on n'étoit placé que-

par le merite, que de gens déplacez, que de faux prétendans?

¶ Un Superieur en dignité eſt ſouvent inferieur en merite.

¶ Les honneurs & les biens forment comme un bouclier de protection, qui ſuſpend les traits que tout homme par une envie naturelle voudroit lancer contre quiconque eſt au deſſus de lui. Une pierre fatale par un coup ſubit vient frapper au centre, le fracaſſe, on eſt déplacé; deſlors c'eſt une nuée de mille traits piquans, chacun en liberté dit en un moment tout ce qu'il a penſé pendant pluſieurs années.

☞ Un fier Capetaine court à grands pas à la gloire: à ſon départ tout lui rit, on ne par-

le que de lui, on n'entend que ſes loüanges. Il eſt battu, tout ſe taît, ſes meilleurs amis n'oſent le défendre.

¶ Loi fondamantale d'Etat! maxime Royale, premier ſentment de L'AUGUSTE DAUPHIN DE FRANCE, L'AMOUR ET LES DELICES DES PEUPLES. *Ne vouloit être ſouverain que pour ménager le ſalut & la vie des peuples, & pour conſerver les droits & les privileges de l'Egliſe*: c'eſt avoir la veritable idée de la ſouveraineté; c'eſt en reconnoître l'origine qui eſt dans Dieu, en ſçavoir la fin qui ſe termine à Dieu, en penetrer les moyens qui conduiſent à Dieu, en connoître les devoirs & étre réſolu de les pratiquer pour aller à Dieu. Le-

regne d'un Prince si vertueux sera comme celui de ses peres, le regne de la vertu.

☞ Un Souverain affectionne ses sujets, & les protege. Dans la guerre, il fait de ses frontieres des ramparts inaccessibles, à l'ennemi jaloux, qui avec le sang & le massacre voudroit porter le feu de la désolation dans le cœur de ses Etats, & troubler son bon peuple tranquile dans ses foyers. Dans la paix il porte dans chaque maison avec les fruits de l'abondance le repos, la joïe, les innocens plaisirs, les douces societez. Sa gloire, son bonheur n'est que celui des siens. Qui a des sujets plus soûmis à ses loix, plus attachez à sa Couronne, & plus affectionnez à sa personne;

quel Roi plus digne du trône !

¶ Plus on eſt fidele à Dieu, plus on l'eſt à ſon Roi ; eſt-on bon Chrêtien ; dés-lors on eſt bon ſujet, je veux dire bon Magiſtrat, bon pere de famille, bon ſoldat, bon Capitaine. Le vice chaſſé fait place à la vertu.

¶ Tout proſpere dans une Monarchie où l'on ne cherche que les interêts du peuple & de la Religion.

¶ Nommer un grand Monarque PERE DU PEUPLE, c'eſt commencer ſon éloge ; le nommer PERE DE LA RELIGION, c'eſt l'achever.

☞ Réünir toutes ces admirables qualitez qui font le grand Magiſtrat, pourſuivre le glaive de la juſtice à la main, le crime par tout où il

eſt, couvrir l'innocence du bouclier des loix, faire de ſon cabinet comme un Sanctuaire où vient ſe refugier la vertu opprimée, n'avoir pour maximes que celles de l'équité, & pour cliens que le droit des gens : à ces traits qui ne reconnoît cet homme ſi celebre par la grandeur de ſon merite ; auſſi peu capable de ſouffrir une injuſtice que de la commettre, dont les paroles ſont des Sentences, & les Artêts des Oracles. Son nom ſeul eſt un éloge.

¶ Il eſt une ignorance qui n'eſt point indigence d'eſprit, la diſſimulation n'eſt pas toûjours un vice, tout oubli n'eſt pas blâmable. Je n'ai pas aſſez dit : ſçavoir ignorer c'eſt ſcience ; diſſimuler en cer-

taines occasions c'est vertu, oublier en d'autres c'est prudence ; trois grandes maximes qui renferment toute la science du bon gouvernement dont on nous fait quelquefois un mystere : nul superieur ne gouvernera jamais bien ses inferieurs, nul Magistrat ses citoïens, nul Prince ses sujets, nul Monarque ses peuples, qu'il ne soit habile dans l'art de les pratiquer, & cet art s'appelle Politique. Ce terme n'est pas nouveau, depuis plusieurs siecles il regne à la ville comme à la Cour, il est fort à la modé dans le Cloître, le Paisan de la campagne tout grossier qu'il est s'en sert, & peut être le merite-t-il mieux que l'homme de Cour. Chez qui n'est-il pas reçû ?

¶ POLITIQUE, grand mot qu'on fait sonner fort haut dans le monde ; peu de gens pourtant en penetrent toute l'étenduë & la signification ; on n'en a qu'une idée vague & confuse qu'on ne réduit jamais en pratique. Chacun veut être politique, & presque personne ne l'est en effet. On croit en prendre le chemin, & l'on s'égare.

¶ Le trop de curiosité éloigne les esprits, on prend l'écart, on a la prévoyance de se mettre hors de la portée de ces surveillans incommodes gagez pour avoir l'œil à tout. De telles gens ne tardent pas à se faire connoître ; des saluts redoublez, certaine joïe extraordinaire, des visites trop frequentes, des con-

confidences affectées annoncent toûjours quelque trahison prochaine ; de tels émissaires, on devroit les reléguer sur nos frontieres avec le titre d'espions, l'Etat y trouveroit son compte en toute maniere.

☞ *Silvain* dans l'acquisition de sa charge s'étoit flatté d'avoir soir & matin sa petite Cour ; & il se leve seul, se couche de même. Au Cours, à la promenade, aux spectacles, il croïoit d'avoir toûjours un nombre de gens qui par leurs déferences respectueuses fissent dire à l'étranger, *Voila un homme de distinction* : & il n'a que des saluts ordinaires ; inquiétudes accablantes de se voir ainsi mépriſé. *Silvain* se repent d'être ce qu'il est, & voudroit être ce qu'il n'est pas.

¶ Exiger peu, pardonner beaucoup, avertir sans hauteur, punir sans passion, oublier une faute reparée, sçavoir tout & ne pas paroître tout sçavoir, recevoir tout le monde avec bonté, même ceux de qui on est mécontent, les faire rentrer dans leur devoir par de nouvelles graces, être prêt à proteger dans l'occasion, & n'emploier son autorité que pour faire des heureux; moïens de réussir & de remporter les applaudissemens du bon gouvernement. Sans quoi le nom, la naissance, le credit, le mérite, ni les plus grands talens ne servent de rien.

¶ La fausse politique ne se plaît que dans la tromperie, & c'est un défaut; la verita-

ble ne se regle que par la prudence, & c'est une bonne qualité ; vice honteux que de mentir, belle vertu que de dissimuler quand il le faut ; j'entends la dissimulation innocente qui ne nuit ni à la Religion ni à l'Etat, qui sans mentir empêche de penetrer ce qui est, & donne innocemment occasion de penser ce qui n'est pas.

¶ Chaque état a ses dignitez, ses préeminences, ses grands emplois, ses premieres charges ; & dans chaque état il se trouve un certain nombre de gens, qui soit par intrigues, soit par raison d'interêt, soit par leur naissance & leur merite même parviennent à les occuper ; mais helas, que celui-là est à plain-

dre, lequel placé dans un si haut rang enviſage l'éclat de la grandeur qui brille au tour de lui & non pas la ſainteté des devoirs que Dieu exige de lui ; s'il eſt élevé au deſſus des autres, ce ne ſera que pour tomber de plus haut.

¶ La ſource de tant de renverſemens journaliers, c'eſt bien moins la viciſſitude naturelle de toutes choſes, que la negligence, criminelle où l'on vit de ſes plus eſſentielles obligations. Que les gens en place ſoient plus exacts à s'en acquitter, & la fortune ſera moins exacte à les déplacer : les Grands plus reguliers, la fortune ſera moins irreguliere.

¶ D'où vient que chacun ſouhaite d'être grand ? n'eſt-ce point qu'on n'ouvre les

yeux qu'au faste à l'éclat, à cette pompe exterieure qui frappe nos sens, & qui séduit nôtre vanité : pour peu qu'on considerât serieusement la grandeur dans elle-même & dans sa nature, l'importance & la multitude de ses devoirs, les grands obstacles que l'on rencontre à les remplir ; je suis sûr qu'on craindroit de le devenir ; par ces trois endroits on seroit même bien aise d'être petit.

1°. Sa nature, c'est une participation de l'autorité de Dieu, une portion de sa puissance ; ce n'est point ici un simple raisonnement que je donne, c'est une verité marquée dans l'Ecriture : toute puissance vient de Dieu, il la donne gratuitement, & nul

ne la poſſede legitimement, qu'autant qu'il s'en ſert pour ſa gloire & pour ſon ſervice. La grandeur viſible des hommes eſt un pur miniſtere qui n'a pour but, que de faire reverer parmi nous la grandeur inviſible de Dieu; & les Grands ſont de vrais miniſtres nommez par le Roi des Rois, pour être les executeurs de toutes ſes volontez.

2°. Les devoirs qu'elle impoſe aux Grands ſe reduiſent à une obligation continuelle d'établir l'empire de Dieu dans toute l'étenduë de leur juriſdiction; de faire regner Dieu ſeul, & non de regner eux mêmes; d'être les chefs du peuple comme Moïſe & Joſué, uniquement occupez à declarer les ordres du ſouve-

rain Maître, à publier ses loix, & à en punir les transgresseurs; d'être eux-mêmes des copies de la saintetè de ce Dieu du Ciel dont ils sont les images sur la terre. Chacun enfin selon la mesure de l'autorité qui lui a été communiquée est obligé de faire observer les loix de Dieu & de sa Religion; le Magistrat dans la Robbe, le General à l'armée, le Courtisan à la Cour, la Dame dans ses terres, l'Evêque dans son Dioceſe, le Prince dans sa Principauté, le Souverain dans ses Etats. L'étenduë de leur pouvoir fait l'étenduë de leurs devoirs, & leurs obligations croissent à proportion de leur puissance; la perte de la brebis est celle du pasteur, les pechez du peu-

ple ſont ceux du Prêtre, les crimes des ſujets ceux des Rois. A ces conditions quel plaiſir d'être Grand ! ſource d'inquiétudes.

3°. Quels obſtacles n'y trouvent-ils point ? accoûtumez dés le berceau à voir ſans ceſſe au tour d'eux des gens ſoûmis, prêts à ſe rendre à toutes leurs inclinations, à fournir à toutes leurs paſſions, à les prévenir même, ils ſe perſuadent inſenſiblement que les richeſſes, les honneurs, les plaiſirs, tous les biens de ce monde ne ſont faits que pour contribuër à leur conſervation & à leur grandeur ; ils ſe font le centre de tout, ils ne ſe croient grands que pour eux, & à travers tant de déferences & de reſpects, il

ne leur vient presque jamais dans l'esprit qu'ils ne sont grands que pour Dieu. Ainsi en sujets perfides & rebelles ils abusent d'une domination, qu'ils n'ont reçûë des mains de Dieu que pour Dieu même. De là je conclus que vouloir s'élever plus haut dans le monde, c'est vouloir augmenter la multitude de ses devoirs, & par consequent se rendre plus criminel; car qui pense à les remplir? Etat des Grands, état tres-naturel à l'homme, mais tres-violent pour un Chrêtien.

¶ Une Cour souveraine où l'on ne remarque que de tres-habiles personnages, que de ces genies heureux nez pour les affaires, se vante d'avoir depuis plus de trois siecles des

Premiers Préſidens de la même famille. Je ne ſçai ce qui doit davantage ſurprendre, ou cette famille qui fournit ſi reguliérement à cette Cour de grands hommes ſi dignes de préſider, ou cette Cour qui aime à en recevoir de cette famille; la Cour a beaucoup de bonheur, la famille beaucoup de gloire.

☞ Digne petit fils de ſix auguſtes Premiers Préſidens, & d'un grand Chancelier du Royaume de Naples, ce n'eſt ni ta Nobleſſe toûjours pure par ſes alliances, toûjours utile par ſes ſervices, toûjours diſtinguée par ſes emplois: ni les grandes vertus de tes peres dont la memoire ne vieillira point, que j'admire le

plus ; c'eſt ta probité, ta droiture, tes inclinations nobles, un certain air d'aimable politeſſe, ta vertu & ton merite perſonnel. Parlons le langage de cette Chambre ſouveraine. Les N * * naiſſent tous avec le merite de Premier Preſident, & le caractere de celui d'aujourd'hui renferme les differens caracteres de tous ſes predeceſſeurs.

¶ La Nobleſſe eſt-elle vice ou vertu ? ni l'un ni l'autre, c'eſt la vertu qui fait la vraye Nobleſſe.

¶ Pourquoi s'étonner que *Buſon* de la lie du peuple ſe ſoit ennobli ? les plus grandes familles du monde n'ont-elles pas eu un commencement ſemblable, & ne ſommes-nous pas tous fils d'un même pere ?

☞ A quoi servent ces vieilles pancartes échapées à la pourriture, si l'on dément une haute naissance par de bas sentimens ? Quoi *Pheonas* vous descendez d'une foule de Heros, vous qui croupissez dans une molle & lâche oisiveté ! toute Noblesse n'est rien sans la vertu ; de grands noms, foible grandeur ! de grandes actions, gloire solide ! celui qui commence par ses vertus la noblesse de sa famille, est préferable à celui qui la finit par ses vices.

☞ *Berille* aime mieux passer sa vie à ramper dans les Palais des grands Seigneurs, que d'aller de pair avec ses égaux dans une maison bourgeoise.

☞ Tel Abbé illustre par

sa naissance, plus illustre par les titres sacrez dont il est revétu, parle à tout moment de la grandeur de sa famille dont il n'a pas herité du moindre revenu, & ne dit rien de la grandeur de l'Eglise dont il possede des biens immenses; il paroît plûtôt en habit seculier qu'en habit regulier; ordinairement à la Cour, rarement au chœur, toûjours assis à la table de quelque grand Seigneur, jamais a la table frugale de l'Evêque: est ce calomnie d'assûrer qu'il rougit de ce qui devroit faire sa gloire, qu'il déteste son caractere, qu'il cherche à être méconnu pour ce qu'il est? il y réüssit, car cent & cent fois le monde l'a renvoyé à l'Eglise, & l'Eglise l'a

toûjours déſavoüé ; par ſes déguiſemens continuels, il n'eſt d'aucun état ; quelle eſpece d'homme !

¶ Jouir des plaiſirs du ſiecle ſans en avoir les ſoins ni les embarras, & joüir des biens de la Religion ſans s'acquitter des moindres fonctions eccleſiaſtiques ; c'eſt en deux mots le caractere d'une infinité d'Abbez : nul état plus heureux ſi l'on pouvoit y vivre ſans craindre d'y mourir, & s'il n'y avoit point de Religion. Que dis-je ? hé s'il n'y avoit point de Religion, il n'y auroit point de revenus d'Egliſe, que deviendroient la plûpart de nos Abbez ?

☞ L'Abbé * * pendant tout le cours de ſa vie a inte-

rêt qu'il y ait une Religion, à un seul moment prés.

☞ Sage & sçavant Prélat à qui le plus religieux des Monarques, qui se connoît si bien en merite, a cru devoir confier les interêts & le salut de tout un peuple ; que l'erreur a prévenu dés l'enfance & arraché du sein de l'Eglise au milieu de l'Eglise même ; depuis plus de trente années, que de sollicitudes, pour chasser le loup de la bergerie, pour ramener les dispersions d'Israël ! que de travaux pour arborer l'étendard de la Religion avec l'Enseigne des Fleurs-de-lis ! au milieu de tant de fatigues Apostoliques, que d'orages essuïez dans cet état flottant, sous la domination errante,

tantôt d'un Prince protestant, tantôt d'un Prince Catholique, que ne méritez-vous point ? pour être Apôtre ne suffit-il point de vivre en Evêque pauvre ? faut-il mourir encore dans un pauvre Evêché ? j'en appelle à L'. de * *

☞ On a vû autrefois un même homme paroître en habit militaire à la tête des armées, & ensuite revêtu des habits Sacerdotaux annoncer l'Evangile au milieu du Sanctuaire ; donner les ordres du Roi aux troupes, & bientôt aprés declarer aux peuples les volontez du Pape ; porter le casque aprés la mitre, & l'épée aprés l'encensoir, servir tour à tour au camp & à l'Hôtel. Un tel abus, les Conciles par leurs

sacrez

sacrez Canons, & les Papes par leurs judicieuses constitutions l'ont entierement proscrit; & nos Abbez en cela plus sages que leurs predecesseurs ne donnent point au public ce plaisant spectacle. Ne seroit-ce point malgré quelques-uns d'entre-eux.

¶ C'est servir l'Etat que de servir la Religion; il ne manquera pas des Josuez qui dans le champ de bataille remporteront de signalées victoires, tandis qu'il ne manquera pas des Moïses, qui prosternez au pied du Tabernacle leveront des mains pures vers le Ciel.

☞ Un Général d'armée aussi vaillant qu'affectionné pour ses soldats, les voïant en déroute fuir l'ennemi sur le point d'être taillez en pieces,

aime mieux mourir avec gloire, que de leur survivre avec honte, demeure ferme dans le champ de bataille, releve le courage de ses soldats abbatus, rallie les fuiards, se bat avec courage, court de tous côtez au travers des épées nuës, perce les gros des escadrons, se jette au plus fort de la mêlée, écarte les coups qu'on porte aux siens, va au secours des plus exposez; sa seule valeur sauve l'armée, l'ennemi chargé est contraint de fuir, & ceux dont la defaite étoit presque certaine remportent une pleine victoire. Ce ne peut être là qu'un V *

¶ Le repos des peuples ne peut gueres subsister sans armées, les armées sans soldats, les soldats sans solde, & la solde

sans impôts. Vieille maxime d'Etat, qui signifie toûjours quelque chose de nouveau.

¶ On a droit d'imputer tout le mal qu'un jeune Roi peut commettre aux Ministres que l'âge & l'experience rendent inexcusables.

¶ L'éducation d'un Prince, rien de plus important. On l'a dit avant moi ; de là dépend le bonheur ou le malheur de l'Etat, & les peuples ne sont bien ou mal gouvernés, qu'autant que le Prince a été bien ou mal gouverné dans sa jeunesse. Pour y réüssir, il faut que celui à qui l'on confie le soin de son éducation soit.

1°. Un sçavant de bon goût, qui avec methode, d'un air aisé & presque sans paroître instruire, lui donne une ou-

verture générale pour toutes les sciences. Un grand Prince ne doit rien ignorer ; mais comme la Morale, cette science qui fait si bien connoître l'homme avec ses défauts & ses passions, est absolument necessaire pour bien commander, il doit en faire sa principale étude.

2°. Un homme intelligent dans le Gouvernement, qui lui montre avec une égale ingenuité ce que les inferieurs doivent aux Grands, & ce que les Grands doivent aux inferieurs ; qui lui apprenne par l'histoire même, que l'art de bien gouverner consiste moins à rendre ses sujets puissans, fameux, redoutables à leurs voisins, qu'à les rendre heureux, paisibles ;

contens dans leurs foyers, qu'il y a une fausse ambition, une fausse gloire, une fausse valeur, un nombre infini de Courtisans superbes & flatteurs; qu'un Souverain ne doit s'estimer heureux qu'à proportion que ses vassaux le sont; qu'il n'est pas à lui, mais à l'Etat.

3°. Un homme de bien & de pieté solide, qui à toute heure, mais selon l'occasion s'étudie à donner des regles du bien & du mal; à faire goûter par mille tours ingenieux les bonnes choses, & à inspirer du dégoût pour les mauvaises; à rendre par des portraits d'aprés nature, & comme faits sur le champ, tel & tel vice ridicule, telle & telle vertu aimable: à préparer

ainſi le cœur du jeune Prince, à n'aimer que la loi de Dieu. Le Grand plus que tout autre a beſoin de ces premiéres leçons de ſalut, parce que ſa condition l'engage à plus de devoirs & l'expoſe à plus de dangers que tout autre; ſi ces ſemences de pieté ſont quelquefois arrêtées par l'enyvrement de ſa raiſon épriſe pour un tems des plaiſirs, elles fructifient auſſi quelquefois dans la ſuite. Un Prince qui a été élevé dans la vertu eſt tôt ou tard vertueux; au contraire un Prince qui a paſſé ſa jeuneſſe dans le déreglement de ſes paſſions, eſt preſque toûjours déreglé dans un âge avancé. La connoiſſance des ſciences, l'intelligence du gouvernement, l'amour de la

vertu ; c'eſt ſur ces trois fondemens que l'on doit bâtir l'édifice de l'éducation d'un Seigneur Chrêtien.

☞ Un jeune Prince ſçavant, politique & vertueux eſt un Prince achevé. Un ſi beau modele d'une ſi belle éducation, on le voit dans la premiere Cour de l'Europe. Heureux le Prince qui a été ſi bien gouverné dans ſon enfance ! plus heureux les peuples qu'il gouvernera un jour ! gloire & actions de graces en ſoient renduës, premierement à Dieu qui forme les cœurs des Rois, & enſuite à cet illuſtre Monarque ſon ayeul, qui de concert avec ſon auguſte fils avoit fait choix d'un precepteur accompli pour faire de ſon petit-fils un Prince parfait.

¶ Un Prince vient au monde, les peuples en foule éclatent en réjoüiſſance, ce ne ſont au milieu de nos places publiques que des cris de joïe, carrouſels, illuminations & feux d'artifices. Un Prince ſort d'être élevé dans la juſtice & dans la vertu, ces mêmes peuples ne diſent mot; d'où vient ? n'ont-ils pas plus d'interêt à ſa belle éducation qu'à ſon auguſte naiſſance ? n'eſt-ce pas alors proprement qu'il leur eſt donné pour les gouverner ? Les peuples devroient célébrer trois fêtes pour un Prince, ſa naiſſance, ſa belle éducation, ſon heureux gouvernement. La premiere eſt établie chez tous les peuples, les deux autres ne le ſont preſque nulle part.

¶ Qu'eſt-

¶ Qu'eſt-ce que la vie des Grands ? une vie dont l'amour propre eſt l'ame & comme le principe en tout & partout : une vie que l'inclination inſpire, que le naturel ſeconde, que les bienſéances reglent, que les pompes ſeduiſent, que les richeſſes favoriſent, que le plaiſir entraîne & domine ſans ceſſe : une vie où l'on peut tout ce que l'on veut, & où l'on ne veut que le repos & la joïe, le contentement des paſſions, la ſatisfaction des ſens : une vie dont le ſoin principal eſt d'écarter loin de ſoi tout ce qui peut déranger, troubler le moins du monde ; où l'on ne penſe nuit & jour qu'à ſe dérober aux moindres incommoditez, qu'à s'échapper aux plus le-

geres inquiétudes, qu'à se rendre inaccessible à toutes les miseres de la vie, qu'à vivre & à vivre delicieusement: c'est un enchaînement de divertissemens successifs qui ne laissent aucun vuide; un tissu d'or, tout y brille, tout y séduit les sens déja trompez: un mouvement perpetuel, l'on ne s'arrête que là où les ris & les jeux se presentent avec plus d'agrément, là où la cupidité se sent flattée d'une plus douce émotion: un cercle de mille differens plaisirs; la bonne chere, les festins, le jeu, la promenade, les parties de chasse, les doux voyages, les compagnies, les spectacles font une viciſſitude agréable qui prévient le dégoût qu'a coûtume de don-

ner le même plaisir continué, & qui introduit cette rejoüissante varieté, l'ame & l'assaisonnement de tout plaisir.

¶ O tems, ô mœurs ! la Noblesse est-elle devenuë un titre pour ne sçavoir rien, & suffit-il d'être noble aujourd'hui pour avoir droit de vivre dans une ignorance superbe ; que de jeunes gens à la Cour & à la Ville qui enyvrez de leur naissance ne font d'autre étude que celle d'une genealogie dont se nourrit leur vanité ? Jeune & studieux Marquis, qu'on celebre l'ancienneté de ton nom, les nobles alliances de ta famille, les grands emplois de tes peres ; pour moi j'admire ton esprit déja meur, penetrant, appliqué ; cet amour

de l'étude (noble préſervatif contre le déreglement des paſſions) qui ſoûtenu d'une heureuſe vivacité de genie, t'a donné en fort peu d'années une ouverture pour les belles ſciences. La Republique des Lettres attend avec avidité de tes productions, & ſe réjoüit de voir que dans moins de trois luſtres elle peut avoir un autre RABUTIN.

¶ L'homme noble n'eſt pas moins obligé de tout ſçavoir, que de tout faire noblement.

☞ Un genie du premier ordre embraſſe tout, Hiſtoire, Philoſophie, Juriſprudence, Politique, Morale, beaux Arts, ſcience des détails & des beſoins d'un Etat; démêle merveilleuſement les diffe-

rens myſteres des Couronnes, poſſede également bien & le monde & la Ville & la Cour, ſçait eſtimer les choſes tout autant qu'elles valent ; des points conteſtez ne ſe contente pas d'en ſçavoir ce qui ſe dit de part & d'autre, mais les examine par lui-même, en juge & toûjours ſainement ſans jamais porter à faux. Dans le cabinet il ſe joüe des matieres les plus embaraſſées ; a le talent d'appercevoir d'abord un faux raiſonnement enveloppé ſous des termes vrais, ne ſe laiſſe point ébloüir par de grands mots, par des paroles vuides de ſens, ne ſe paye point d'une étude ſuperficielle, & ne ſe contente qu'en tâtant les choſes à fonds. Dans les converſations

il parle des grandes choſes comme s'il ignoroit les petites, & des petites comme s'il ignoroit les grandes, donne à chacun le moïen de faire paroître ſon eſprit ſans ſe prévaloir du ſien, ſe ſoûtient toûjours par un tour fin & particulier, par une grande délicateſſe de penſées fondées ſur la droite raiſon, & a comme le ſecret de civiliſer les ſciences. Jeune Nobleſſe qui élevée dans une injuſte prévention contre les ſciences, rougiriez preſque autant de paſſer pour ſçavant que de paſſer pour lâche, c'eſt là le portrait du GRAND PRINCE qui habite ſur le bord de la Seine, ce Heros fameux ſi cheri de l'heritier préſomptif de la Couronne, né pour le Trô-

ne de l'aveu du premier des Monarques, que toute l'Europe revere comme un grand Capitaine, en qui se trouvent la valeur, la prudence, l'intelligence du commandement, la maturité du conseil, le don de se faire aimer des troupes, l'art de camper, le secret de ne manquer jamais d'espions fideles, de prévenir tous les artifices militaires de l'ennemi rusé sans pouvoir en être surpris; la science de livrer des combats, de prendre des villes, de gagner des batailles; il n'auroit qu'à paroître au milieu d'un camp, pour y briller du même éclat que ses peres. Vigilant, actif, infatigable on le verroit aller de rang en rang, embrasser le soldat, le ren-

dre invincible en lui communiquant ce beau feu de guerre qu'il a apporté en naissant, & dont il a donné dés sa tendre jeunesse des preuves si glorieuses. Les Officiers Généraux, comme des Capitaines Grecs, apprendroient de lui comme d'un Alexandre l'art de vaincre toûjours, & de n'être jamais vaincu : modele des beaux esprits autant que le modele des grands Capitaines.

☞ *Vrille* né dans le sein de la riante prosperité, élevé dans l'abondance de toutes choses, coule mollement ses jours dans toutes les delices du siecle, les goûte à longs traits sans jamais s'en rassasier, & s'il les suspend quelquefois, c'est pour les repren-

dre bien-tôt après avec plus de sensualité. Tous les momens de la vie sont pour lui des momens charmans ; à de nouveaux jours succedent des fêtes nouvelles ; dégoûté de la Cour, il vient se rejoüir à la Ville, & part pour la campagne dés qu'il prévoit de l'ennui à la Ville ; les plaisirs marchent toûjours à sa suite, & naissent pour ainsi dire sous ses pas ; il ne sçait ce que c'est, & n'a pas même le tems d'être malheureux : sa vie est une vie toute de joïe, mais helas ! à quoi vient-elle aboutir ? Au milieu de tant & de si paisibles douceurs la mort avec ses ttistes compagnes vient frapper à sa porte, elle entre sans ceremonie dans ses appartemens magnifiques, pe-

netre à travers ſes lambris dorez, & le va trouver dans un alcove enfoncé. A l'inſtant ces grandes joïes s'évanoüiſſent, cette chaîne de plaiſirs ſe romp, il s'agit de rendre compte de ſa foi & de ſa Religion, à qui ! à un Dieu ſouffrant, crucifié, mort pour ſon ſalut : une triſteſſe mortelle s'empare de ſon cœur, l'idée des plaiſirs qui le quittent, le tourmente : l'image des maux qui le menacent le deſeſpere. Son bonheur paſſé fait ſon malheur preſent, & ſera peut-être ſon ſupplice éternel ; il pâlit, fremit, ſe meurt dans ſon ſuperbe lit, que devient-il ?

¶ Triſte condition des Grands ! pendant leur vie le monde les comble de joïe, à

la mort ce même monde les accable d'amertume.

¶ Un grand bonheur eſt ordinairement ſuivi d'une grande affliction, & le moïen infaillible de mourir content, c'eſt de vivre malheureux.

¶ L'exemple peut tout, mais chez les Grands ſeulement. Que *Mereſe* homme du peuple ſans autorité, ſans nom, ſe mette en tête d'établir un uſage, qu'il s'y conforme le premier, ſe donne des mouvemens infinis pour être ſecondé, qu'en eſt-il ? rien. Son exemple eſt ſans conſequence comme lui ; on auroit beau l'approuver en ſecret, on le condamnera toûjours en public, on le traitera de fol, on craint de devenir peuple en l'imitant ;

c'eſt de quoi la vanité naturelle à tout homme ne s'accommode pas. *Niſtroſte* parle, ſe montre ; deſlors ſans examen ni reflexion on s'accommode à ſes airs, à ſes uſages, chacun devient le ſinge de ſa grandeur, c'eſt un modele, le Roturier comme le Noble tâche de le copier depuis le matin juſqu'au ſoir.

¶ Plus de Police, plus de difference entre les conditions ; on ne ſe meſure ni ſur l'état ni ſur ſes forces, mais ſur l'état & ſur les forces d'autrui. Ce n'eſt pas le bien c'eſt le voiſin qui regle l'équipage, c'eſt la compagnie qui regle le jeu, c'eſt le monde qui regle la table, c'eſt l'envie de s'égaliſer avec les plus grands que ſoi, qui regle

toute la dépense. On se ruine en imitation, la Province en imitant la ville, & la ville en suivant la Cour, le Provincial en sejournant quelques années à Paris & la Provinciale en se rendant esclave de toutes les modes nouvelles.

¶ Un homme en place dont les mœurs sont déreglées est comme une loi de peché, & une loi vivante qui a beaucoup plus de force que toutes les loix écrites. Entêté que l'on est de lui ressembler, & ne pouvant l'imiter dans les vertus qu'il n'a pas, on l'imite dans les vices qu'il a; comme si la pourpre qui le couvre peut-être, rendoit ses crimes illustres : on fait gloire de ce qui est dans le

fond un sujet de honte, & par une vanité diabolique on s'imagine être grand en devenant l'imitateur de ses desordres.

¶ Vertu à l'épreuve, pieté bien affermie, que celle qui resiste à la corruption qui vient de la part des puissances: est-on prés d'eux! leur contredire alors, c'est force d'esprit & generosité Chrêtienne; qui en est capable? leur applaudir, c'est foiblesse & irreligion; qui n'en est pas coupable? c'est les choquer dit-on, les irriter, encourir leur disgrace que de ne pas les imiter; on veut leur plaire, & le moïen sûr, c'est de participer ou du moins d'autoriser leurs débauches. Ainsi tous les jours la Republique

s'affoiblit, & la Foi se perd par les mauvais exemples que les Grands donnent aux petits.

¶ Grandeurs humaines, source d'une infinité de desordres dans l'Etat, & d'une infinité de crimes dans la Religion. Un Chef ne perit jamais seul, son exemple comme sa chûte en antraîne toûjours plusieurs.

¶ L'homme est né libre, toute dépendance le choque, mais la domination d'un homme de neant, comme elle est ordinairement tyrannique, le jette dans le plus dur de tous les esclavages; superioritez insuportables que celles où le merite ni la naissance ne président point.

¶ La veritable grandeur

eſt douce, honnête, careſſante, ſe laiſſe voir de prés; la fauſſe eſt farouche, auſtere, mépriſante, ne ſe montre que de loin.

☞ Unir enſemble le Sanctuaire & la Cour, aller dans les differentes contrées de l'Europe, ſur tout dans la Capitale du monde Chrêtien, annoncer avec pompe la ſageſſe du fils aîné de l'Egliſe, y ménager avec ſatisfaction les interêts de la premiere Monarchie Chrêtienne, y ſoûtenir avec une égale majeſté les droits auguſtes du Sacerdoce & de la Roïauté. Ce portrait d'un Ambaſſadeur Chrêtien me rappelle ce Cardinal François plus grand par ſa pieté & par ſes vertus, que par ſa naiſſance

& par ſa fortune ; qui a eu dans ſa jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & qui a dans ſon âge avancé toute la vigueur de la jeuneſſe ; qui avec l'éclat de ſon ſang a apporté tous ces dons excellens dont le Ciel a coûtume d'enrichir les grandes ames : toûjours employé dans des Traitez importans, dans des negociations celebres, dans des Ambaſſades delicates, où il s'agiſſoit quelquefois de la deſtinée de pluſieurs Roïaumes, & toûjours au deſſus des emplois : d'un bonheur à l'épreuve de tout évenement, qui l'a fait proſperer dans des rencontres, où l'on a vû échoüer plus d'une fois les plus grands genies : d'une politique qui réünit, (ce

qui eſt tres-rare,) toute la vivacité du genie François, pour pénétrer dans les differens myſteres des Cours étrangeres, & toute la prudence du genie Italien, pour tenir une conduite d'un Miniſtre étranger qui ne ſçait préciſément que ce qu'on veut bien qu'il ſçache : d'une ſageſſe qui l'a rendu heureux dans toutes ſes entrepriſes ſans avoir jamais fait aucune fauſſe démarche. En un mot ce grand perſonnage ſi zelé pour Dieu & pour ſon Roy, qui a rendu plus de ſervices à la Religion & à l'Etat ; que la Religion n'a de dignitez & l'Etat de recompenſes. Cet illuſtre Prince de l'Egliſe Gallicane, que nous ſouhaitions impatiemment de

revoir, est enfin arrivé sur nos frontieres. La Cour de Rome est chagrine du départ de cet Ambassadeur tres Chrêtien, & la Cour de France la sera bientôt du retour du Nonce Apostolique : éminentes qualitez de part & d'autre, genie heureux ; rares talens, vertus sublimes : élevez l'un & l'autre dans l'école de la sagesse, nourris dans les secrets des deux premieres Cours de l'univers, consommez dans la politique Chrêtienne, tous deux d'une humeur égale, d'un abord gracieux : le Cardinal François a charmé le Souverain Pontife, & le Cardinal Italien a charmé le Grand Monarque. Que de merite dans ces deux Eminences ?

☞ Un Général d'Armée ne commande pas avec plus d'empire à ſes ſoldats que *Traſille*. Tout eſt tyrannique chez lui juſqu'à ſa protection, ſoit que ce ſoit manque d'éducation & dureté de tempera-ment, ſoit qu'il prétende ſe dédomager par-là de l'injuſte oppreſſion dont on a uſé à ſon égard ; c'eſt-là juſtement ce qui devroit le rendre plus traitable, & lui faire com-prendre tout le ridicule d'un tel excés. Erreur groſſiere, s'il s'imagine par ſes airs de hau-teur ſe faire un nom, ſe don-ner pour ce qu'il n'eſt pas, & effacer toutes les idées que l'on peut avoir de la baſſeſſe de ſon origine. C'eſt alors que tout ſe reveille, on de-mande qui il eſt, on le ſçait

d'abord, & au moment on le mépriſe.

¶ L'art de ſe faire valoir fait le merite & la ruine des petites gens en place.

¶ Ces hommes inacceſſibles, que le Prince ami du peuple les dégrade, ou que la fortune les renverſe, alors ils rentreront dans leur premier naturel ; par leur chûte ils deviendront traitables comme avant leur élevation, mais on n'aura plus beſoin d'eux. Prendre plaiſir à les voir ainſi tomber, la ſatisfaction ſeroit-elle criminelle ? c'eſt ſe réjoüir du bien public.

☞ Un Chancelier ne doit vivre que pour Dieu, pour le Roi & pour les peuples. Ce perſonnage qui ne penſe qu'à

maintenir le bon ordre & la discipline dans l'Etat, d'une probité à toute épreuve, d'une penetration à qui rien n'échappe, d'une politique qui prévoit tout, d'un discernement qui démêle tout, d'une religion qui décide de tout, pourroit-il sous le regne du premier des Rois ne pas être le premier de ses sujets.

¶ Qu'on n'éleve dans la République, qu'on ne donne les emplois qu'à ces grandes ames qui ont le talent de commander sans dominer, de punir sans qu'on leur en sçache mauvais gré, de refuser apres avoir fait goûter les raisons du refus; qui s'entendent à discerner les esprits, à les contenter, à les faire valoir, & qui tiennent pour ma-

xime, qu'*un Grand ne doit s'estimer heureux qu'autant qu'il a le pouvoir & l'occasion de faire des heureux* : à ces bons cœurs sensibles aux miseres des autres, toûjours prêts à s'interesser vivement pour les malheurs des familles, à prévenir par leurs petits soins les disgraces prochaines ; à ces gens meritans qui ayant un merite réel devers eux, ne courent point aprés un chimerique en déploïant avec arrogance leur autorité, leurs droits, leurs privileges ; n'en usant au contraire que pour maintenir le bon ordre, & pour sauver les interêts des siens. Avec une si sage précaution les Provinces seront tranquilles, les villes paisibles, les communautez aima-

bles, les voûtes du Cloître ne retentiront plus du bruit confus d'une infinité de juſtes, quoiqu'indiſcrets & irreligieux murmures ; les murs des Abbaïes ſeront des barrieres ſacrées qu'on n'oſera plus franchir, le Seculier ſera en repos chez lui, & le Moine en ſa cellule.

☞ Quelle metamorphoſe dans une nuit ! *Vrſin* étoit hier débonnaire, affable, d'un tres-bon commerce, on alloit chez lui ſans façon, on le voïoit à toute heure, ſon plaiſir étoit de ſe rendre acceſſible à tout le monde ; & aujourd'hui il eſt fier, hautain, dédaigneux, connoiſſant tres-peu de gens : c'eſt un homme rare ; un portier peu gracieux défend l'entrée de ſon logis, on

on ne penetre dans ſes appartemens qu'avec peine, on ſe croit heureux d'arriver dans ſon anti-chambre, & de n'être pas renvoyé à un autre jour. Vous, qu'une affaire importante amene, ne vous laſſez pas; on ne le voit point encore, ce n'eſt pas qu'il ſoit fort occupé, mais c'eſt qu'il veut vous donner le tems de conſiderer la magnificence de ſon logement, de refléchir ſur ſa grandeur; *C'eſt le grand air de ſe faire attendre*: à la fin il paroît avec un air grave & affecté, vous écoûte un moment, vous répond à demi mot, vous accorde tout au plus ſa protection & jamais ſon amitié; par un humble ſouris vous témoignez être tres-ſatisfait, quoique dans le

fond vous soïez tres-mécontent. Qui a produit un si soudain changement ? son élevation, sa fortune.

¶ *Les honneurs changent les mœurs*, les airs & les manieres ; en changeant de condition, on change en partie de naturel, on se fait comme un second temperament & une seconde nature, la preuve s'en fait sentir.

¶ L'orgüeil presque inseparable de la grandeur est comme un poison subtil qui se glisse de toute part dans l'ame des Grands ; ceux qui étoient les plus souples dans une condition mediocre deviennent quelquefois les plus intraitables dans une fortune considerable.

¶ On connoît la naissance

& l'extraction du personnage qui gouverne, par la conduite qu'il tient ; il est tres-rare de s'y méprendre. La clemence fait le caractere des cœurs nobles, la fierté celui des ames basses.

¶ Dire d'un Prince qu'il a les manieres populaires, c'est dire qu'il est adoré du peuple ; le grand C** doit être bien adoré.

☞ Chez les Grands les offres de service sont ordinairement fausses, s'ils ne refusent pas c'est politesse, ils n'en viennent pas pour cela aux effets ; paroles specieuses, promesses vuides de realité que les leurs : *Claudion* vous dira à tous momens, *j'ai fort à cœur vôtre affaire : l'aurai soin de ménager vos interêts*, langa-

ge de bienſeance qui ne trompe que le menu peuple, n'en croïez rien ; dans le fond *Claudion* n'eſt attentif qu'aux ſiens propres, la diſtribution des graces qu'il a en main ſe fait toûjours en faveur du plus offrant, ſa protection eſt achetée fort chere, tout ſe vend chez lui. Le tems déja ſi precieux en lui-même rehauſſe ſon prix ſous ſes lambris dorez, l'entrée coûte & la ſortie encore plus.

¶ Les grandeurs ouvrent la porte à tous les vices, & les abbaiſſemens la ferment.

¶ Les petits ont beau être vicieux par inclination, il faut qu'ils ſoient ſages par force ; le ſuperflu leur manque, à peine ont ils le neceſſaire ; loin des occaſions, nul-

le amorce à leur cupidité. Le moien d'être tenté de molleſſe ſous un habit ſimple, dans un coin de maiſon où l'on traîne des jours triſtes & languiſſans, foibles tentations que les leurs, elles ne ſéjournent pas, avec le mal elles apportent le remede.

¶ Les Grands au contraire ſont-ils ſages par inclination? ils deviennent, pour ainſi dire, vicieux par neceſſité; les objets de concupiſcence en foule & à toute heure paſſent & repaſſent devant leurs yeux, leurs ſens en ſont frappez, leurs paſſions ſe reveillent, l'occaſion ſe preſente, les circonſtances les favoriſent, la tentation eſt forte, l'homme eſt foible; dans quels égaremens ne donnent-ils pas a-

lors, si Dieu ne les soûtient ?

☞ *Xante* a l'adresse de s'approprier le bien d'autrui, d'entretenir un certain nombre de domestiques, de se donner un équipage sans qu'il lui en coûte ; plus de quatre vont à pied qui ont leur carrosse à leur porte.

¶ Un Grand ne se sauvera jamais qu'il ne resiste à tous les objets de cupidité qui l'environnent, voila qui est sur ; se sauvera-t il ? qui diroit, non seroit plûtôt crû que celui qui diroit oui, pour moi j'en doute.

¶ Que de talens, que de vertus ne faut-il pas pour faire un Nonce Apostolique, un Député du S. Siege ? Un genie heureux qui d'un air noble & aisé sçache traiter

avec les Grands & avec les Miniſtres, né en quelque maniere pour parler aux Rois ; Un cœur facile, ouvert, propre à ſe faire des amis chez les étrangers, digne de l'affection de tous les Princes ; Un eſprit bon, infiniment éclairé pour entrer dans toutes ſortes d'affaires, infiniment prudent pour les manier à propos, infiniment moderé pour ſçavoir les ſuſpendre dans l'occaſion ; Un jugement ferme, incapable de mollir, de prendre le change, de ſe laiſſer corrompre par les preſſantes ſollicitations d'un Courtiſan accredité : Une entiere droiture qui décide toûjours en faveur de la juſtice, qui dans les differens partis qui peuvent ſe former en-

tre les Monarchies Chrêtiennes, ſçait demeurer neutre; ne s'attache qu'à la verité, & porte à prononcer, s'il eſt beſoin, contre ſoi-même: Un grand fond de Religion; emploïer toute ſon autorité auprés du Souverain pour abolir les uſages ſuſpects s'il y en a, pour bannir le ſcandale, étouffer la ſemence d'une fauſſe doctrine, faire revivre l'ancienne diſcipline, s'il eſt neceſſaire: Une profonde ſageſſe; démêler les differens projets de l'une & de l'autre Cour, ſe gagner le genie de la nation avec qui il negocie, ſans choquer celui de la ſienne, ne perdre jamais de vûë les interêts de l'Egliſe univerſelle dont il eſt l'Envoyé, s'inte-

reſſer pour ſes miniſtres, ſes droits, ſes ordonnances, & avoir en même-tems le ſecret de ne porter aucun préjudice aux loix, privileges, coûtumes de l'Egliſe particuliere où il eſt; les grandes qualitez qui font les Miniſtres d'Etat ne font qu'à moitié un tel miniſtre de l'Egliſe; des talens éminens ſuffiſent pour celui là & ne ſuffiſent pas pour celui-ci; il faut de plus des vertus éminentes.

☞ Un Nonce d'un ſi beau caractere en qui ſont réünis ces admirables dons du Ciel, & qui les releve même par des manieres officieuſes & pleines de politeſſe, j'oſe le dire, n'eſt pas donné tous les jours à l'Egliſe, ni envoyé indifferemment à tous les

Princes de la terre. On le vit paroître sur la fin du siecle passé dans la premiere Monarchie du monde Chrêtien, & on l'y voit encore aujourd'hui avec cette pompe, cette magnificence si capable d'augmenter la vénération des fidéles, en même-tems qu'elle étale la dignité du grand Pape dont il est une fidele copie, & la Souveraineté du grand Monarque dont il a sçû gagner le grand cœur. A la Cour où les Grands même sont petits, c'est-là où il brille davantage; un certain air de douce majesté, un dehors tout de grace, la phisionomie la plus belle & la plus heureuse du monde annonce du premier abord son merite, & frappe toûjours égale-

ment. Aimé des Ambaſſadeurs ſes collegues, accredité chez les Miniſtres, adoré du peuple, cheri des Princes, & de qui ne l'eſt-il pas ? le Courtiſan inquiet qui ſe dégoûte de tout, le voit toûjours paroître avec un nouveau plaiſir. Qu'il eſt delicat de lui ſucceder ? heureux le ſacré College qui vient de faire une ſi belle acquiſition en ſa perſonne ! belle eſperance que GUALTIERI ce perſonnage ſi capable de regir un Etat, gouvernera un jour l'Egliſe.

¶ La vraie grandeur conſiſte moins à être fait grand par le choix du Prince, qu'à vivre dans le ſein de la grandeur détaché de la grandeur même.

☞ L'Abbé * * vient d'être nommé à l'Evêché, cette nouvelle ne doit point surprendre ; sans parler des services rendus à l'Etat par ses parens, son nom, sa naissance, son éducation, sa science & sa pieté le conduisoient à grands pas à la Prélature, & le Prince ne pouvoit manquer de lui donner tôt ou tard le premier rang dans le Sanctuaire. Ce qu'on ne doit cesser d'admirer en lui, c'est qu'à la tête d'un des plus illustres Clergez du Roïaume, placé dans un premier Siege Episcopal, logé dans un magnifique Palais avec de gros revenus il conserve un cœur pur, détaché de tout, un esprit uniquement occupé de ses fonctions Pastorales ; il me

paroît moins grand dans le Sanctuaire lorsque revêtu des habits Pontificaux, la Mitre sur la tête, la Crosse à la main, une Croix d'or sur sa poitrine il prie comme un autre Moïse pour son peuple, que lorsque je le vois à la porte de son Palais en habit simple distribuant ses revenus aux pauvres, comme S. Charles Borromée, partageant son pain avec la veuve & l'orphelin, ne pensant qu'à se dépoüiller de ses tresors, sans se mettre en peine d'en joüir. Là je loüe la Religion d'avoir sçû par cette pompe exterieure de nos sacrez Pontifes inspirer aux fidéles de la vénération pour ses Pasteurs; ici j'admire le Pasteur qui releve avec tant d'éclat l'hon-

neur qu'il reçoit de la Religion ; là c'eſt l'Epiſcopat qui eſt grand, ici c'eſt l'Evêque.

☞ L'élevation à l'Epiſcopat donne le titre de grandeur, la vie Evangelique qu'on y mene le fait meriter. Peu comme le ſucceſſeur de *Trophime*, joüiſſent de la vertu & de la grandeur qui l'accompagne, comme d'un heritage.

☞ *Cirille* Abbé de Cour a beaucoup de pieté, il a ſes jours de retraite, ſes heures de méditations, il vit en ſolitaire ; on le voit dans la Chapelle celebrer les ſaints myſteres avec une modeſtie d'Ange & un air de Prédeſtiné,

Cæſarion malin Courtiſan eſt allé dire à ſon voiſin que

Cyrille par ce grand exterieur de Religion vouloit surprendre la pieté du Prince, & qu'il ne songeoit qu'à faire fortune sur la terre, tandis que le Prince ne songeoit qu'à la faire dans le Ciel ; il l'a dit tout bas, & le Prince l'a entendu.

☞ *Eusebe* lorsque vous fûtes nommé à l'Evêché, cette nouvelle bien loin de vous remplir de joie comme tant d'autres, vous affligea ; vous parûtes succomber sous le poids d'un si pesant fardeau : *Me voilà Pasteur des ames*, dites vous ? *chargé par consequent de mon salut, & de celui d'une infinité de brebis : quelle vigilance, quelle sollicitude ! comment ne pas trembler ?* On se souvient encore de ces belles pa-

roles d'édification : à l'heure qu'il eſt vous ſouhaittez ardemment de paſſer à un Archevêché ; zelé Paſteur, ce n'eſt plus le grand nombre, mais le trop peu de brebis qui vous inquiete, ce fardeau ſeroit-il devenu leger ?

¶ Rien de plus commun que le titre de MONSEIGNEUR, à qui ne le donne-t-on pas aujourd'hui ? à un Commis qu'on veut apprivoiſer.

¶ Les Grands ſont des originaux dont les peuples ſont des copies ou bonnes ou mauvaiſes, à proportion que les Grands ſont ou bons ou mauvais ; & s'il n'y avoit de vicieux que les petits, bien tôt par l'imitation des Grands, tout le monde deviendroit vertueux.

☞ *Anthene* est fier depuis son élevation, plein de lui-même, éternellement occupé de sa puissance il sourit à peine à son ancien ami qui passe; s'il s'humanise avec un égal, c'est pour reprendre d'abord une nouvelle fierté, il ne familiarise qu'avec les gros Seigneurs, n'a commerce qu'avec les Ministres, ne sort jamais de l'idée de sa grandeur pour se mettre dans l'égalité naturelle qu'il a avec les autres hommes; que prétend-il par là? nous séduire, se faire considerer comme érant d'une autre nature que le reste des humains? l'insensé qu'il est, il se séduit lui-même.

¶ Le tombeau est la demeure de tous les hommes, là le riche *Anthene* se trouvera

côte à côte du pauvre *Crispin*. Le sceptre & la houlette seront confondus, nulle distinction, tout sera égal ; souvenir de la mort, remede contre la vanité des Grands.

¶ On propose à un Prince, à un Roi une couronne immortelle, un trône incorruptible, un Roïaume sans fin, une domination stable, une gloire éternelle, la possession de tout le Ciel. Qu'est-ce donc pour lui & pour son grand cœur qu'un trône ici bas, qu'un Roïaume possedé durant quatre-vingts ans, qu'une domination temporelle, qu'une gloire qui doit finir, la possession même de tout ce monde perissable ? un moment dans sa durée, un atome dans sa grandeur, une

lueur dans son éclat, un rien dans sa valeur. Batailles gagnées, villes forcées, voisins subjuguez, nations soûmises, victoires sur victoires, cent Royaumes conquis dans le tems ne lui servent de rien, s'il ne regne dans l'éternité. Etre né dans l'independance, élevé dans le commandement, & se voir tout à coup sans pouvoir, esclave & captif; d'un trône éclatant passer dans une honteuse servitude; de Roi devenir sujet, & cela pour toute une éternité sans esperance de rappel, nulle condition plus malheureuse.

¶ Il importe aux petits de regner dans l'éternité pour se dédommager de la servitude des Grands, & encore plus aux Grands pour ne pas tom-

ber dans la servitude des petits. La conquête du Ciel doit faire le bonheur des peuples, mais encore plus celui des Rois.

¶ Noblesse, science, grandes terres, Palais magnifiques, fortunes puissantes, suprêmes dignitez, qui n'a que ces seuls biens n'a rien encore pour se dire veritablement grand : sans la vertu & le merite l'on est toûjours petit : la possession du Ciel décide toûjours de la veritable grandeur.

L'ESPRIT DU SIECLE.

Le Genie des Flateurs.

IL eſt dans toutes les Republiques les mieux policées une race d'hõmes nourris dans le faux, broüillez avec la verité, leurs manieres ſont douces, aiſées, commodes leur abord gracieux & riant, ils

ont tous les dehors du bon ami, dans le fond ils ne s'aiment qu'eux-mêmes. Ce ne sont point personnages rares & importans, leur grand plaisir est de se montrer, de se presenter, de s'introduire dans les belles compagnies ; leur conversation est toute obligeante, ils ne sçavent ce que c'est que contester, ils s'applaudissent à tout, cedent avec plaisir, font quelquefois des éclats d'approbation qui raniment toute une conversation mourante ; avec eux on pense toûjours juste, on s'énonce avec grande pureté de langage, on a de l'esprit, du merite, du sçavoir faire ; on ne vit jamais des gens plus honnêtes ni plus reguliers à garder toutes les bienséances,

ils ne ſont contens d'eux-mêmes qu'à proportion que les autres en ſont contens ; leur eſprit eſt dans le genre médiocre, ils brillent à peu de frais, ils ont un talent éminent d'embraſſer, de careſſer avec une tendreſſe de cœur qui leur eſt particuliere ; de plus le ſecret de ſe gagner les puiſſances, tous les gens en credit, & ce ſecret n'eſt pas caché ; ce ſont certaines manieres exterieures qui flatent agréablement ceux qu'ils approchent, c'eſt un jeu de mots, certaines expreſſions, certaines phraſes qui leur ſont propres, & dont ils ont toûjours bonne proviſion ; c'eſt quelque fois un certain air de viſage, une mine, un clin d'œil, un geſte, une in-

flexion de voix, ils sont gais, serieux, melancoliques tout comme l'on veut, prêts à tous évenemens, feignans toutes les passions, ne s'embaraſſans de rien, hazardans quelquefois, & joüans de caprice. Par deſſus tout, ce sont les premieres gens du monde pour congratuler, feliciter & applaudir. Auſſi sont-ils bien venus par tout, les Cours en fourmillent, & où ne sont-ils pas?

Il est vray de dire que ce sont gens dévoüez à la Republique. Vient-on d'élever quelqu'un à la Magiſtrature, au Gouvernement? le Prince accorde-t-il quelque place éminente à un de ſes ſujets? d'abord on les voit courir, s'empreſſer à l'envi, faire foule

foule à la porte du Grand, gagner ſes appartemens où ils n'avoient jamais penetré, ils l'environnent, le preſſent, l'accablent de felicitations, exaltent ſon merite ſans ſçavoir quelquefois qui il eſt, ni ce qu'il a été, uniquement occupez de ce qu'il va être. Il s'en eſt trouvé auſſi quelques-uns, qui par des mécontes furieux ont donné des années de ſervice à *Lucas* qui n'avoit jamais porté l'épée, & des années de Magiſtrature à *Lippes* qui avoit toûjours été à l'armée. La mépriſe eſt digne de pardon. Dans ces grands jours de nomination, c'eſt un concours de monde qui embaraſſe, un torrent de loüanges qui emporte, un bruit confus de felicitations qui étourdit; un

faiſeur de complimens qui prend le change, par ce qu'il ne devroit pas dire donne aſſez à entendre ce qu'il auroit dû dire, & ſon viſage monté à la joye ne laiſſe pas que d'être une approbation publique du choix du Prince ou de l'élection des Citoyens. J'oſe ajoûter que c'eſt un métier que de feliciter, & une profeſſion des plus anciennes qui s'exerce dans tous les coins de l'Univers par gens de toute condition. Sans eux *Artophile* homme de probité & dont le grand merite a fait une infinité de jaloux eût eſſuyé l'affront de reſter chez lui tout ſeul, comme un ſolitaire le jour même qu'il fut nommé au gouvernement.

Il eſt encore plus vrai de

dire que ce ſont les peſtes de la Republique. Ces perpetuels admirateurs de la grandeur en ſeroient toûjours les raviſſeurs s'ils le pouvoient ; on ne voit pas le fond de malignité qu'ils cachent, on ne s'apperçoit que de cette grande eſtime qu'ils font paroître : cette vûë plaît, les Grands conçoivent une fauſſe idée de leur merite, s'entêtent d'eux-mêmes, oublient preſque qu'ils ſont hommes ; les gens en place ſeroient plus traitables, s'il y avoit moins de flateurs.

¶ C'eſt une eſpece de faux culte que l'adulation ; chacun fait ſemblant d'adorer celui qui eſt au deſſus de ſoi. Le Grand flate le Prince, le petit le Grand ; le bourgeois

de Paris si commode en tout ; a pour Courtisans une foule de Provinciaux, & les gens de la Cour une infinité de gens de la Ville.

¶ Il est aussi rare qu'il y ait des Cours sans flateurs, que des Cours sans Prince.

¶ Caresser les gens dans la vûë de quelque interêt, cet artifice est vieux & nouveau tout ensemble ; la flaterie est une finesse qui ne s'use point.

Dave eut un jour la force d'esprit de témoigner à *Capin* qu'il ne prenoit point plaisir à se voir flaté. *Capin* à l'instant changea de conduite, & *Dave* ne tarda pas à changer de sentimens ; *Capin* en sourit en secret, & le flata comme auparavant.

¶ Les Grands déteſtent la

verité qui les rabbaisse, & n'aiment que le mensonge qui les éleve. Pour obtenir quelque chose d'eux, il faut leur plaire, & pour leur plaire il faut les flater.

☞ *Cleonas* est flateur & n'est point flaté, *Amon* au contraire est flaté & n'est point flateur; c'est qu'*Amon* est en faveur, & *Cleonas* sans credit.

¶ La flaterie des petits a donné naissance à la fierté des Grands, peut-être aussi que la fierté des Grands l'a donnée à la flaterie des petits, l'un & l'autre est probable.

¶ Je ne vois rien de plus dangereux dans la societé civile qu'un médisant aprés le flateur.

☞ *Hermas* telle personne vous flate dans le particulier,

qui a honte de vous rencontrer en public ; vôtre presence est un hazard qui le déconcerte ; le flateur prend souvent les apparences de l'ami ; pour le découvrir, démêlez le fond du caractere d'avec la superficie des manieres, la chose n'est point si aisée, mais c'est vôtre interêt.

☞ On vous loüe, *Melusine*, non parce que vous êtes loüable, mais parce que vous voulez être loüée.

¶ Tout degré de grandeur est un obstacle à la verité ; plus on est élevé, moins la verité se fait entendre.

☞ Jeune N** nouveau Gouverneur de la Rome Françoise, loin de toi cette troupe d'adulateurs, qui par leurs fa-

des complaisances pourroient te rendre amateur du mensonge, jusqu'ici ton ennemi mortel; que la verité soit la garde qui veille nuit & jour à ta porte pour leur en défendre l'entrée. L'adulation ternit le merite le plus brillant, en même tems qu'elle affoiblit la vertu la plus solide. Il n'est point si dangereux de s'entendre loüer quand on est né petit. Que les Citoyens paisibles dans leurs foyers s'entretiennent entre eux de ton bon cœur, de ton naturel heureux, de ton esprit bienfaisant, de tes manieres nobles & aisées; il leur est permis de rendre justice au bon gouvernement, mais le sage Gouverneur ne doit jamais écoûter les Flateurs.

¶ Dans l'adoleſcence la verité ſe preſente aux Grands dans tout ſon jour, dans la jeuneſſe elle diſparoît entierement, dans l'âge avancé elle ſe montre encore, mais trop tard.

¶ Toute loüange n'eſt pas flaterie, ce principe eſt inconteſtable; celui-ci ne l'eſt pas moins, toute flaterie eſt une fauſſe loüange. La flaterie ne ſe ſoûtient que par le menſonge, & la vraye loüange ne s'appuye que ſur la verité; de là vient que la flaterie eſt toûjours défenduë, & que la vraye loüange ne l'eſt pas. Il eſt écrit, beaucoup de gens feront l'éloge de l'homme ſage.

¶ Les loüanges qui partent d'un cœur ſincere & qu'on

donne aux hommes de bien ne doivent point être ſuſpectes, la verité en eſt l'ame, la juſtice qu'on doit à ſon prochain en eſt le principe, la gloire de Dieu qu'on cherche dans la manifeſtation de ſes dons, en eſt la fin.

¶ La vanité des Grands eſt la ſource des fauſſes loüanges, le merite des gens de bien eſt la ſource des veritables; les fauſſes ſervent de recompenſe aux vices, les veritables à la vertu.

¶ Tout flateur eſt un vrai médiſant, & nos faiſeurs de complimens de vrais calomniateurs.

On vous a loüé, dites-vous, & moi je ſoûtiens que l'on s'eſt mocqué de vous. Cet adulateur qui poſſedant juſqu'à

un ſouverain degré l'art d'abiller le menſonge d'un air de verité, vous a donné des qualitez qee vous n'eûtes jamais, qui par de beaux grands noms & des expreſſions pompeuſes a ſi fort exalté vôtre merite prétendu, qu'a-t'il fait ? il a prêté occaſion aux eſprits critiques de faire un parallele malin de ce qu'on a dit que vous êtiez, & de ce que vous êtes en effet ; de reflechir ſur vôtre peu de merite : ſans lui on n'y eut peut-être pas penſé ; deſabuſez-vous, ces loüanges feintes ſont dans le fond des médiſances pleines de politeſſe.

¶ Avertir une perſonne de ſes défauts, c'eſt charité & le caractere de ſage ; lui déguiſer ſes foibleſſes, c'eſt mali-

ce & le caractere du flateur. Celui du premier eſt utile en ce qu'il découvre des bleſſures cauſées par le peché, mais qu'on n'apperçoit pas à cauſe des tenebres malheureuſes que ce même peché répand dans l'ame du pecheur; celui du ſecond eſt dangereux.

☞ *Pulcherie*, la Ville & la Cour parlent de vôtre conduite déreglée, ce bruit ſourd & confus commence déja d'éclater & d'arriver juſques chez vous; ſoit ſecret remord de conſcience, ſoit honte publique, le vice va ſe preſenter à vous dans toute ſa laideur & tel qu'il eſt. Les gens de bien en triomphent d'avance; ô malheur! *Herimene* arrive, jette un voile épais ſur des deſordres crians; ſous des peintu-

res fauſſes, mais aimables, flate vôtre amour propre ; vous voila paiſible dans l'impunité de vos crimes, vous continuez de vôtre côté à tenir la même conduite qu'auparavant, le monde de ſon côté continuë à la blâmer ; je ne vois pas *Pulcherie* que ce ſoit vôtre interêt, il faut que ce ſoit l'interêt d'*Herimene* qui vous flate, mais qui ſe dédira à l'agonie ?

¶ Tout flateur eſt ennemi de l'Etat, encore plus de la Religion ; ce n'eſt point ici un enigme : par de continuelles flateries on voit tous les jours des gens en place continuer dans leurs injuſtices, dans leurs vexations, dans leurs rapines : de ſimples particuliers s'entêter de leur

merite & de leurs talens, se faire rechercher, refuser certains postes mediocres qu'ils pourroient à peine remplir, & n'en vouloir qu'aux grands emplois qu'ils ne meriteroient jamais. D'un autre côté n'est-ce pas canoniser le vice que de préconiser le vicieux ; perpetuer l'iniquité, que d'en faire des portraits aimables ; donner cours à l'impieté, que d'entretenir agréablement le pecheur dans ses passions ; d'être quelque fois l'unique cause de son impenitence, & par une suite necessaire de sa damnation éternelle ? d'un crime si commun qui pense pourtant à s'en faire un juste sujet de scrupule ? voit-on le Chrêtien s'en accuser, en gemir au Tribunal de la peni-

tence ? Jusqu'à quand souffrira-t'on ces lâches flateurs qui deshonorent la Religion, en prenant le bien pour le mal, & qui affoiblissent l'Etat en séduisant ceux qu'ils loüent ? l'autorité Ecclesiastique & l'autorité seculiere ne devroient-elles pas s'unir pour les proscrire ? nous en serions meilleurs Chrêtiens, & peut-être meilleurs sujets.

☞ Une troupe de jeunes folatres s'étudie à plaire à *Lucrece* ; si elle soûrit, ils soûrient, si elle rentre dans son serieux, les voila serieux ; vrais singes de *Lucrece* : leur est-il permis de parler ? l'un la dit la plus belle personne du monde, l'autre la plus gracieuse, l'autre la beauté même, une autre *Venus*. La va-

nité de *Lucrece* digere toutes les impertinences de ces ridicules panegyriſtes.

¶ A meſure que les honneurs & les biens ſe retirent, la verité s'approche, avance, arrive dés qu'on eſt petit.

☞ *Menalque* inſigne flateur ſort tous les matins de chez lui pour aller tromper, & ſe retire le ſoir aprés avoir trompé tout e jour.

☞ *Aſtocle* a des gros biens, mais il n'a point d'enfans, ſes parens ſont tous morts ou fort éloignez; tout Cytoyen peut prétendre à l'heritage, qui l'aura? *Lypſe* le plus habile dans l'art de flater.

¶ L'on ſe couche dans les Cours aprés avoir flaté toute la journée, & l'on ſe leve pour flater encore; l'on ſe preſen-

te, l'on parle, l'on se taît dans cette vûë, on force son naturel ; au milieu de ses chagrins on prend un air riant, on loüe on gracieuse les plus indifferens & quelquefois ses plus mortels ennemis.

¶ Le caractere du Courtisan est d'être flateur, & le flateur n'a point de caractere à lui.

¶ L'envie & l'adulation s'unissent souvent dans un même sujet, l'une s'attache à l'Etat, l'autre à la personne du Grand.

¶ La flaterie n'est gueres éloignée de la fourberie, de l'une à l'autre l'intervale est bien petit, le mensonge en fait toute la difference, & ordinairement c'est une même chose.

¶ Celui

¶ Celuy-là eſt le plus flaté pendant ſa vie, qui a le plus à laiſſer à ſa mort.

☞ *Leonce* cet illuſtre favori fut il n'y a pas long-tems diſgracié; ce nombre de gens qui ſembloient le plus dévoüez à ſa perſonne ſe retirerent alors bruſquement, ils ceſſerent d'en dire du bien pour en dire du mal; aujourd'hui qu'il eſt heureuſement rentté en faveur, ces mêmes hommes ſont revenus à luy, l'ont accablé de careſſes, lui ont donné les mêmes ſuffrages d'applaudiſſement, ſans qu'il ait de nouvelles vertus ou de moindres défauts. Comment appelle-t-on ces gens-là? de faux freres? non, des amis du tems, ou plus groſſierement des flateurs.

☞ *Creſus* homme bruſque ; dur & hautain a toûjours chez lui compagnie ; aux Tuilleries c'eſt un homme entouré & ſuivi, qui ſemble préſider dans la grande allée ; il a dit, *Voilà une grande chaleur, j'en ſuë*, & tous ſes fades approbateurs ont ſüé par complaiſance : il eſt riche.

☞ *Criſpin* homme doux ; obligeant & trés-ſociable reſte ſeul toute la journée dans ſa maiſon, ſe promene ſur le ſoir aux Tuilleries comme dans un vaſte deſert, n'eſt ſalué ni gracieuſé de qui que ce ſoit ; le Moine dans ſa cellule ne garde pas un ſilence plus religieux, perſonne ne l'aborde, & il n'oſe aborder perſonne : il eſt pauvre.

¶ Double injuſtice qui ſe

passe dans le cœur de l'homme au sujet des loüanges : la premiere, & c'est par raport à soi-même, on veut être loüé même de ce qui est blâmable. Seconde injustice toute contraire, & c'est par raport au prochain, on veut blâmer, & on blâme en effet ce qui est loüable.

¶ Le flateur taît ce qui est & publie ce qui n'est pas.

¶ Que les enfans des hommes sont faux ! prêts à tromper ceux qui sont assez sots pour les croire ; chacun est persuadé par sa propre experience qu'on loüe par flaterie, chacun cependant veut être loüé.

☞ *Pinas* donne de fausses loüanges, & *Leoncie* prend un vrai plaisir à les entendre, c'est

que *Leoncie* eſt vaine, & que *Pinas* eſt menteur.

¶ Tout le monde eſt amateur des loüanges, on court avec avidité aprés les occaſions de s'en procurer, on ne s'en raſſaſie jamais ; & il eſt une race d'hommes qui ne ſe raſſaſient jamais d'en donner à propos hors de propos, en tout tems,

¶ Où eſt le vray humble d'eſprit & de cœur, dont l'humilité ſoit à l'épreuve de certains éloges fins. délicats, en apparence ennemis jurez de toute adulation, qui tout à coup ſemblent ne rien dire, & qui dans le fond diſent tout & au-delà ; de ces portraits heureux qui relevent le merite avec tant d'art qu'ils paroiſſent être d'aprés nature ?

un ſi doux poiſon ſe gliſſe dans l'ame d'un devot, je ne ſçay par où & comment ; de petit qu'il étoit il commence à paroître grand à ſes yeux ; tout convaincu qu'il eſt de ſon rien, de ſon neant, il ſe repaît un moment dans le ſecret de ſon cœur de certaines vaines complaiſances, & cela ſuffit pour le rendre ſuperbe aux yeux de Dieu.

¶ Il eſt doux d'être loüé, mais il eſt dangereux d'être flaté.

¶ Une loüange proportionnée au merite des gens, je ne penſe pas qu'elle puiſſe être ſeduiſante, comme le merite eſt d'ordinaire mediocre, la loüange le ſeroit auſſi.

¶ Un grand merite eſt rare, & les grandes loüanges ſont

communes. D'où vient ce desordre dans la Republique ? c'est qu'il n'y a gueres que les flateurs qui loüent, il faudroit donc les exclure de la societé, & n'admettre aux complimens, aux receptions, aux entrées des Grands que des gens qui ne sçûssent ni flater le vice, ni ternir la vertu, aussi sinceres Panegyristes que modestes Critiques. Projet chimerique.

¶ Un compliment mesuré sur le merite est toûjours bien reçû du public, parce qu'il est moderé ; & fait aussi plus d'honneur au particulier, parce qu'il est fondé sur la verité : qu'il est doux d'être ainsi complimenté ! autrement c'est un affront pour un honnête homme.

☞ Un Grand doit bientôt arriver ; à cette nouvelle se fait d'abord un grand mouvement dans tous les corps differens, on s'assemble, on propose de faire choix d'une personne pour luy porter la parole au nom de tous, on va de rang en rang ramasser les suffrages, la brigue de certains particuliers interessez tombe, la gloire du corps l'emporte ; le plus habile dans l'art de flater est choisi : le jour de son entrée venu, les flateurs sont tous prêts, les auditeurs placez, les spectateurs courent en foule, la ceremonie commence : je vois déja le Grand élevé sur une estrade, qui d'un air ouvert & serain saluë l'assemblée par une demi-reverence, les sai-

seurs de complimens se détachent ; tour à tour ils paroissent sur la scene pour y joüer leur rôle. Est-il dans la Robbe ; ils l'appellent à l'envi fils d'ASTRE'E. Dans l'épée ? c'est un nouveau MARS, un LUXEMBOURG, un TURENNE, un CONDE' : dans l'Eglise ? c'est un BERNARD par sa modestie, un FRANÇOIS DE SALES par sa douceur, un CHRYSOSTOME par son éloquence, un AMBROISE dans l'Episcopat. On luy donne de sa propre autorité le Chapeau ; on lui promet la Tiare, on le nomme immortel, Enfin la flaterie se taît, le Grand disparoît, & la foûle se retire. Vraye comedie qu'on donne tous les jours *gratis* au public ; le flateur est l'auteur

l'auteur de la piece, il la joüe lui-même, & le Grand y eſt joüé.

¶ On ne paroît jamais moins grand, on ceſſe même de le paroître, quand en preſence de tout un monde, on ſe livre de gayeté de cœur & avec un viſage tranquile aux fades éloges d'une troupe d'adulateurs.

¶ Un habile complimenteur eſt toûjours un trés-habile menteur.

☞ *Tarſi*, que veut cet homme ſi aſſidu à vous viſiter, à vous voir, à vous embraſſer? on le voit chez vous à toutes les heures du jour; le matin il eſt le premier à vôtre lever, vous lui demandez des nouvelles de la guerre: Parlons de choſes plus intereſ-

ſantes, vous dit-il d'un air naturel, comment avez-vous paſſé la nuit ? au reſte hier je me trouvai par hazard dans une des plus brillantes compagnies où vous étiez fort ſouhaité ; on y parla fort de vôtre droiture, de vôtre bon cœur, de vos belles manieres. L'aprés midi il vous accompagne dans vos viſites, vous annonce avec éloge, eſt le ſeul de l'aſſemblée à ſourire à toutes vos paroles ; ſur le ſoir il ſe promene avec vous, applaudiſſant à toutes les affaires que vous lui communiquez. Entreprendre & réüſſir c'eſt pour vous une même choſe, il ne vous quitte que pour aller donner un coup d'œil à ſon domeſtique, il revient tout auſſitôt, ſe met à

table à vos côtez, se récrie sur la délicatesse de chaque mets : vos enfans paroissent, ô les beaux enfans ! dit-il, quels doux traits de visage, que de vivacité dans ces yeux, jamais phisionomie plus heureuse, comme ils ressemblent au pere ! à la mere ! L'introduisez-vous dans vos appartemens ; à chaque pas il s'écrie, que de magnificence, que d'ordre, que de bon goût ! les Ministres d'Etat ne sont pas autrement logez. Passe-t'il dans vôtre cabinet ? il ne cesse de l'admirer, tout ce qu'il voit est chef-d'œuvre, tout y marque l'esprit fin, le juste discernement du maître. Se promene-t'il dans vos jardins ? voila un coup d'œil charmant, mais cette

ſimetrie, ce jet d'eau eſt d'un goût tout nouveau, on ne voit rien de pareil chez les plus gros Seigneurs. Entre-t'il dans vos écuries? il faut être *habiliſſime* connoiſſeur pour être ſi bien en chevaux; celui-ci eſt de toute beauté, celui-là eſt ſans prix, les écuries du Roi ne valent gueres mieux. Il aſſiſte à vôtre petit coucher, & ne manque pas de revenir le lendemain pour joüer le même perſonnage. Vos appartemens, vôtre cabinet, vôtre jardin, vos écuries, il les loüera cent & cent fois, vos enfans il ne ceſſera point de les careſſer, vôtre merite perſonnel, il en paroîtra toûjours également frappé. A quelle fin toutes ces démarches? le ſçavez-

vous? uniquement pour vous ſéduire par de fauſſes loüanges dont il eſpere d'être payé par de vrais biens, pour s'aſſurer vôtre protection, vous mettre dans ſes interêts, trouver chez vous une bonne table, un honorable rendez-vous pour partager vôtre équipage, & entrer de moitié dans toutes vos parties de plaiſirs.

☞ *Pamphile* loüe pour être loüé, donne des paroles pour recevoir de bienfaits, par de vains diſcours engage les gens à lui rendre ſervice; en applaudiſſant à autrui, il ne ſonge qu'à ſoi, & ne viſe qu'à ſes propres interêts.

☞ Un Grand eſt mort, on enferme ſes cendres dans un magnifique tombeau; un Rheteur à la mode ſe produit

en chaire pour celebrer ſes talens ; on interrompt nos plus redoutables myſteres, on ſuſpend le ſacrifice, les voutes ſacrées retentiſſent d'exploits mondains, de vertus militaires, de mille & mille victoires ſeculieres, tout roule ſur les ſervices effectifs qu'il a rendu à l'Etat ; ce n'eſt qu'en paſſant qu'on feint quelques ſervices rendus à la Religion. A loüer le Courtiſan l'Orateur triomphe, & le Grand tout captif qu'il eſt dans ſon cercueil ſemble triompher avec lui. Inſenſiblement il ſe trouve dans cette partie de ſon diſcours où il a promis de loüer le Heros Chrétien, l'embarras n'eſt pas petit ; n'importe, feconds en tours d'éloquence, habile à

masquer le vice des dehors de la vertu ; aprés avoir jetté un voile épais sur des desordres honteux, des maximes de pure Philosophie il en fait des maximes de Religion ; là où le Grand agit en Philosophe, il le fait agir en Chrétien ; les vertus payennes travesties & placées dans un lointain paroissent par un faux jour être des vertus Chrétiennes. Comme le mensonge est fatigant, il se hâte avec adresse de finir sans affectation ; il ne veut pas rouvrir des playes à demi fermées, il suppose une douleur qu'il n'a pas, sa tristesse redouble, & feignant d'être frappé du lugubre spectacle, il demeure tout à coup interdit. A travers ces gemisse-

mens & ces larmes de ceremonie, on ne laisse pas de luy applaudir par un petit air de joye ; cet endroit où il a célébré le Chrétien est jugé le meilleur morceau de la piece, le plus ingenieux & le plus délicat. Cette seconde partie quoi que la plus courte, luy coûte aussi davantage ; il en coûte de mentir avec un air de verité, dans la Chaire de verité, en présence du Dieu de verité. Le mensonge est plein d'artifice, & la verité est toute naturelle. *Menteur comme un Oraison funebre.*

Pensée de Balzac.

¶ Rien de plus beau qu'un discours funebre dans sa premiere institution. Les Payens épris d'un faste idolâtre élevoient leurs morts jusqu'aux

rangs des Dieux immortels par de ſolemnelles apotheoſes. Les premiers fideles pour abolir un uſage ſi impie inventerent de leur côté de ſimples diſcours Evangeliques ; pour convaincre alors l'homme par l'homme même de ſon néant. Telle en fut l'origine, & l'Egliſe cette bonne mere dans ces religieux appareils n'a eu en vûë que de détromper les enfans qui luy reſtent & du monde & de ſes vanitez. Mais la flaterie en a perverti l'uſage ; on reveille l'orgueïl de l'homme par tout ce qui eſt de plus capable de l'aſſoupir ; au lieu de redoubler le ſacrifice d'expiation pour arrêter la colere de Dieu, on redouble le ſacrifice de loüange pour don-

ner cours à la vanité des hommes. Ces leçons salutaires d'humilité Chrétienne ne se font presque plus entendre. Aux tristes discours de la primitive Eglise ont succedé des éloges qu'on appelle funebres; & bientôt si on ne se hâte d'interdire la Chaire à certains Orateurs peu Chrétiens, on va voir dans le centre de la Religion, les Apotheoses du Paganisme.

¶ Qu'on ne célébre selon l'ancienne pratique que la mort des chefs & des Princes de l'Eglise, des Rois & des Potentats de la terre, des Oints du Seigneur, & qu'on la célébre d'une maniere digne de J. C. devant qui l'on parle, digne du Sanctuaire où l'on est, digne du Grand qui

n'eſt plus, & qui gémit aux pieds du Tribunal du ſouverain Juge des vivans & des morts. Cet habile Orateur Chrétien ſi connu par le grand Prince de l'Egliſe qu'il a fait revivre, & qui eſt à la veille d'en faire revivre un ſecond, peut ſervir de modele.

* *Feu le Cardinal de Fuſtemberg.*

* *Feu le Cardinal de Coaſlin.*

¶ Faſte ſacrilege de vanité ! la Chaire de verité étoit devenuë il n'y a pas longtemps le grand Theatre de la flaterie ! quantité de jeunes déclamateurs peu nourris des livres ſaints, & ſans aucune autre vocation que la vûë d'un Benefice, s'étoient ingerez dans le ſacré miniſtere de la parole ; on les a vû concourir à l'envi pour faire l'éloge d'un Saint dans le deſ-

ſein de n'en rien dire, leurs diſcours étoient de vrais panegyriques, ou par des loüanges fines, mais intereſſées loüoient éternellement les puiſſans en Iſraël, & jamais Dieu ſans ſes Saints; le pieux auditeur étoit peu ſatisfait, mais le Marguillier honoraire étoit trés-content d'eux. Ces dévots Courtiſans avec l'art de prêcher les Grands, avoient l'art de ſe prêcher eux-même & jamais J. C. de s'aſſurer par un éloge profane une dignité toute ſainte. L'homme de Cour étourdi de la rapidité de leur fortune a ſouhaité plus d'une fois de ſervir à l'Autel plûtôt qu'au camp, de quitter l'épée & le caſque pour avoir la croſſe & la mître; le plus

zelé d'entre eux n'oſoit condamner la vie molle des Grands que ſous des enveloppes ingenieuſes ; au lieu de découvrir d'une main hardie des crimes honteux, ils ne tiroient qu'à moitié & en tremblant le voile qui les cachoit, & ne laiſſoient entrevoir l'iniquité que par le coup d'œil qui la rendoit moins hideuſe. Habiles Panegyriſtes, mauvais Apôtres, ſeroit-il rare d'en trouver encore aujourd'huy,

¶ Un la F* un M* un G* un M* un A* un J* cette race d'hommes Apoſtoliques a paru tout à coup, & avec eux & par eux l'adulation a été bannie du Sanctuaire & releguée ſur le theatre, le menſonge a diſparu, la veri-

té s'eſt montrée dans tout ſon jour, le ſaint Evangile a été annoncé avec force, & la ſaine morale de J. C. goûtée.

☞ Pour quoi oublier cet Apôtre François, ce nouvel Eſdras né pour annoncer avec une ſainte liberté la loi nouvelle aux nouveaux Rois de Juda ! qu'il ſoûtient bien le caractere d'Ambaſſadeur de J. C. auprés du fils ayné de ſon Egliſe ! une éloquence d'un Chryſoſtome, un langage d'Iſaïe, une vie d'Apôtre, un air de Prophete ; tout prêche en lui, la Cour lui applaudit comme la Ville, & les Provinces comme la Cour ; il s'eſt montré, il a été couru, il a parlé toûjours avec ce même feu Evangelique qui lui eſt ſi naturel, & il a

appris à bien vivre ? on l'a vû en Chaire, on l'a entendu, on a été émû, on s'eſt rendu ; le Courtiſan, choſe rare ! eſt devenu devot, nul ne déteſte davantage ces diſſimulations profanes ; ce fard ſacrilege ; s'il louë le religieux Monarque, c'eſt la vertu même qu'il louë ; s'il célébre par occaſion quelque grand du ſiecle, c'eſt pour donner le goût de la veritable grandeur, & faire ſentir que l'humilité Chrétienne eſt le principe de la plus haute élevation. Avec les tours les plus heureux de la plus belle & la plus forte éloquence Chrétienne, il ne parle jamais que devant Dieu en J. C. ſi on ne peut atteindre à la ſublimité de ſes diſ-

cours, qu'on tâche de copier la ſincerité de ſes penſées.

¶ Prêter l'oreille aux vains diſcours des adulateurs, c'eſt vouloir être trompé.

¶ A force d'entendre, vous êtes homme d'eſprit, vous avez de la valeur, du courage, nulle famille plus ancienne que la vôtre. *D'Auniere* eſprit mediocre ſe croit une forte tête, un genie du premier ordre. *Armon* foible Capitaine ſe donne pour un valeureux Champion, un ACHILLE; & *Soſie* ſans autre merite que celui de ſes ayeux ſe regarde comme un demi-Dieu.

☞ *Julie* ne vit que d'adulation, c'eſt un flus & reflus de jeunes gens qui entrent & qui ſortent à toute heure de

de chez elle, qui en vains adorateurs viennent tour à tour luy rendre hommage ; *Julie* à peine paſſable ſe croit de toute beauté, tranchons le mot elle ſe croit adorable.

☞ Un Courrier arrivé dans la nuit a apporté la nouvelle que *Giron* avoit un des premiers emplois de la Province ; dés la pointe du jour les flateurs ont accouru : *Giron* ſe coucha hier au ſoir tout ſeul & ſans merite ; *Giron* s'eſt levé ce matin en belle compagnie & le plus méritant du monde.

¶ Le merite de certaines gens vient par la poſte, & s'en retourne ſouvent auſſi vîte qu'il eſt venu.

¶ La plûpart des gens en dignité ont grand ſoin d'é-

loigner d'eux ces hommes vertueux qui les contredisent dans leurs foiblesses, & de se laisser approcher des méchants qui les flatent dans leur cupidité, c'est que la vertu les touche peu, & que le vice leur plaît beaucoup.

☞ On a grand tort de se plaindre de la fierté du Marquis de * * il n'en est pas coupable. L'Abbé * * l'obsede sans cesse, ne lui parle que de sa haute naissance, de ses droits Seigneuriaux, des premieres Charges de l'Etat que possedoient ses Ancêtres ; le Marquis dans le fond est un bon garçon, c'est l'Abbé qui est fier de le gouverner.

¶ Commerce honteux &

uſuraire que la flaterie ! le gain eſt tout du côté de celui qui flate, la perte du côté de celui qui eſt flatté. Belle leçon ! tout flateur vit aux dépens de celui qui l'écoute. Ne l'oubliez pas.

L'ESPRIT DU SIECLE.

Le Genie des Amis.

JEune *Nourriſſon* de la ſageſſe, vous voilà en âge de lier commerce, d'entrer en ſocieté, de faire choix d'un ami. Voulez-vous y reüſſir ? tenez pour principe certain que le déguiſement, la fraude & les

fourberies ſont la ruïne de toute liaiſon, Cherchez un cœur droit, incapable de prendre le bien pour le mal ; un cœur ouvert, qui ignore l'art de ſe déguiſer ; un cœur ferme qui ne ſçache ce que c'eſt que de mollir ; en un mot un cœur ami de la verité. Une telle découverte n'eſt point ſi aiſée, l'homme eſt né menteur, que faire ? cherchez-le toûjours, & ne vous déterminez point que vous ne l'ayez trouvé. Il vaut mieux être ſans ami que d'avoir un ami menteur.

☞ *Falcon* repetoit ſans ceſſe à ſon ami *Clarance* qu'il ne ſouhaitoit rien tant que ſon élevation. Mon cher, (luï diſoit-il un jour,) je ne me comprendrois pas de joye

si tu venois à faire fortune ; *Clarance* la fit, & *Falcon* ne se comprit pas de chagrin.

¶ Deux mortels ennemis deviennent quelque fois deux intimes amis. *Aristene* & *Philemon* voisins ne pouvoient se voir, une antipathie de naissance les rendoit odieux l'un à l'autre, ils auroient voulu occuper les deux extremitez du monde. Arrivez tous deux à une extrême vieillesse, ils resolurent, (chose incroyable) de lier societé, de ne se quitter jamais ; on les a vû ces deux bons vieillards s'unir ensemble, n'avoir qu'une même demeure, qu'une même table, se caresser, s'entretenir toute la journée sans s'ennuyer. La mort d'*Aristene* arrivée le matin, a fait mou-

rir de chagrin *Philemon* sur le soir. Ces deux anciens ennemis ont laissé aprés eux un rare modele de perseverance entre deux amis.

¶ Rien de plus commun que le titre d'ami ; qui est-ce qui ne le prend pas aujourd'hui, & à qui ne le donne-t-on pas ? à une personne dont on attend avec avidité l'heritage, à un voisin dont on ne souffre les manieres que par un pur principe de Religion, jusqu'à un étranger qu'on ne connoît du tout point, & dont on apprendra dans la suite le nom : se rencontre-t-on, se fait-on visite ? d'abord on s'appelle de part & d'autre *mon ami*, on se sourit, on s'embrasse, on ne se quitte

ce ſemble qu'avec peine, on n'entend, on ne voit autre choſe au milieu de nos places, dans ces ſalutations publiques; que lit-on regulierement dans ces paquets de lettres qui multiplient nos poſtes? ce mot *ami* en gros caractere au haut, au milieu & au bas de chaque lettre. C'eſt-là l'entrée & la ſortie de toutes les viſites, le debut & la chûte de tous les complimens, le commencement & la fin de toutes les Epitres.

¶ Je voudrois voir débarquer un ſauvage ſur nos côtes, & qu'à ſon arrivée on l'accablât de pareilles honnêtetez? Pourroit-on luy perſuader que les amis ſont rares parmi nous, que trés-ſouvent

tres-souvent le frere n'a point de plus dangereux ennemi que son frere ; que le fils est obligé de se défier de son propre pere, le voisin du voisin, le citoyen du citoyen ; que le maître a pour ennemis ses propres domestiques ? il n'en voudroit jamais rien croire, pour peu de séjour qu'il fist parmi nous il en seroit convaincu par sa propre experience, & se plaindroit à son tour de la rareté des amis.

¶ Qu'on cesse de se donner le beau nom d'ami sans choix & sans reflexion, ou qu'on cesse de se plaindre du petit nombre des amis. L'un rend l'autre ridicule, c'est là un piege que les hommes se dressent entre eux à tout mo-

ment, à la Cour avec encore plus d'artifice qu'à la Ville, il faut à tout moment reflêchir pour n'y être pas surpris. C'eſt moins contre la violence qu'il faut ſe précautionner que contre les ſubtilitez d'une fauſſe politique.

¶ Le Provincial qui ſe dit vôtre ami ne doit point tant vous être ſuſpect que l'homme de Cour qui le dit auſſi; & c'eſt plûtôt le Courtiſan politique que le bourgeois poli, qui eſt auteur d'un tel uſage.

¶ Un bel eſprit eſt quelque choſe de rare, un bon cœur l'eſt encore plus; chacun pourtant vante ſon cœur, vanité qui regne dans toutes les compagnies.

¶ S'il eſt difficile d'aimer ceux que nous n'eſtimons du tout point, il ne l'eſt pas moins d'aimer ceux que nous eſtimons beaucoup plus que nous.

☞ L'on ſçait dans le F. S. G. deux perſonnes trés-aimables, en qui ſe trouvent heureuſement réünis de part & d'autre la nobleſſe, la beauté, beaucoup d'eſprit & de cœur, & ſur tout de ce brillant qui plaît, qui amuſe, & qui réjoüit toûjours: le jeu qui forme tant de liaiſons les fit rencontrer un jour, elles ſe virent; voulurent s'aimer, & à l'inſtant s'aimerent ſans ſe le dire. Depuis ce jour memorable par une ſi belle union, ces deux cœurs faits, ce ſemble, l'un pour l'autre, goûtent à

longs traits tout ce que l'amitié fondée sur un rare merite a de plus doux ; ils en rempliſſent tous les devoirs ſans jamais s'en écarter, & prouvent par une ſage conduite, que l'amitié la plus tendre peut abſolument ſubſiſter entre des perſonnes de different ſexe, exemte de toute foibleſſe. Le Comte de G** eſt un parfait ami, & la Marquiſe de S * * une bonne amie. La Renommée a beau dire, un ſi beau feu ſera éternel ſans Hymen.

☞ *Cliſis* arrive dans une ville, il eſt introduit chez les Grands par le moyen de quelque patrone, à chaque viſite on lui fait mille demonſtrations d'amitié, grands offres de ſervice. *Voyez, employez.*

nous, fourniſſez-nous l'occaſion de vous obliger ; car les habitans de cette Capitale ſont tous gens polis, & ce ſeroit manquer de politeſſe que de ne ſçavoir pas tenir ce langage, ſur tout à un étranger Charmé d'un accueïl ſi obligeant il écrit en Province qu'il s'eſt fait des amis, qu'il eſt à la veille d'en reſſentir des effets par un établiſſement qui ſe preſente, qu'il eſt obligé de finir ſa lettre pour les aller mettre en mouvement ; il ſort de ſon logis, renouvelle ſes viſites, on lui renouvelle de grands offres de ſervice. Eſt-il de retour chez lui ? il recharge par la poſte qu'on lui a tout promis de la meilleure grace du monde, & qu'on agit actuel-

lement. Aprés bien des visites & bien des mouvemens, qu'en eſt-il; rien du tout. On n'a pas ſeulement penſé à lui; le pis eſt qu'il ne ſçauroit ſe plaindre ſans paſſer pour un groſſier, pour un homme qui ne ſçait pas vivre : il ſe taît, & à force de reflexion il apprend que *je ſuis vôtre ami* ſignifie en bon François, *je ſuis vôtre ſerviteur*, & que l'un n'engage pas plus que l'autre. Tout ce qui peut le dédommager de ſon excés de credulité, c'eſt l'uſage de cette politeſſe qu'il n'avoit pas. Le voila auſſi poli ſur ce point qu'aucun de ſes habitans, & prêt à agir de la même maniere avec le premier étranger qui viendra chez lui.

¶ L'ami du siecle offre tous les jours des services imaginaires, l'ami Chrêtien les rend en effet.

¶ D'une part on vous propose pour ami *Eurilas* homme vif, empressé, d'une phisionomie aimable, qui dans toutes les visites qu'il vous rend, vous charme par ses manieres & par de belles protestations de service. D'autre part *Philandre* homme serieux & d'un abord froid, qui ne sçait point farder ses discours, mais qui à la moindre occasion est tout cœur pour servir un ami. Le caractere du premier est de parler beaucoup & de faire peu, le caractere du second est de parler peu & de faire beaucoup. *Eurilas* vous trompera,

toûjours par ſes belles paroles, *Philandre* vous ſurprendra toûjours par des ſervices effectifs. Choiſiſſez.

¶ Tout reproche n'eſt pas une marque de mépris, il en eſt qui partent d'un fond d'eſtime & d'une affection tendre ; un ennemi reprend pour inſulter, un ami pour corriger.

¶ *Theophile*, connoiſſez les défauts de vôtre ami, mais n'en parlez à perſonne, ſoit par tendreſſe pour lui, ſoit par conſideration pour vous, car ce ſeroit condamner vôtre choix. Avertiſſez-le, mais, propos, jamais en public à toûjours dans le particulier; cenſurez-le, mais avec charité, que la douceur ſerve de paſſeport à la cenſure. Met-

tez ſi vous voulez dans ſon jour toutes ſes bonnes qualitez, & laiſſez la mauvaiſe que vous prétendez attaquer dans l'obſcurité ; n'en dites mot, ce ſilence vaudra une cenſure : craignez en même tems de lui faire avaler le poiſon de la flaterie. Que l'éloge que vous en ferez ſoit fondé : qu'il ſoit proportionné à ſon merite, autrement il auroit lieu de dire de vous, méchant connoiſſeur ! il m'attribuë une bonne qualité que je n'ai pas, & m'en ôte une bonne que j'ai. C'eſt ſon interêt qu'il ſoit repris, & c'eſt le vôtre qu'il ne ſoit point flaté.

¶ S'intereſſer en bon Chrêtien pour la gloire de la perſonne qu'on aime, ſonger à

ſa fortune & à ſon établiſſement, s'appliquer s'il eſt beſoin à le rendre l'ami des Puiſſances, à lui faciliter l'entrée chez les Grands de l'Etat, tâcher de lui procurer de l'emploi dans le Gouvernement s'il en eſt digne, épier l'occaſion de le faire connoître au Prince qui n'aime rien tant que les gens de merite. Beau caractere d'ami! la rareté n'en augmente-t-elle point le prix?

☞ Deux jeunes Seigneurs à peu prés de même naiſſance, mais de même humeur, de même inclination, de même caractere furent élevez enſemble dans une même Academie: deux cœurs ſi bien aſſortis ne chercherent pas à s'aimer, ils s'aimerent d'a-

bord, leur union fut également innocente & charmante. Leurs exercices achevez ils furent appellez à differens emplois; on les vit s'embrasser avec toute la tendresse possible, se jurer une amitié éternelle, & leur conduite garantit leurs sermens; Aprés quelques années de bonne intelligence qu'arriva-t-il; un poste considerable vint à vaquer, ils devinrent rivaux pour le remplir, ne penserent qu'à se décrier l'un l'autre auprés des Puissances, qu'à se mettre mal dans l'esprit des Ministres, qu'à se rendre de mauvais offices. Sans ce poste ils seroient morts sociables.

¶ L'amitié entre les Grands est rarement à l'épreuve de

leur ambition ; ils s'aiment presque tous dans leur jeunesse, ils se haïssent presque tous dans un âge avancé. Le signal qui les appelle à la gloire est le signal de leur inimitié.

¶ *Les coups d'un ami valent mieux que les caresses d'un ennemi.* Une si belle maxime, les sages du Paganisme ne l'ont pas oubliée dans leurs livres de Philosophie, les sages du Christianisme l'ont placée parmi leurs sentences Chrêtiennes, on l'enseignoit autrefois dans l'Ecole de Platon, on l'enseigne aujourd'hui dans celle de J. C. on la lisoit gravée sur la pierre dure du Portique, * & on nous l'annonce dans la Chaire de verité. La raison & la

* *Edifice public à Athenes qui servoit de rendez-vous à Zenon & à ses disciples pour leurs disputes*

Religion se sont unies ensemble pour l'établissement d'une maxime si utile. On la sçait, mais on ne la met point en pratique.

☞ *Darisis* flate, caresse, applaudit, & il est toûjours bien venu: on ne voit point si volontiers *Theocle* qui redresse, qui corrige, qui avertit; on le regarde comme un censeur incommode, on lui dérobe ses pas & ses démarches, on lui refuse honnêtement la porte. Mais *Theocle* est vôtre ami qui produit vôtre merite par tout, qui ne tarit point sur vos loüanges dés que vous disparoissez; vous avez cent & cent fois éprouvé sa fidelité. *Darisis* au contraire est vôtre ennemi, qui au sortir de chez vous

va vous noircir, vous déchirer impitoyablement dans les assemblées : Sous le manteau de l'affection il cache sa perfidie, il ne vous caresse que pour vous séduire. On ne répond rien.

¶ L'homme est vain, superbe ; l'approbation flate sa vanité, & la correction l'humilie ; tous tant que nous sommes nous voulons être toûjours applaudis & jamais repris, & c'est ce qui rend nos meilleurs amis timides, & nos plus foibles ennemis insolens. Les uns se retirent, les autres nous accablent.

☞ *Dorion & Adraste* se flatent à tous momens, s'applaudissent, ne vivent pour ainsi dire que de complaisan-

ce, & se mettent tour à tour au rang des hommes parfaits. On ne risque rien en assurant que dans peu de tems ils se trahiront l'un l'autre; leurs défauts croissent & multiplient de jour en jour, & vont bientôt arracher le voile de complaisance qui les leur cache; alors insuportables l'un à l'autre ils éclateront en reproches amers; aux fades complaisances succederont les discours insultans. Aussi impitoyables critiques que vains Apologistes ils se feront l'un l'autre auteurs de leurs vices. N'est-ce pas là se trahir?

¶ Ceux qui s'aiment jusques dans leur propre foiblesse contribuent bientôt, chacun de sa part, à s'aimer

moins, enſuite à ne s'aimer plus, enfin à ſe haïr. Nul menteur, (c'eſt un oracle de la ſageſſe) n'eſt ami longtems; la verité eſt l'ame de toute bonne amitié.

¶ Le Courtiſan qui vieillit à la Cour meurt preſque toûjours ſans ami.

¶ Etudier chacun de ſon côté la conduite, les manieres de ſon ami, & s'avertir mutuellement & avec confiance de tout ce qui eſt digne de cenſure; c'eſt le moyen de ſe rendre de jour en jour plus aimable l'un à l'autre, & de s'aimer plus tendrement; c'eſt auſſi un des premiers & des plus eſſentiels devoirs qu'exige la bonne amitié, devoir que peu d'amis connoiſſent, & que preſque aucun ne remplit,

plit. Que penſer donc de cette foule d'amis qu'on rencontre dans la ſocieté civile, qui ſe font un art de canoniſer juſques au vice ? eſt-ce politique de leur part ? la bonne politique n'eſt point ennemie de la verité. Eſt-ce politeſſe ? on peut étre poli ſans être menteur. Faux amis que les flateurs.

¶ On compte beaucoup ſur les amis du monde ; rien cependant ſur quoi on doive moins compter. L'éloignement, les affaires, des interêts differens, que dis-je ? une parole indiſcrete, un ſoupçon mal fondé, un dégoût, une legereté d'humeur, un mouvement d'inquietude, un je ne ſçay quoy, un rien, ſources ordinaires de

diviſion entre les cœurs les plus étroitement liez.

¶ Rien de plus fragile que les amitiez mondaines, mais rien de plus ſolide que les amitiez Chrétiennes ; comme elles ſont fondées ſur la charité de J. C. qui eſt immuable, pour être ſeparé de corps on n'en eſt pas moins uni d'eſprit. Deux cœurs Chrêtiens qui s'entreaiment chrêtiennement ſont unis pour tous les temps, & malgré la diſtance des lieux : les amitiez profanes durent trés-peu, au lieu que les amitiez ſaintes ſont éternelles.

¶ Tout doit être commun entre les amis, les honneurs, les richeſſes, les emplois, les dignitez chacun les reſerve pour ſoi. Où eſt donc ce par-

tage ? belles offres de ſervice en apparence, mais dans le fond on ne prétend point uſer ſon crédit pour autrui. On ne ſonge qu'à ſa propre fortune, & nullement à celle de ſon ami. Dés qu'il s'agira de concourir pour le moindre interêt, on eſt prêt de rompre avec lui, de violer ſa foy donnée, d'abuſer même d'une confidence faite pour le traverſer dans ſes deſſeins, pour rendre ſes intrigues vaines, ſes démarches inutiles, & occuper un poſte auquel on n'auroit jamais penſé ſans luí, & auquel on ne ſeroit point parvenu, s'il ne nous avoit communiqué les moyens ſeurs d'y parvenir. C'eſt la politique du ſiecle,

¶ Les bons cœurs de nos

jours ſont comme nos ports de mer où vient moüiller le Pilote accueïlli de la tempête ; comme les grands arbres ſous leſquels vient ſe refugier un voyageur ſurpris par la pluye. On les abandonne dés que le calme ou la ſerenité revient. Amitiez intereſſées, ſocietez mercenaires, dignes d'une ame baſſe.

& Demophile, Vôtre ami arrive, vous communique à la hâte une querelle qu'il vient d'avoir, il eſt appellé en duel, & vous prie de lui ſervir de ſecond. Au moment vous vous croyez obligé par les loix inviolables de l'amitié de l'appuyer de vôtre bras, *je paſſerois*, dites-vous, *pour un malhonnête homme & un traître ſi je l'abandonnois dans*

cette occasion. Déja l'épée à la main vous courez avec lui au devant de cet ennemi commun. O manie ! arrêtez, *Demophile*, où courez-vous ? servir vôtre ami ? ignorez-vous donc qu'il est de l'honnête homme d'appaiser les querelles de son ami & non pas de les vanger ? rien n'est si beau, j'en conviens, que d'épouser vivement en tout & par tout ses interêts, mais ce doit être toûjours avec sagesse, avec moderation & sans injustice. Lui donner une preuve éclatante de vôtre fidelité ? tout le contraire, vous allez lui être infidele ? oüi à lui, à vous-même encore, & à Dieu ; à lui, car c'est trahir son ami que d'accepter l'occasion prochaine de le

faire perir ; à vous-même ; car c'eſt chercher de ſang froid vôtre mort que d'aller braver un ennemi furieux ; à Dieu, car c'eſt violer l'exprés commandement qu'il vous fait d'être pacifique, ſe mettre au hazard d'éprouver pour jamais la rigueur de ſa juſtice, & faire une action d'un moment qui ſera ſuivie d'un repentir éternel. La Religion, la raiſon, l'amitié même vous le défendent ; retournez ſur vos pas.

¶ De tels amis outrez reſſemblent fort à ces amis de la fable qu'on nous décrit errans dans le monde pour vanger une inſulte faite à un de leurs amis. Leur liaiſon tient beaucoup du ridicule romaneſque. Dans les ſiecles paſ-

ſez on en voyoit un grand nombre, il eſt rare d'en voir de nos jours; c'eſt que la plûpart des amis d'aujourd'hui ſont ſages, & que la plûpart des amis de l'ancien tems étoient fols ſur ce point: n'eſt-t-on pas redevable de cet eſprit de ſageſſe au Salomon de la France?

¶ Dans l'Ecole il ſe forme tous les jours des amitiez aſſez bizarres qui ne laiſſent pas d'avoir leur prix. La vraye amitié a toûjours été l'union de deux cœurs, c'eſt-là ſon eſſence & ſa nature; j'en appelle à la notion qu'en ont tous les peuples, & c'eſt ici l'union de deux eſprits. Une queſtion de Theologie, un point de morale, une opinion nouvelle, une idée

de Philoſophie, un ſimple terme en eſt quelquefois l'unique fondement ; l'eſprit ſeul en eſt le principe, le cœur n'y a aucune part?

☞ *Socrate* ſoyez toûjours ami de la verité & jamais de l'erreur : c'eſt ignorer les regles de la vraye amitié que d'aimer juſqu'à un faux raiſonnement de ſon ami ſur tout en matiere de foi, une telle amitié n'eſt pas raiſonnable, elle eſt criminelle, également pernicieuſe & à celui qui aime & à celui qui eſt aimé, nuiſible même à l'Etat & encore plus à la Religion.

¶ Les plus eſſentiels devoirs de l'amitié ne s'oppoſent du tout point aux loix ſacrées de la juſtice, on peut

peut

être tout à la fois & bon ami & grand amateur de l'équité, remplir également les devoirs de l'un & de l'autre, ce double esprit n'est pas chimerique.

¶ Faire du bien à ses amis, quelquefois c'est generosité, & quelquefois c'est devoir; mais voir tout à coup cette multitude de bienfaits oubliez, méconnus, quel comble de chagrin pour un bon cœur !

☞ Le meilleur de mes amis, mon unique confident vient de m'oublier, ébloüi de je ne sçai quel éclat de grandeur où il vient d'être élevé, il ne daigne pas seulement me regarder ; c'est moy qui l'ai produit chez ce Grand, qui lui ai procuré tel & tel Pa-

tron, qui a jetté les premiers fondemens de sa fortune ; crédit, faveur, appui : que ne promettoit-il pas lorsque dans un état mediocre il m'engageoit par les loix de l'amitié à fournir aux frais necessaires pour son élevation ? le fruit de mes services est tout recent, nul citoyen ne l'ignore ; l'ingrat, l'insensible qu'il est, il méconnoit à cette heure son bienfaiteur & son ami, rien n'est capable de lui faire éfectuer ses promesses ; bonne-foy, droiture, équité, reconnoissance, loix sacrées de l'amitié, qu'êtes-vous devenuës ! c'est-là la plainte de tous les jours & de toutes les heures du jour.

☞ L'arrogance de *Dorista*

tomba l'autre jour comme un rocher qui se détache du sommet d'une haute montagne ; ceux qui l'encensoient le voyant écrasé tournerent leurs loüanges en injures, assis tranquillement sur le gazon ils mêlerent leurs ris mocqueurs avec leurs accens pitoyables ; tout abandonna *Dorisias*, je ne dis pas ses amis : *Dorisias* en avoit-il ?

¶ L'ingratitude, le plus noir de tous les vices, est le vice dominant dans la societé civile, & l'amitié est devenuë de nos jours un commerce honteux où l'on donne pour recevoir. L'interêt commence presque toutes les liaisons, l'ingratitude les finit presque toutes.

¶ Qu'on oublie tant qu'on

voudra les faveurs que l'on aura faites, c'eſt l'éfet d'une grande ame ; mais que l'on n'oublie jamais les faveurs que l'on aura reçûës. Ami ingrat, monſtre d'ingratitude.

¶ L'amitié n'eſt autre choſe qu'une parfaite union de deux cœurs que l'inclination fait naître, que la reſſemblance des mœurs forme, que le merite ſoûtient, & que la vertu rend éternelle.

¶ Pour faire deux amis il ſaut trouver une égalité d'humeur, de temperament, de genie & de volonté ; la choſe n'eſt pas ſi aiſée. Les hommes qui naiſſent tous avec un même cœur, un même eſprit, une même ame quant à l'eſſence, naiſſent auſſi tous

avec des desirs presque toûjours differens.

¶ Les cœurs sont encore plus diversifiez que les visages, & pour être de même nature qu'un autre, il ne s'ensuit pas qu'on ait les mêmes inclinations.

☞ Je sçay deux illustres personnes qui se fatiguent à s'écrire, qui s'épuisent en paroles, en expressions, en tours de tendresse, qui par leurs lettres frequentes lassent tout le domestique ; la poste, à les entendre, ne va ni assez souvent ni assez vîte. Leur cœur ne s'épuisera-t-il point à son tour comme l'esprit ? Las enfin de s'écrire, *je vous ayme*, ne se lasseront-ils point de s'aimer ? Amitiez pueriles qui tiennent du badin & du fol

amour, Les amitiez avec les personnes du sexe sont presque toutes de ce caractere, Comme tout ce que pourroient se dire ou s'écrire deux bons amis pour se protester mutuellement qu'ils s'entr'aiment, ne sçauroit égaler ce qu'ils sentent en eux-mêmes : ils ne s'avisent gueres de ces protestations, qui marquent plûtôt une amitié naissante, qu'une amitié formée, & qui à le bien prendre sont de vrayes défiances & d'honnêtes soupçons de leurs cœurs.

¶ Deux veritables amis ne doivent faire qu'un cœur, qu'une ame, qu'une volonté, & ne s'aimer que par inclination.

¶ S'aimer par interêt, c'est bassesse ; s'aimer par recon-

noissance, c'est justice ; s'aimer pour avoir le plaisir d'aimer & d'être reciproquement aimé, c'est ici l'amitié la plus noble, digne d'une belle ame, & qui seule a de quoi satisfaire un bon cœur.

¶ Tout le monde connoît les devoirs de l'amitié, ou du moins se vante de les connoître, & presque personne ne les remplit ; il y a de la gloire à les connoître, & de la confusion à ne pas les remplir.

¶ C'est la joye, c'est aussi le chagrin qui a donné naissance à l'amitié ; si l'homme eût pû vivre sans être jamais dans des transports de joye ni dans des accablemens de chagrin, l'amitié cette fille du Ciel seroit encore à naî-

tre ſur la terre, on en ignoreroit juſqu'au nom. L'homme s'eſt vû dans un excés de bien, & alors il s'eſt fait un compagnon de ſon bonheur; l'homme s'eſt vû peu aprés dans un abîme de mal, & alors il a cherché un compagnon qui pût adoucir ſon malheur.

¶ De ces deux differentes origines de l'amitié, l'homme contracte à l'égard de ſon ami deux differentes obligations, l'une de participer à ſes joyes, & l'amour naturel du plaiſir nous y porte; l'autre de participer à ſes peines, & ce méme amour naturel du plaiſir nous en éloigne. Mais comme l'homme coule la plus grande partie de ſa vie dans l'amertume de ſon cœur, que le plus grand nombre de ſes

jours ſont des jours malheureux ; le premier & principal devoir eſt de ſçavoir temperer à ſon ami tous ſes maux, & d'avoir comme le ſecret de les charmer.

¶ On n'eſt bon ami qu'autant qu'on eſt habile ou du moins porté à diſſiper ces nuages, ces orages, ces tempêtes qui mettent ſi ſouvent un cœur en allarme, & à lui redonner le calme & ſa premiere tranquillité.

¶ Ces jours mortels ſont preſque toûjours des jours ſombres & triſtes : celui qui a le ſecret d'en faire des jours ſerains & heureux eſt un ami ſans prix ; les traits de douce conſolation qu'il porte dans un cœur deſolé, cauſent un certain épanchement de triſteſſe

qui laisse toûjours l'esprit libre & content ; la joye que l'on goûte alors est peut-être la plus douce, la plus solide de toutes les joyes. On se sçait en quelque maniere bon gré d'être en proye à l'affliction, nul ne la goûte qu'il ne soit réellement malheureux, & qu'il n'ait dans son malheur un ami fidéle à ses côtez.

Nos plaisirs s'augmentent lors qu'ils se produisent dans le cœur d'un autre nous-mêmes, & nos chagrins diminuent par la part qu'on y prend.

¶ Tresor de la vie qu'un bon ami ! avec luy l'on est toûjours heureux, ou de beaucoup moins malheureux.

☞ Le jour qu'*Artabase* fut nommé Gouverneur de pla-

ce, on vit les amis se presenter en foule pour l'embrasser; les plus grands appartemens ne suffisoient pas pour les contenir; a-t-il été deplacé? la foule s'est retirée peu à peu, il est resté seul chez lui.

¶ Les amis de table, de jeu, de débauche, de bonne chere se trouvent à tous les coins; dans la pauvreté, la disette, l'affliction, les amis sont d'une tres-difficile decouverte.

¶ *Leonas* est un bon ami; credit, argent, biens, vie même, tout ce qui est à lui est à moi; aprés mille & mille protestations de fidelité, ce seroit folie que de douter tant soit peu de la sincerité de ses sentimens, que de le

ſupçonner de la moindre infidelité. Vous qui parlez de la ſorte, ne précipitez point tant vôtre jugement ; attendez qu'il ait effectué ſes belles paroles ? alors j'y conſens, donnez-lui avec profuſion de tels éloges, annoncez-le par tout comme le modele des bons cœurs. La proſperité fait naître les amis, l'adverſité ſeule les éprouve.

¶ Point de variation quand on s'aime d'une amitié ſainte & Chrétienne, heureux ou malheureux tout eſt égal. La vertu eſt la même, elle brille d'un nouvel éclat dans l'adverſité, on revere & on cherit dans la mauvaiſe fortune celui qu'on cheriſſoit ſeulement dans la bonne.

¶ Un homme de bien affligé eſt par raport à ſon ami un objet de veneration & d'affection tout enſemble ; & celui qui lui eſt fidele dans ſes malheurs donne une marque authentique du deſintereſſement de ſes démarches, & prouve évidemment, que c'eſt la perſonne qu'il a toûjours cheri & non ſes biens, ſes honneurs, ſes plaiſirs, ſa bonne chere ; juſques-là on a lieu d'en douter.

☞ Nul fondement à faire ſur un ami, qu'auparavant l'on n'ait été malheureux.

☞ Le Chevalier de R** & l'Abbé de L** par une mutuelle communication de penſées, de deſirs, de volontez goûtoient des plaiſirs indicibles ; à de nouveaux jours

ſuccedoient de nouveaux épanchemens de cœur, jamais las de s'aimer & de ſe le dire, ils ſouhaittoient d'être éternellement enſemble, & eſperoient de ne ſe quitter qu'à la mort; un emploi, un voyage, une affaire ſurvenuë tout d'un coup les a ſeparez. Dans ces jours d'abſence tout leur eſt fade & inſipide, rien ne leur plaît: comme il eſt de la nature de tout bien de faire encore mieux ſentir ſon prix & ſa valeur par ſa perte que par ſa poſſeſſion, on ne connoît auſſi jamais mieux combien vaut un bon ami que quand on en eſt ſeparé; ſans ceſſe ſe preſente à l'eſprit ſon merite & ſon affection; ſes bonnes qualitez paſſent & repaſſent tour à tour dans le

ſouvenir : tantôt c'eſt ſa droiture & ſa probité, tantôt ſa ſincerité & ſa confiance, tantôt la bonté de ſon cœur bien fait, tantôt la penetration de ſon eſprit juſte, & toûjours ſon grand fond de tendreſſe & ſon attachement inviolable ; plus il merite d'être aimé, plus le ſouvenir en eſt agreable ; & plus le ſouvenir en eſt agreable, plus le deſir de le revoir eſt ardent. Les affaires pour importantes qu'elles ſoient ne ſe traittent pas aſſez vite, les voyages ſont trop longs ; les momens ſont des jours & les jours des ans : ces murs de ſéparation ſont venus à ſe briſer : quels tranſports de joye, quels épanchemens de cœur, quels plus vifs embraſſemens ! plus l'ab-

ſence a été rude, plus la preſence eſt douce. Le Chevalier & l'Abbé étoient heureux avant leur départ, ils le ſont encore plus depuis leur retour.

¶ Les ſeparations de deux perſonnes bien unies ſont toûjours des augmentations de tendreſſe, & leur abſence bien plus que leurs petites querelles des renouvellemens d'affection. Quelque éloignez qu'ils ſoient l'un de l'autre, il y a toûjours entre leurs cœurs une voye ſecrette de communication qu'on nomme ſimpathie, par laquelle ils vont ſans interruption de l'un à l'autre, & s'entretiennent ſans parler de leurs plus intimes confidences,

¶ L'éloignement qui affoiblit l'amour, fortifie l'amitié; pour

pour se voir plus volontiers, il faut passer quelque tems sans se voir. Le meilleur, des amis peut se rendre importun s'il manque de politesse.

¶ Le cœur de l'homme est fait pour aimer; que de ruptures cependant entre les amis, & pour quels foibles sujets? un raport, un soupçon, un devoir negligé, renversemens ordinaires de l'amitié.

¶ Un esprit trop facile à écoûter, trop prompt à croire, trop rigoureux à exiger ne sçauroit être de bon commerce.

¶ Deux amis sont-ils mécontens l'un de l'autre; comme il y a presque toûjours du mal entendu, qu'ils se voyent incessamment, qu'ils s'expliquent ensemble; un tiers

pour soûtenir les interêts de l'un ou de l'autre avec trop de chaleur, a coûtume de desunir davantage deux cœurs encore assez bien unis; qu'on menage seulement leur entrevûë.

¶ Il est de la foiblesse du cœur humain de manquer, & il est du bon ami de se racommoder au plûtôt.

¶ *Crisomene* vôtre ami est-il devenu méchant, vitieux, libertin? plus de mesures à garder, rompez avec lui, mais rompez sans éclat; il ne faut point dit l'Orateur Romain déchirer l'amitié, il faut tout doucement la découdre.

¶ Pour cesser d'être ami de *Lucrose* vous ne devez point devenir son ennemi; il est de l'honnête homme de respec-

ter jusqu'à la mort son ancien choix ; ami ou ennemi, que le sceau du secret soit toûjours sacré ; en user autrement c'est manque de bonne foi, de droiture, d'équité ; c'est le moyen de se faire une réputation de confident traître.

¶ *Vivre avec nos amis, comme s'ils devoient être un jour nos ennemis* ; cette maxime de cet ancien Philosophe d'Athenes est entierement contraire à la bonne amitié, à considerer pourtant la vicissitude du cœur humain, ses perpetuelles inconstances, cette foule tumultueuse de passions & d'interéts differens, qui le mettent dans de si differentes agitations, elle a son mete, puisqu'elle produit une

fort grande sûreté dans le commerce de la vie.

¶ Les ruptures égalent presque les liaisons, n'en a-t-on point de sujet legitime ? on en cherche les occasions, & ces occasions tantôt on les donne, & tantôt on les prend, le premier caractere est celui d'un faux ami, le second d'un amifier & indifferent.

¶ La politique forme quelques liaisons, la simpathie seule a droit de les conserver.

¶ L'honnêteté sans l'amitié manque d'agréemens & l'amitié sans honnêteté manque de politesse. Pour être bon ami, il faut être honnête homme, & pour être ami agreable il faut avoir de l'esprit, & de bonnes manieres.

L'esprit & le cœur concourent pour faire l'ami parfait. Qu'heureuse est la personne qui a le Comte de B. R ** pour ami.

¶ Il ne faut point aimer les amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; & l'on ne doit se dire de bouche que l'on s'aime, qu'aprés que les manieres l'ont dit depuis tres-long-tems.

¶ L'amitié est une passion paisible, les femmes du commun n'en sont point capables, car toutes leurs passions sont violentes.

¶ Une femme coquette est vaine, legere, volage; elle n'aime rien, & se contente de paroître aimable: une femme galante est intrigante, passionnée, changeante;

elle aime, & veut absolument être aimée. Il suffit à une coquette de couler ses jours dans des amusemens continuels, mais il faut à une femme galante des engagemens réels & successifs. La coquetterie est un foible de l'esprit, & la galanterie est un vice du cœur; l'amitié est ennemie de l'une & de l'autre.

☞ Une femme laide, mais naturellement coquette, ne se rend jamais sur l'envie qu'elle a de plaire, tous les jours elle en vient à quelque artifice nouveau dans l'esperance de surprendre & d'ébloüir, & tous les jours elle est elle-même sa duppe.

☞ *Lison*, vous vous trompez, si avec ces riches parû-

res, cette demarche affectée & ce visage étranger, vous pensez être enfin devenuë aimable ; nulle metamorphose, pur travestissement & vraye mascarade. L'on separe tout cet attirail de vanité, l'on perce à travers, & l'on découvre comme dans un lointain ces traits de laideur que vous prétendez cacher : découverte honteuse pour vous, mais affreuse pour quiconque a des yeux.

☞ Vous êtes belle, vous êtes laide ; point de minauderie ni d'affectation, moins d'ajustement, un peu plus de naturel. Une beauté negligée est plus piquante & une laide moins parée est moins dégoutante.

¶ Les femmes ne s'aiment

point les unes les autres par les mêmes raisons qu'elles aiment les hommes. La beauté, les agréemens & les manieres qui les portent à aimer ceux-ci, font naître entr'elles l'antipathie & la haine.

Les femmes galantes cherchent à se faire aimer des hommes, & par leurs mignardises, leurs dedains & leurs petits airs de fierté, elles trouvent précisement le contraire.

¶ Un galant craint un rival, & ne craint point un ami, d'où vient; c'est que celui-là brûle du même feu que lui, & que celui-ci est sans passion.

Un ancien galant à qui il ne manque souvent que le nom de mari, prend celui d'ancien

d'ancien ami, par là il met l'honneur de sa femme pour qui il soûpire en sureté & sa propre vie à couvert. Ces amans en titre d'amis fourmillent dans tous les coins; nôtre siecle de tous les siecles le plus sociable, est aussi celui où ils joüissent d'une plus criminelle liberté, & on ne se plaindra point de nos jours de la rareté de tels amis.

¶ Si une jeune personne connoissoit le prix d'un veritable ami, elle ne le sacrifieroit point aux caprices d'un amant passionné, & l'amitié cette divine vertu, ne seroit point si souvent le joüet de l'amour prophane.

¶ Qu'il est difficile à un homme de se conserver deux

bonnes amies tout à la fois ; la jalousie qui regne entre les femmes ne le laisse pas joüir long-tems de ce double commerce. Qu'il dérobe ses démarches, qu'il cache ses pas tant qu'il voudra ; en fait d'intrigues les femmes vont plus loin que les hommes, tôt ou tard il faudra necessairement opter, ou se resoudre à les perdre toutes deux.

¶ Les amitiez entre les personnes de different sexe sont extrêmement délicates, il est aisé de franchir les bornes que prescrivent la raison & la religion. L'amour naît brusquement, & une jeune fille qui dans sa retraite se contente d'une bonne amie, dés qu'elle familiarise avec les hommes a grande peine de se

contenter d'un seul amant.

¶ Les anciens s'entendoient mieux que nous en amitié, & en fait de societé; nôtre siecle n'a peut-être sur les siecles passez que le funeste avantage de s'entendre mieux en amour.

¶ Un ami est ordinairement aimé, & un amoureux tres-souvent ne l'est point. Seroit-ce qu'on regarde celui-là comme un homme sage, prudent, que la raison conduit; & celui-ci comme un homme déreglé, furieux, que la passion entraîne.

Une Dame prudente aïant un jour un secret important à communiquer, demeura quelque tems à se determiner à qui elle en feroit confidence, si ce seroit à son

ami ou à ſon amant : comme elle étoit dans cet embarras, un Abbé homme d'eſprit vint lui faire viſite ; inſenſiblement la converſation tomba là-deſſus, & elle lui fit cette propoſition. *Dites-moi*, cher Abbé, *lequel des deux eſt plus capable de garder un ſecret ? Eſt-ce un ami ou un amant ?* l'Abbé parut tout-à-coup un peu embarraſſé, tantôt il opinoit en faveur de celui-là, tantôt en faveur de celui-ci. *Madame*, lui diſoit-il, *la paſſion rend quelque fois auſſi circonſpet que la raiſon, l'on voit des amans qui ont plus de conduite que certains amis, & des amis qui en ont plus que certains amans, il eſt des fols qui ont des intervales de ſageſſe, & des ſages qu'on prendroit en certaines*

occasions pour des fols. Vn ami est quelquefois fidele; quelquefois infidele, il en est de même d'un amant. La conversation finit, & l'Abbé sortit sans rien decider. La Dame prit enfin d'elle-même le parti de faire une fausse confidence à son ami, & d'en faire une autre toute differente à son amant, afin de sçavoir par là à qui des deux elle devoit se fier. Peu de jours aprés elle sçût que l'amant l'avoit trahie, & que l'ami lui avoit été fidele : la voila satisfaite & toute resoluë de s'ouvrir à son ami, & de lui communiquer son secret important; mais qu'arriva-t'il, dés le même jour qu'elle lui en fit confidence, son ami la trahit à son tour. Un tel exemple prouve qu'il

n'y a rien à compter ni sur les amans ni sur les amis d'aujourd'hui.

¶ Je crains de loüer & de ne pas loüer ces illustres Heroïnes, qui à la mort de certains grands hommes se sont si genereusement enfoncé le poignard dans le sein ; si c'étoit par un pur principe d'amitié je les louë, autrement je les blâme ; peut-être que la Reine Artemise qui aprés la mort de son époux avalla les cendres de son corps, étoit une épouse passionnée, & que Porcie fille de Caton, qui à la nouvelle de la défaite & de la mort de Brutus avalla des charbons ardens pour ne point survivre à sa douleur, n'étoit qu'une bonne amie.

¶ Depuis plusieurs siecles

on dit qu'un bon ami eſt un treſor, il me ſemble qu'on n'a point encore dit ce que c'eſt qu'une bonne amie. Hazarderai-je de dire, que c'eſt une femme qui avec les agrémens de ſon ſexe, a toutes les qualitez d'un honnête-homme; ou ſi l'on aime mieux, que c'eſt une femme qui par ſon doux commerce, fait goûter à un ami tout ce que l'amitié a de plus délicat & de plus delicieux?

☞ *Palmiſe* fait la joïe & les delices d'un païs où regnent les plaiſirs, les ris & les jeux; elle eſt l'ame de tous les divertiſſemens & de toutes les fêtes qui s'y donnent; elle laiſſe voir dans la vivacité de ſes yeux tout ce qu'elle ſera un jour de grand; elle re-

leve la regularité de ſes traits & la richeſſe de ſa taille par un certain air ouvert, & je ne ſçay quel brillant qui ébloüit tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher, ſi elle badine, c'eſt toûjours avec majeſté ; ſi elle parle, c'eſt toûjours avec eſprit ; ſi elle ſe montre, c'eſt toûjours en brillant d'un nouvel éclat ; elle ne ceſſe point d'embellir, & paroît chaque jour avec des graces nouvelles ; en un mot à meſure qu'elle croît en âge, elle croît en beauté, en ſageſſe, en merite, en amabilité : qui pourroit s'empêcher de l'aimer tous les jours davantage ?

☞ *Clelie* a le cœur grand, noble, élevé, digne de ſa haute naiſſance : juſqu'au mi-

lieu des plaisirs & des fêtes, elle deploye une grandeur d'ame, une noblesse de sentiment, une élevation de genie au dessus de son sexe, tout porte en elle un caractere de grandeur qui lui est particulier, comme ces illustres Heroïnes des siecles passez, elle se fait aimer & admirer tout ensemble.

☞Une belle femme d'un merite solide que le sang & la naissance illustrent moins que ses qualitez personnelles, aimable par ses graces qui sont répanduës sur toute sa personne, estimable par la noble regularité de sa vie, admirable même par les rares exemples de sagesse qu'elle donne à la Cour, est une femme heroïque, digne de

veneration & d'eſtime.

Emire eſt née ce que les autres femmes ne ſont ordinairement qu'à force d'âge & de reflexion ; Dame Chrétienne que la ſageſſe a pris ſoin d'élever dés le berceau, dont on a admiré la vertu dans un âge où les autres en ſçavent à peine le nom, & qui dans le choix des plaiſirs qu'offre tous les jours la Cour, a toûjours préferé ceux qui perfectionnent la raiſon à ceux qui la corrompent ; épouſe tendre & fidele, qui ne s'eſt jamais occupée que du grand merite de ſon époux, qui en a fait tous les jours de ſa vie l'objet de ſes plus cheres delices, & qui n'a trouvé dans les plus grands hommes du ſiecle que des nou-

veaux motifs d'eſtimer & d'aimer davantage le grand homme que le Ciel avoit formé pour elle.

☞ Peut-on aſſez celebrer *Alcidamie* dont la probité, la modeſtie & la ſageſſe ne ſervent qu'à relever les charmes auguſtes de ſa perſonne; elle ne fait rien qu'elle ne l'accompagne de mille & mille agrémens, elle ne parle de rien qu'elle n'embelliſſe: les graces ne la quittent point, & elle ſera toûjours une des plus belles femmes de ſon ſiecle. Fille de Heros, elle en a toutes les vertus, les inclinations & les airs, & il n'y a qu'un Heros qui puiſſe aſſortir un ſi grand cœur.

☞ *Ceſonie* ne fait pas moins d'honneur à la gloire de ſon

sexe par la beauté de son esprit, que par la douceur de ses traits. La vivacité de ses pensées, la justesse de ses raisonnemens, l'étenduë de ses connoissances tient dans l'admiration tous ceux qui ont l'honneur de converser avec elle. Son plus doux plaisir est de cultiver son esprit naturellement fait pour les belles sciences, & de l'enrichir de jour en jour des plus estimables tresors de l'antiquité; faut-il s'étonner si dés ses plus tendres années elle est l'amour des beaux esprits, & si l'on la regarde comme la Sapho de la Cour la plus polie & la plus spirituelle de l'Europe.

☞ Une jeune Princesse est venuë au monde selon le cœur de Dieu, avec de nobles in-

clinations pour le bien : élevée dans l'école de la vertu, nourrie dans le goût de la solide pieté, elle n'a qu'à suivre les mouvemens de sa belle ame pour donner des exemples de sagesse ; son naturel heureux ne laisse presque rien à faire à son éducation ; le bel esprit & le bon cœur en elle ne sont point une chose acquise, mais un bien hereditaire; elle commence à briller dans ces cercles où se trouve réüni tout ce qui s'appelle la gloire du monde, & elle montre déja qu'elle n'aura jamais de plus doux plaisirs que celui de faire des heureux. Fortuné mille fois le Prince à qui le Ciel reserve un si riche tresor d'amabilité.

☞ *Iphile* est encore plus

connuë par la nobleſſe de ſon cœur, que par l'antiquité de ſon nom: née, ce ſemble, pour obliger, elle compte entre ſes plus doux plaiſirs les offiçes qu'elle peut rendre, & loin de refuſer ſon credit, elle ſaiſit en quelque maniere les occaſions de le faire paroître. L'on va toûjours chez elle avec un nouveau plaiſir, parce qu'elle reçoit toûjours avec une nouvelle bonté; par ſes manieres aimables, elle ſe fait aimer de tout le monde.

¶ L'amitié n'eſt point indigne des Heros; Alexandre le plus fier des Potentats cultivoit un grand nombre d'amis, & on ſe ſouviendra éternellement de ce qui ſe paſſa aprés la bataille d'Arbelle. Darius étant vaincu, ſa me-

re, son épouse & ses sœurs entrerent toutes éplorées dans la terre du vainqueur pour implorer sa protection ; la crainte, la confusion & le desordre où étoient ces Princesses, ne leur permit pas de le distinguer, elles ses jettent aux pieds d'un Courtisan nommé Ephestion ; à l'heure même connoissant leur mépriſe, elles pâlissent, se troublent encore, & se prosternent toutes tremblantes aux pieds d'Alexandre. *Rassurez-vous, c'est-là Alexandre*, leur dit alors ce grand homme en leur montrant Ephestion ; sentiment digne du plus fameux conquerant du monde, parole memorable, qui independamment de toutes ses conquêtes, ses victoires & ses

triomphes, l'auroit rendu immortel à jamais.

¶ *Craterus aime le Roi, & Epheſtion aime Alexandre*, diſoit un jour Alexandre lui-même en parlant du caractere de ſes amis. Craterus étoit donc un faux ami, qui n'étoit attaché qu'à la dignité d'Alexandre, & Epheſtion un ami veritable qui étoit attaché à ſa perſonne.

☞ *Æmile* aime le Roi & encore plus la perſonne du Roi. Cet illuſtre Seigneur de la Cour, toûjours occupé de la gloire de ſon Souverain, toûjours attentif au bonheur de ſes peuples, toûjours ſenſible aux beſoins de ſon Etat; cet homme fidele à Dieu & aux hommes, qui ne ſe ſert de ſon grand credit auprés du Prince, que pour faire des heu-

heureux, auſſi prêt à ſecourir l'étranger, qu'à proteger le ſujet fidele, plus eſtimable encore par les qualitez de ſon cœur que par la beauté de ſon eſprit, a gagné l'eſtime & l'affection d'un grand Monarque, qui ſe connoît mieux que tout autre en mérite. Un grand cœur ne peut être touché que d'un grand merite, & pour être l'ami d'un Roy & d'un tel Roy, il faut avoir ſoi-même en quelque maniere le merite d'un Roy. Il ſuit de là qu'*Æmile* eſt un des hommes de ſon ſiecle des plus meritans & des plus accomplis, & que s'il eſt ami du Roy, il eſt digne de l'être.

¶ Paſſer ſes jours parmi le tumulte & le fracas de la guerre; au milieu du fer &

du feu, & comme dans le sein de la mort ; exposer à tout moment une vie précieuse pour la gloire du Souverain, & pour le salut de l'Etat; Amitié inestimable, utile à la patrie, avantageuse aux peuples, glorieuse au Souverain, dont on soûtient les droits : amis du Prince & de l'Etat que ne meritez-vous point !

☞ *Ariste* est né brave, genereux & vaillant ; animé dés son enfance d'une ardeur guerriere, il ne soûpire qu'aprés les occasions de signaler son zele pour la Couronne ; issu de la race des Conquerans, quelle plus legitime esperance que s'il paroissoit au milieu du champ de Mars, il feroit à son tour quelque belle conquête ! Avec la gran-

deur de son nom, passeroit d'abord chez les ennemis la terreur de ses armes. Les fils, les petits-fils des grands hommes heritent pour l'ordinaire de leur valeur, & la bravoure chez les Heros n'a point coûtume de degenerer.

¶ Pour être heureux dans la vie, il faut avoir un bon ami, & la chose du monde la plus rare c'est un bon ami : de ces deux principes dont chacun demeure d'accord, que conclure necessairement ? si ce n'est que la plûpart des hommes vivent malheureux.

¶ La simpathie est un commencement d'inclination, l'inclination un commencement de bienveillance, la bienveillance un commencement d'amitié, & la parfaite amitié est

l'union de deux cœurs.

¶ La vertu est le fondement de l'amitié ; plus il y a donc d'amis, plus il y a d'hommes vertueux, & plus il y a d'hommes vertueux, plus la Religion est honorée, & mieux l'Etat est servi.

☞ Certains devots austeres se deffendent d'aimer comme d'un foible, leur imagination échauffée ne leur permet pas de distinguer entre l'amitié en elle-même & l'excés de l'amitié ; faut-il les desabuser par principe ? L'amitié est un don du Ciel, le Fils de l'homme l'a pratiquée sur la terre, c'est donc une vertu. Tout excés est vice, par consequent le trop aimer est vicieux & reprehensible. Reformateurs du genre humain,

je vous fais maintenant cette proposition, *est il permis d'aimer*? D'un air sec & d'un ton décisif, vous répondez absolument que non. Ne devois-je pas m'attendre à une pareille décision? de tels Casuistes sont-ils raisonnables?

¶ Sous le voile sacré de l'amitié que de liaisons prophanes, que de commerces honteux, que d'intrigues abominables ne cache-t'on point! Une mere prude qui permet à sa fille de se faire un ami, consent, sans le lui dire, que sa fille ait un amant.

¶ La devotion est devenuë de nos jours un rafinement d'intrigue, & les societés les plus suspectes sont celles qui se forment aux pieds de Autels & dans des Oratoires en-

tre des personnes de different sexe qui font parade de vertu & de reforme. Faux devots, fausses devotes, je parle à vous.

☞ Un vray Pasteur des ames prêche, catechise, exhorte le roturier comme le noble, la pauvre veuve comme la grande Dame, débite à tous une même morale, mais une morale saine, sûre, également éloignée de la moindre apparence de relâchement & de tout excés de severité : tout penetré de ses obligations, on le voit sous le chaûme consoler une femme desolée avec un visage plus satisfait, que quand sous un lambris doré il s'entretient avec une Duchesse. Il ne fait acception des personnes, que pour se precau-

tionner davantage contre les devots artifices d'un sexe trompeur. Pasteur commun & universel, il aime indifferemment toutes ses brebis, & ne passionne que la vertu.

☞ Habile & sage Casuiste, tirez-moi de l'embarras où je suis : si je vois jamais une dévote courir aprés son directeur, & un directeur s'entêter de la diriger, que devray-je penser ? Que c'est passion ou pure amité ? répondez-moi, vous ne dites mot; ah je vous entends, homme de Dieu ! La charité que vous avez pour vôtre prochain vous empêche de vous expliquer.

¶ L'estime peut être sans amitié, mais l'amitié ne peut être sans estime ; celle-ci attire la confiance, & cet autre le respect.

¶ Chacun trouve dans son propre cœur les principes d'aimer, & on n'a qu'à pratiquer soi-même ce que l'on desire dans les autres.

¶ Le choix d'un ami doit être libre & volontaire, on n'aime point par force ni par contrainte ; le cœur qui en tant d'occasions vend en partie sa liberté, la conserve alors toute entiere, & l'on ne doit jamais recevoir un ami de la main d'un autre, si ce n'est pour éprouver s'il est digne de l'être.

¶ Je l'aurois dit en prose, si un Poëte ne l'avoit dit si joliment en vers.

Les amis de l'heure presente
Ont la nature du melon,
Il en faut bien goûter cinquante
Avant que d'en trouver un bon.

¶ Il

¶ Il paroît de tems en tems dans les Cours des hommes rares par leur sincerité, leur droiture & leur bon cœur; on s'empresse à l'envi de les mettre au nombre de ses amis, on y réüssit, mais on ne tarde pas de rompre avec eux. La fourberie qui regne parmi le commun des Courtisans, ne s'accommode point de la probité de ces hommes rares.

☞ Ce Prélat sçavant & modeste, en qui les moindres vertus donnent du relief aux grandes; cet homme vrai, bon, sincere envers Dieu & envers les hommes, d'un exterieur simple, d'un caractere droit & d'un commerce agreable, je ne puis m'empêcher de le proposer comme le modele d'un veritable ami

Chrétien. Je loüe le Prince de l'avoir rapproché de la Cour ; ſon exemple ne pourroit-il point engager le Courtiſan à devenir bon ami ;

¶ Un grand parleur, un mauvais plaiſant, un homme glorieux, entêté de ſa figure, qui parle de ſoi avec confiance & des autres avec mépris ; un homme naturellement fier, dur & hautain, ſans mœurs ni probité ; un homme de nul jugement, qui court legerement toutes les ſocietez ; un tel homme n'a rien qui puiſſe vous engager à être ſon ami.

☞ Il eſt quantité de ces genies vains, familiers, hardis à ſe produire d'eux-mêmes chez les Grands, à s'inſinuer dans des cercles reſpe-

ſtables où ils ne ſont point connus : ſe trouvent-ils par hazard avec une perſonne de diſtinction & de merite au jeu, à la promenade, dans un repas, dans une fête ; dés le même jour ils vont s'annoncer partout comme ſes amis intimes, ils vous offrent un credit & une protection qu'ils n'ont pas, & s'engagent de vous faire connoître la perſonne dont ils ſont à peine connus. *Xantippe*, c'eſt-là ton caractere ; parle-t-on d'un Miniſtre d'un Prince ? à l'inſtant tu t'écries, *c'est mon bon ami*, d'une Ducheſſe, d'une Princeſſe ? *c'eſt ma bonne amie* ; pour moi je doute fort que telles gens ſçachent ſeulement qui tu es ?

¶ Je deteſte cette race

d'hommes trompeurs, successivement fideles & perfides, sinceres & fourbes, aussi prêts à vous abandonner qu'à vous défendre; qui vous caressent le soir, qui dés le matin vous trahissent; toute leur conduite n'est que fausseté; ils n'agissent qu'au gré de leur amour propre, & ne cherchent que leur utilité personnelle. Que je plains ces simples d'esprit & de cœur qui leur servent de joüet!

¶ S'il est difficile de se faire un ami, il l'est encore plus de s'en faire un second, un troisiéme; la pluralité des amis est moralement impossible, & ceux qui se vantent à toute heure d'en avoir plusieurs, en manquent presque toûjours dans le besoin; ce

grand nombre d'amis leur échappe au moment qu'ils voudroient les employer.

¶ Une affection partagée entre plusieurs personnes ne peut être que mince ; comme il regne dans l'amitié une grande égalité, aime-t-on médiocrement, on est mediocrement aimé.

¶ La jeunesse est trop inquiéte & captieuse pour se fixer à un ami, il faut attendre l'âge de maturité, ce n'est gueres qu'à vingt-cinq ou trente ans qu'on peut hazarder de dire, *j'ai un ami pour toute ma vie.*

¶ Il est permis & loüable même de se faire, si l'on peut, tous les jours des amis nouveaux ; mais il est défendu, & c'est une chose trés blâ-

mable de preferer un nouveau venu à un ancien ami.

¶ Un ami nouveau peut bien l'emporter en tendreſſe, en empreſſemens, en demonſtrations exterieures; mais un ancien ami l'emportera toûjours en ſolidité, en ſageſſe, en bons conſeils. Celui-là ſera, ſi vous voulez, pendant un certain tems plus agréable, mais celui-ci ſera toûjours plus utile.

¶ L'eſprit du ſiecle eſt de negliger des anciens amis, de ſe relâcher des empreſſemens qu'on avoit pour eux, & de leur dérober les égards qu'on leur doit. Ordinairement de deux amis le moins conſideré eſt celui qui nous eſt attaché depuis un plus long-tems; plus on eſt ſûr de ſon bon

cœur, moins on lui témoigne de la tendresse ; on s'endort sur sa fidelité, & cet ami si ancien, si fidele, meurt sans qu'on le pleure.

¶ Ce n'est point être infidele que de rompre avec un scelerat que vous reconnoîtrez depuis peu s'être livré au crime ; avec une fourbe qui vous aura trahi, avec un ingrat qui vous aura méconnu ; c'est être fidele à Dieu, à la patrie, à soi-même.

¶ Le cœur a ses limites comme l'esprit, & l'homme n'a qu'une certaine mesure de sentiment & de connoissance : prétendre aller au de-là, c'est viser à l'impossible.

¶ Je fuis & j'abhorre ces docteurs en amitié, qui affectant une superiorité pedan-

resque moralisent à tout moment, & qui sous pretexte de déployer toutes les regles d'aimer, representent l'amitié avec un visage austere qui veut qu'on s'asservisse scrupuleusement à ses loix. L'amitié dans son essence est pur sentiment de l'ame, & ces faux sages de la Republique, par leurs maximes outrées, en font un art impratiquable.

☞ Faire l'important, chercher à se rendre necessaire dans une famille, gouverner despotiquement l'époux, l'épouse & les enfans; leur rendre de tems en tems quelques petits services, & pécher toûjours dans la maniere de les rendre, soit en les publiant, soit en les exagerant: Une infinité de gens dans le monde donnent

dans ce faux caractère d'ami.

¶ Il ne faut point penſer à gouverner vôtre ami, ni permettre qu'il vous gouverne ; l'empire & l'aſcendant que l'un prendroit ſur l'autre rendroit vôtre déſunion immanquable. Que la raiſon ſeule vous gouverne tous deux, & regle toutes vos démarches : tout va de pair dans l'amitié.

¶ Dans le commerce de la vie les hommes ne peuvent ſouffrir d'être gouvernez par d'autres hommes, ni les femmes par d'autres femmes. Un homme au contraire ſe laiſſe volontiers gouverner par une femme, & une femme par un homme : l'inclination que l'un ſent pour l'autre l'empêche de ſentir ſa dépendance.

¶ La haine, la jalousie, la dissimulation, l'interét, l'infidelité, les differentes passions causent à tout moment des inquiétudes mortelles ; l'amitié seule procure des jours tranquilles ; elle est toûjours accompagnée de bienveillance, d'inclination, de franchise, de sincerité & d'une fidelité inviolable ; est-il rien dont on dût faire plus de cas ?

¶ Dans le fêtes & dans les repas, dans les cercles & dans les compagnies, on ne goûte tant de douceurs, tant d'agrémens, & tout ce qu'on appelle les agréables, les charmans plaisirs de la societé, que parce que dans ces sortes d'occasions chacun prend les dehors & la ressemblance d'un

ami. Que seroit ce si le cœur y avoit part ?

¶ La raillerie est contraire à l'amitié ; pour être sûr qu'on ne raillera jamais ses amis, il faut commencer par perdre l'habitude de railler les plus indifferens : un bon mot échappe sans le vouloir, le cœur devient aisément la victime de l'esprit, une simple parole rend mille protestations d'amitié vaines & inutiles ; un railleur de profession meurt toujours sans ami aprés avoir vecu de même.

¶ La jeunesse est d'elle-même aimable, & on ne sçauroit s'empécher de l'aimer, sur tout quand elle n'est point vicieuse, & qu'elle conserve encore son innocence ; mais que n'est-elle point, lorsque

le merite & la vertu n'attendent pas la maturité de l'âge.

¶ Un cœur borné & retreſſi, qui ſe propoſe d'aimer juſqu'à un certain point ; qui s'engage à rendre ſeulement tels & tels bons offices dans telle & telle occaſion ; qui preſcrit des limites à ſon affection, & qui ſe fait pour ainſi dire, une petite ſpece de bienveillance au delà de laquelle il n'aime rien, ne peut avoir place parmi les bons cœurs ; cette eſpece d'inclination n'eſt ni amour ni pure amitié, & je ne ſçai comment l'appeller.

☞ Homme dur, auſtere, ennemi de la ſocieté, qui paſſes ta vie renfermé dans toi-même, ſans aimer ni être ai-

mé de qui que ce soit ; qui pleurera à tes funerailles ? le tems des pleureuses * n'est plus ; que dis je ? qui vit sans cœur peut-il craindre pendant sa vie de n'être pas regretté aprés sa mort ?

* Femmes qui du tems des Romains étoient païées pour pleurer, se lamenter & pousser des cris lugubres, indifferemment à toutes les funerailles.

¶ Le goût de l'amitié est aussi arbitraire que celui de l'amour : qui veut de la maturité & du serieux dans un ami, qui de la jeunesse & du badin, qui aime une belle personne en qui la raison est comme ensevelie, qui un petit monstre, mais tout plein d'esprit ; celui-là cherche un cœur bon, sincere, loïal ; celui-ci un esprit droit, agréable & ouvert ; cet autre demande des manieres officieuses & caressantes : chacun selon son genie se fait un ami à sa mode.

¶ Il n'eſt jamais permis de manquer à Dieu, à ſon Roi, à ſa patrie & à ſa foi pour plaire à ſon ami. *Ami juſqu'aux Autels*, ſentence d'un ancien Philoſophe payen qui doit ſervir de maxime à un ami Chrétien.

¶ Quand on a eu la force de ſuivre conſtamment ſes amis dans leurs diſgraces, on eſt en droit de les cultiver hardiment juſques dans leur plus haute élevation : le monde le plus malin ne ſçauroit y trouver à redire ; mais les abandonner dans la mauvaiſe fortune, & revenir à eux dans la bonne, c'eſt l'idée la plus juſte que l'on puiſſe donner d'un malhonnête homme

¶ Un homme vicieux n'eſt touché que du vice, & un

homme vertueux n'eſt touché que de la vertu ; deux cœurs ſi oppoſez ne ſçauroient ſentir de l'inclination l'un pour l'autre ; & l'homme vicieux, s'il veut devenir l'ami de l'homme vertueux, doit neceſſairement ſe laiſſer toucher à la vertu.

¶ Les loix de l'amitié ſoûtiennent celles de l'Etat : le Prince, la patrie & la Republique ne ſont jamais mieux ſervis que quand les eſprits & les cœurs s'uniſſent enſemble ; les ſocietez particulieres loin d'affoiblir la ſocieté generale, comme le publient certains miſantropes, la fortifient, & l'on n'eſt bon ſerviteur, bon citoien, bon ſujet, qu'à proportion que l'on eſt bon ami.

¶ L'honorable, l'agréable & l'utile se trouvent dans l'amitié, & je ne sçache pas que le Ciel ait accordé aux hommes un plus precieux don aprés la fageſſe.

¶ Etre caution pour ſon ami dans une affaire de conſequence, lui ouvrir ſa bourſe, c'eſt une marque d'affection ordinaire ; expoſer ſa vie, riſquer ſa fortune pour ſoûtenir ſes interêts, c'eſt une marque d'affection non commune : mourir genereuſement pour lui, c'eſt le dernier dégré de la plus heroïque tendreſſe ; j'oſe ajoûter ici, que mourir pour une beauté qu'on adore, c'eſt la plus inſigne des folies.

¶ Pilade & Oreſte ces deux amis tant renommez, ne faiſoient

soient qu'un cœur & qu'un esprit ; mêmes inclinations de part & d'autre, mêmes traits de visage, même fleur de jeunesse, même âge, mêmes habits, mêmes armes, mêmes ris ; mêmes jeux ; il étoit impossible de distinguer qui étoit Pilade & qui étoit Oreste, si parfaite étoit la ressemblance. Le destin ordonne qu'Oreste perisse ; on les fait paroître tous deux, on les examine, on les interroge ; on veut sçavoir d'eux-mêmes qui est Oreste : Pilade dit & soûtient qu'il est Oreste, Oreste jure & proteste que c'est lui-même qui est Oreste ; Pilade veut mourir pour Oreste, & Oreste veut mourir pour Pilade ; les voila sur le point de se broüiller pour se dire Oreste. Une si belle

action qui a éternisé la memoire de ces deux illustres amis, fût-elle vraie, on la regarde aujourd'hui comme fabuleuse & chimerique, & deux amis de ce siecle qui se trouveroient par hazard dans le même cas, se broüilleroient tres-certainement pour se dire Pilade.

Certaines gens naturellement polis & courtois, pour cultiver une belle amitié n'ont besoin que d'en sçavoir les regles; d'autres ont besoin de sçavoir & les regles & la maniere de les observer: c'est cette maniere qui caracterise la bonne amitié, & qui est toûjours accompagnée d'un goût, d'un charme secret, d'un je ne sçai quoi dont on ne peut rendre raison,

☞ Deux hommes rares par-

leur érudition, habiles dans les beaux arts comme dans les sciences, estimez du peuple sçavant, & cheris de l'auguste corps dont ils sont de si dignes membres; ces deux hommes, dis-je si loüables par l'esprit, le sont encore plus par le cœur. Avec le talent de bien écrire, ils ont le secret de bien vivre; dans leurs ouvrages ils ne parlent si juste & si poliment du bon cœur, qu'aprés avoir agi entre eux en amis exacts & polis. Leur vie est le plus bel ouvrage qu'on puisse faire sur l'amitié.

¶ Ce fameux Conquerant de l'Afrique, qui par trois fois rendit tributaire de l'Empire Romain la superbe Carthage; qui renversa, qui démolit la

fiere Numance, & qui triompha avec tant de gloire du redoutable Annibal & de l'invincible Asdrubal : ce grand-homme dans le malheur de son exil trouve en la personne de Lælius un ami tendre, fidele, constant, qui lui adoucit tous ses maux ; & Neron ce monstre de cruauté, sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, se voit trahi, abandonné des siens, & ne trouve pas dans toute sa Cour, qui étoit trés-nombreuse, un seul Courtisan, pour l'avertir du risque qu'il court. Scipion exilé est le plus heureux des hommes, & Neron dans son Palais est le plus malheureux : l'un dans la joïe & avec un visage content s'écrie : *Quel bonheur pareil au*

mien, j'ai un ami! l'autre percé de douleur & hors de lui-même court comme un furieux dans tous ses appartemens deserts, en s'écriant, *Quoi donc je n'ai pas un ami!*

¶ *La moitié des hommes ne vit que pour boire & pour manger* (disoit un jour Socrate à un autre Philosophe) *l'autre moitié ne boit & ne mange que pour vivre; mais le petit nombre de sages qu'on trouve parmi eux, n'aiment la vie que pour avoir occasion de s'aimer les uns les autres.*

¶ *Plûtôt mourir que de changer*, c'est-là un langage qu'on a emprunté des Romains; aussi n'a-t-il rien de réel & l'a-t-on relegué sur le theatre; derriere la scene, on parle tout autrement, paroles écri-

tes sur le sable, au moment qu'on prend plaisir à les lire, un flot de mer les efface, Image de l'inconstance.

¶ On accuse les hommes d'être changeans & volages, mais qui ? d'autres hommes aussi changeans & aussi volages, & tel se plaint de la legereté de son ami, qui donne à un autre le même sujet de se plaindre de lui.

¶ D'où vient que presque toutes les amitiez durent si peu ? c'est que presque toutes commencent trop tôt, sans choix, sans épreuve.

¶ *Theodule*, voulez vous garder un ami long-tems ? que le dehors vous frappe sans vous entraîner, que les apparences vous préviennent sans vous déterminer que la

physionomie vous plaise sans vous enlever ; que les offres de service, les visites, les presens vous interessent sans vous engager. Il faut du solide dans un esprit brillant, de l'inclination dans un cœur genereux, de la realité dans les paroles, du jugement dans la conduite ; un autre soi-même ne se trouve pas tout fait, il faut le former, & le faire peu à peu par un long commerce, par une habitude de plusieurs années : y avez-vous réüssi ? ouvrez-lui vôtre cœur, soyez accessible à tout le monde, mais ne soyez empressé que pour lui. De cent amitiez, quatre-vingt dix neuf perissent faute de confiance & de complaisance. N'oubliez jamais que

c'eſt un autre vous-même : voilà bien des précautions, dites-vous, une ſi belle union ne peut qu'être éternelle; vous n'y êtes pas encore, cela ne ſuffit pas : que faut-il donc ? un fond de Religion, beaucoup de pieté.

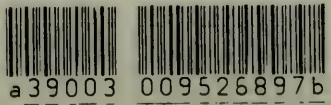
¶ Un vicieux, un libertin n'eſt pas ami long-tems; tout eſt fragile ſans la vertu, avec elle tout eſt de durée : c'eſt elle qui communique l'eſprit d'immortalité à un cœur mortel, & que des amis du tems en fait des amis de l'éternité. Aimons-nous, cher ami, en Chrêtien, & nous nous aimerons éternellement.

FIN.

BIBLIOTECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The
Universit
Da


a39003 009526897b